

MÉMOIRES

SUR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

ET LA RÉVOLUTION FRANÇOISE.

MÉMOIRES

INÉDITS

DE MADAME LA COMTESSE

DE GENLIS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

MÉMOIRES

INÉDITS

DE MADAME LA COMTESSE

DE GENLIS,

SUR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇOISE,

DEPUIS 1756 JUSQU'A NOS JOURS.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXV.

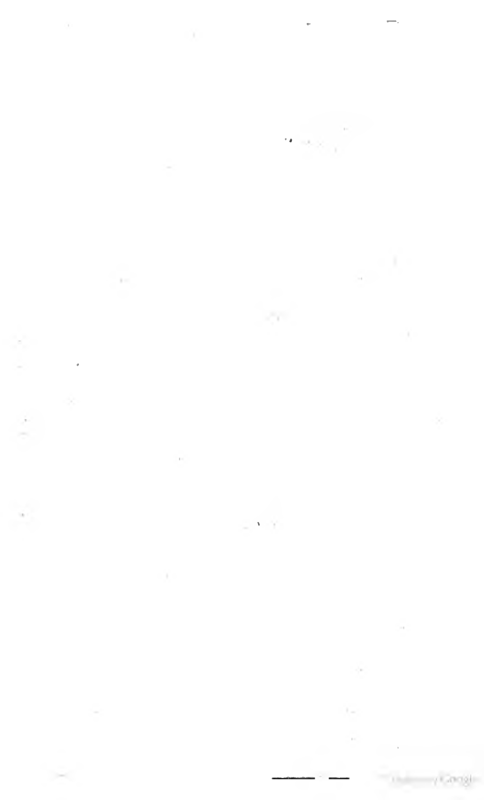
TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

CITÉS DANS LE SIXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.



MÉMOIRES

DE MADAME LA COMTESSE

DE GENLIS.

Je vis beaucoup de monde l'hiver de 1812 : j'avois un jour pour en recevoir, et mon salon ne désemplissoit pas depuis cinq et six heures de l'après-midi, jusqu'à une heure après minuit; en outre j'avois des jours particuliers où l'on faisoit de la musique, et où on jouoit des proverbes; j'eus bien peu de temps à moi; néanmoins, je trouvai celui de faire le roman de *Mademoiselle de Lafayette*. Il y avoit une grande difficulté dans ce sujet, c'étoit d'en rendre le héros, Louis XIII, intéressant, et en même temps de ne pas contredire la vérité historique, que l'on doit toujours conserver dans les caractères. Je crois avoir vaincu cette difficulté, en supposant que mademoiselle de Lafayette se flattoit de le rendre, par son

influence, ce qu'il devoit être pour subjuguer un cœur tel que le sien. D'ailleurs on a de très-injustes préventions sur Louis XIII ; ce prince étoit pieux, et par cette raison il a été très-calomnié par les philosophes, qui se sont bien gardés aussi de rendre justice à ce beau siècle, qui est peut-être celui de notre histoire où la civilisation a été, à tous égards, portée au plus haut degré de perfection : tous nos grands établissemens de charité datent de cette époque; la langue françoise y produisit ses premiers chefs-d'œuvre, on y vit la première représentation *du Cid;* la gloire de nos armes y fut très-brillante et surtout par les exploits de Louis XIII , monarque dont l'habileté à la guerre et le courage égalèrent la piété. Je crois aussi avoir fait, dans cet ouvrage, un portrait du cardinal de Richelieu d'une grande vérité et parfaitement approfondi. Ce roman eut un succès prodigieux : le débit de la première édition me prouva que les années n'ôtoient rien à ma réputation ; l'ouvrage annoncé la surveille, le livre fut mis en vente à huit heures du matin, et à dix heures du soir il n'en resta pas un seul exemplaire ; je n'eus même pas les miens, ils furent enlevés avec les autres.

Je vis beaucoup, dans cet hiver, madame de Chastenai, une des amies de ma jeunesse; personne charmante par la grâce de ses manières, sa douceur, et l'agrément de son esprit; j'avois déjà vu souvent à l'Arsenal madame Victorine de Chastenai, sa fille, que je connoissois depuis son enfance, et qui est si distinguée par son mérite littéraire, et par la pureté de sa conduite. Ces deux personnes, que j'aimois véritablement, et qui m'intéresseront toujours, m'ont oubliée entièrement, depuis la seconde restauration. M. Pieyre m'amena, dans ce temps-là, un homme intéressant par lui-même, et qui l'étoit pour moi sous plusieurs rapports : c'étoit M. le comte Amédée de Rochefort[1], parent de M. de Genlis, et que je n'avois

[1] Son père, M. le comte de Rochefort, se maria quelque temps avant mon entrée au Palais-Royal; il épousa une charmante personne, mademoiselle de Provenchère : elle n'avoit que quinze ou seize ans; elle étoit d'une beauté remarqnable; elle venoit de mourir lorsque je rentrai en France. Le comte de Rochefort vivoit encore, il vint plusieurs fois chez moi. Je le retrouvai avec cet attendrissement qu'on éprouve toujours en revoyant cenx avec lesquels on a passé les plus belles années de sa vie. Nous ne nons lassions point de parler de Sillery, de nos fêtes, de nos conversations, des anecdotes piquantes

pas vu depuis sa première jeunesse, où, étant à Belle-Chasse, je le fis entrer capitaine dans le régiment de M. le duc de Chartres; il étoit devenu, depuis ce temps, aussi distingué par la perfection de sa conduite, que par la rare instruction qu'il avoit acquise; il avoit passé tout le temps de la terreur en France, mais dans un vieux château, dont il ne sortit pas une seule fois; on l'y oublia, malgré sa naissance : il n'éprouva aucune espèce de persécution, et ce temps ne fut pas perdu pour lui; il étoit enfermé avec un savant ecclésiastique. Le jeune Rochefort, qui avoit beaucoup d'esprit, et qui avoit fait d'excellentes études,

contées par madadame de Puisieux, la vieille comtesse d'Egmont, la princesse de Ligne, les maréchaux de Richelieu, d'Estrées, de Byron et de Balincourt, etc. J'ai cité ailleurs un mot charmant de madame de Puisieux : s'étant mariée à douze ans, elle en avoit treize au sacre de Louis XV, qui, dès lors, fut très-frappé de son éblouissante beauté. Aussi, pendant très-long-temps, ne la voyoit-il jamais, lorsqu'elle alloit faire sa cour, sans s'écrier : « Ah ! madame de Puisieux, que vous étiez jolie » à mon sacre !... » Enfin, madame de Puisieux, ennuyée de cette éternelle répétition, lui dit un jour, de premier mouvement : « Et vous, sire, vous étiez beau, beau » comme l'espérance, » et l'espérance n'étoit déjà plus réalisée. (Note de l'auteur.)

savoit très-bien le latin, mais n'avoit aucune connoissance du grec; il conjura son compagnon d'infortune et de solitude de lui enseigner cette langue, et l'ardeur de son application lui fit faire les progrès les plus surprenans et les plus rapides; il avoit heureusement des livres, et se perfectionna dans l'italien et l'anglois; il acquit, dans cette profonde retraite, plus d'instruction en dix-huit mois, que dans le cours ordinaire de la vie on n'en acquiert communément en cinq ou six années d'études. Ainsi, tandis que la révolution ruinoit sa fortune, il s'enrichissoit d'une autre manière, et il acquéroit les biens que le sort ne peut ravir : exemple de sagesse et de courage bien digne d'être cité dans un jeune homme qui n'avoit alors que dix-sept ans. Le comte de Rochefort, son père, avoit été mon ami : je l'avois beaucoup vu à Sillery dans ma jeunesse; c'est le seul homme sans exception, à ma connoissance, qui ait entretenu un long commerce de lettres avec Voltaire, sans devenir impie; il avoit des sentimens religieux que rien n'altéra jamais : il falloit, pour cela, un grand caractère; il a transmis ses excellens principes à son fils, qui s'est toujours fait

gloire de les suivre. Enfin le comte de Rochefort le père fut celui qu'aima, avant sa profession, la religieuse dont j'ai tracé et brodé l'histoire dans *Adèle et Théodore*.

Au mariage de Casimir, MM. de Cabre et de Rochefort servirent de témoins. M. de Charbonnières[1] venoit souvent, dans ce temps, me lire des vers de sa composition, entr'autres ceux d'un petit poëme qui a pour titre *Traité du Sublime*. Quoique, dans l'antiquité, Longin ait fait aussi un *Traité du sublime*, ce sujet n'est pas heureux, car on ne peut donner de règles sur le *sublime*. Cependant il y a de beaux vers dans l'ouvrage de M. de Charbonnières, et des morceaux épisodiques fort intéressans; le por-

[1] M. de Charbonnières est auteur d'un drame historique en deux actes, intitulé *la Journée d'Austerlitz*, ou *la Bataille des trois empereurs*; d'une traduction en vers des *Essais sur la critique de Pope, de Roscommon et de Buckingham*; d'une comédie intitulée *l'Indécis*; d'un *Essai*, en vers, *sur le sublime*, et de quelques autres pièces de poésie, remarquables par la facilité et l'élégance de la versification. Il avoit été secrétaire général de l'administration du Piémont, lorsque les François occupoient le pays. Il étoit âgé de 55 ans, lorsqu'il mourut à Paris le 19 septembre 1819.

(Note de l'éditeur.)

trait de Pascal est d'une grande beauté par sa précision et ses traits caractéristiques, le voici :

Du sein de l'Éternel il sort, il prend sa course,
Embrasse l'univers et remonte à sa source.

On ne peut mieux exprimer la brièveté de la vie de ce grand homme et la diversité de ses talens. M. de Charbonnières me demanda de faire des notes à ce poëme : j'y consentis, en lui représentant néanmoins que ces notes, annonçant de grandes liaisons entre nous, lui feroient des ennemis des miens, d'autant mieux qu'il montroit, dans ce petit ouvrage, des sentimens religieux qu'il avoit en effet, mais qui déplurent excessivement à de certains littérateurs; il devoit s'y attendre; il a depuis trouvé plus d'indulgence, en louant à l'excès Voltaire, mais sans abjurer ses principes; il en étoit incapable : néanmoins il y avoit toujours de la foiblesse à louer autant Voltaire, dont au fond il abhorroit les principes et la plus grande partie des ouvrages. M. de Charbonnières avoit une figure agréable et noble, et encore dans la force de l'âge; il étoit de la société la plus aimable. L'abbé Delille étoit fils naturel du frère du père de M. de Char-

bonnières, et par conséquent ce dernier étoit son neveu; M. de Charbonnières tenoit de lui le goût de la poésie, et le talent de déclamer des vers avec une perfection rare. M. de Charbonnières étoit d'ailleurs rempli d'obligeance et d'excellentes qualités, et, malgré quelques orages toujours causés dans son commerce par un peu trop de susceptibilité, on pouvoit compter sur son amitié; son âme étoit noble, généreuse : ce qui produit toujours les amis fidèles [1].

J'éprouvai, dans la rue Sainte-Anne, une véritable joie, celle de voir mon cousin germain, le vice amiral Sercey, s'établir pour toujours avec sa famille à Paris; il n'y a jamais

[1] Cet homme si intéressant par ses talens et ses vertus mourut subitement peu d'années après; il étoit dans la force de l'âge, mais son teint, plus fortement coloré que jamais, donnoit à ses amis les plus tristes pressentimens; je le pressai plusieurs fois de se faire mettre des sangsues; il ne le voulut pas. Un matin, après avoir achevé sa toilette, il ordonna à son valet de chambre d'aller à la cuisine lui chercher son chocolat. Ce domestique revint au bout de quelques minutes, et trouva son malheureux maître étendu mort sur le plancher. Les secours furent aussitôt appelés et vainement prodigués, rien ne put le rappeler à la vie.

(Note de l'auteur.)

eu de conduite particulière et publique plus pure et plus parfaite que la sienne. Entré dans la marine dès son enfance, car M. de Chézac, son parent, qui en étoit commandant et chef d'escadre, l'admit garde-marine à douze ans; par son mérite, ses services et ses belles actions, il fit un chemin rapide, sans aucune espèce de faveur; embarqué dans toutes les navigations de long cours, à trente-deux ans il avoit seize années de mer, et il étoit capitaine à cet âge. Pendant tout ce temps, il se contenta successivement de sa paie d'officier : il ne demanda rien à sa famille, pas même sa légitime; il n'entra en partage avec ses frères, qui vivoient alors, qu'à trente-quatre ou trente-cinq ans; il ne fit jamais une dette; il devint vice-amiral par le seul éclat de sa valeur et de son habileté dans le commandement. Ennemi de tous les excès, royaliste sincère et loyal, il fut persécuté sous la république, et mis en prison. Il avoit épousé en premières noces une créole de Saint-Domingue, qui, dans le temps de la révolution, étoit avec lui à Paris; ce fut par ses soins et son courage qu'il eut le bonheur d'être tiré de prison et d'échapper à la mort. Dans ce temps, M. de Sercey, commandant sur mer avec des

forces très-inférieures, remporta une victoire complète et mémorable sur les Anglois; ce fameux combat, où il montra autant de talens que de bravoure, fut le seul heureux de cette guerre, et il acheva d'illustrer à jamais son nom dans la marine. Ne pouvant supporter tout ce qui se passoit dans sa patrie, et ayant perdu sa femme, il alla à l'Ile-de-France, où il fit un grand mariage. La Convention envoya des commissaires pour révolutionner cette colonie; M. de Sercey conçut un coup hardi pour la sauver : il fit enlever et embarquer les commissaires, ce qui épargna des flots de sang. L'île fût déclarée par la Convention en état de rébellion; M. de Sercey contribua à la soutenir, pendant quatre ou cinq ans, par de sages conseils et par toute sa fortune, dont il donna généreusement les revenus, pour les plus pressans besoins, durant ce temps; on n'a pu par la suite lui restituer qu'une partie de ces sommes; il n'a pas regretté ce qu'il a perdu : il en a été dédommagé par la gloire d'avoir été le libérateur de cette belle colonie. Fidèle à ses principes, il n'a point voulu servir sous Napoléon : il lui donna sa démission; l'empereur la garda six semaines pour lui lais-

ser le temps de faire ses réflexions, mais M. de Sercey fut inébranlable. A la restauration, il trouva dans ses sentimens et son royalisme la récompense de ses vertus et de sa conduite. M. de Sercey a un fils de son premier mariage, qu'il a nommé Éole, et qui sert dans la marine; ce jeune homme a déjà prouvé, par son activité et son courage, qu'il soutiendra dignement le nom de son père [1]. M. de Sercey a du moins été heureux en femmes et en enfans : sa première femme étoit un ange, la seconde a les mêmes vertus; il a eu d'elle deux filles charmantes à tous égards, et deux fils, dont la première jeunesse annonce tout ce que peut désirer un père. J'ai toujours, depuis mon enfance, tendrement aimé M. de Sercey, plus jeune que moi de cinq ans; je l'ai toute ma vie regardé comme un second frère.

Je vis aussi beaucoup plus souvent dans cet hiver M. de Sabran, et plus on le voit, plus on doit s'attacher à lui; il est impossible de réunir plus de qualités aimables aux qualités

[1] Ce qui est déjà fait; car, depuis le temps dont je parle, Éole, dans le cours d'une longue navigation, a fait une action très-brillante qui lui a valu un grade et qui a déjà illustré son nom.

(Note de l'auteur.)

les plus solides; il y a dans son esprit un tour original qui lui donne, dans la conversation, des saillies heureuses que sa distraction habituelle rend plus piquantes et plus inattendues. Sa douceur dans la société n'a rien de fade, et elle sert à augmenter l'agrément des mots ingénieux que l'on peut citer de lui. Un jour que je lui disois qu'il étoit le seul homme véritablement distrait que je connusse, il me répondit : « *Qu'en savez-vous?* » Ce mot si obligeant rappelle, par sa précision, la finesse de celui du maréchal de Luxembourg, qui, sachant que le prince d'Orange l'appeloit le petit bossu, dit : « Bossu! qu'en sait-il? » Fidèle au royalisme ainsi qu'à l'amitié, M. de Sabran s'est attaché de vrais amis; mais malgré son beau nom, les services de ses ancêtres, une conduite irréprochable, des talens et un mérite personnel universellement reconnu, malgré les persécutions qu'il a éprouvées pour ses opinions, sous le règne de Napoléon, on n'a rien fait pour lui depuis la restauration.

Les années qui s'écoulent produisent peu de plaisirs réels, et beaucoup de pertes douloureuses! Depuis l'année dont je viens de parler,

j'ai vu mourir quatre personnes plus jeunes que moi et que je regretterai toujours : madame du Brosseron, M. de Treneuil, M. de Charbonnières et M. de Choiseul!... Ce dernier avoit constamment donné à la famille royale les preuves de l'attachement le plus noble, le plus vrai et le plus désintéressé. Tout le monde connoît le mérite rare de M. de Choiseul comme savant et comme écrivain, son goût pour les arts, et ses talens charmans dans ce genre. Personne n'a jamais été plus aimable que lui dans la société : il étoit le modèle des anciennes grâces françoises, et celui de la politesse et du bon ton de l'ancienne cour; il avoit beaucoup voyagé, et toutes les choses intéressantes qu'il avoit vues avoient dans sa bouche un intérêt de plus, par la manière dont il les racontoit; enfin, il est le premier grand seigneur de son temps qui ait prouvé que l'on peut à la fois montrer beaucoup d'habileté comme négociateur, et se distinguer avec éclat dans la carrière des sciences et des arts; il est aussi le premier qui ait donné à un voyage le titre de *pittoresque*. Il a fait beaucoup de mauvais imitateurs dans ce genre, personne ne l'y a surpassé.

Cependant nous approchions du temps où l'on alloit voir une grande révolution; Napoléon la prépara lui-même par sa folle expédition de Russie. Avant d'arriver là, je veux achever le tableau des mœurs sociales, mais comparativement avec celles de l'ancien régime. Je parlerai d'abord sur une des choses qui m'intéresse le plus, l'éducation publique et l'éducation particulière : depuis cinquante ans, elles ont été soumises à une infinité de systèmes opposés les uns aux autres. D'abord on éleva *à la Jean-Jacques;* point de maîtres, point de leçons; les enfans de la première jeunesse furent *livrés à la nature;* et comme la nature n'apprend pas l'orthographe et encore moins le latin, on vit paroître tout à coup dans le monde des jeunes gens de l'ignorance la plus surprenante. Alors on se jeta dans une autre extrémité; on surchargea les enfans d'instruction et d'études; on voulut en faire des prodiges, surtout dans les sciences. La géométrie, la physique, la chimie étoient à la mode. L'étude de l'histoire et de la morale fut toujours très-négligée; mais on suivoit les cours de MM. Charles, Mitouard et Sigaud-de-Lafond; on montoit à cheval à l'angloise; on se décla-

roit gluckiste ou picciniste, on pouvoit parler des expériences sur l'air fixe, etc. : cela s'appeloit être bien élevé. A la révolution, on se précipita dans la politique, tous les jeunes gens devinrent des hommes d'état. Depuis 1791 jusqu'en 1796, toute éducation fut suspendue; l'enfance respira; on la laissa grandir sans l'inquiéter. Enfin on se rappela qu'il devoit exister une foule d'adolescens auxquels on n'avoit pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire. On nomma des professeurs qui n'eurent qu'un désir, celui de rendre leurs disciples aussi éloquens que les orateurs modernes de nos tribunes. On fit faire aux écoliers des multitudes d'amplifications, et les plus ridicules obtinrent constamment tous les prix. Ces brillans élèves, sortis des écoles, se livrèrent à la littérature; ils y portèrent le néologisme, l'emphase et le philosophisme qui leur avoient procuré tant de succès dans leurs classes. Paris fut inondé de brochures politiques, de romans *philosophiques*, de drames pathétiques, et de mélodrames dans lesquels une épouse adultère ou une *fille-mère* jouoit toujours le beau rôle....

Combien aujourd'hui l'on doit excuser les

gens de trente à quarante ans qui n'ont pas le sens commun! Combien on doit admirer ceux de cet âge qui ont de bons principes et des idées justes!...

Cependant on fit dans l'éducation publique une utile réforme. On changea les professeurs; on mit à la tète des écoles un chef qui, par ses principes et ses talens, étoit digne de les relever; mais la *conscription* vint détruire de si douces espérances. Le fer tranchant de Bellone coupa le fil heureusement renoué de la morale et des études; la jeunesse n'eut plus le choix d'un état; son goût ne fut plus consulté; ses dispositions ne furent plus un sujet de joie pour les familles; une mère gémissoit en voyant grandir son fils.... Le plus beau développement de l'esprit d'un enfant adoré ne pouvoit qu'affliger son père, qui répétoit tristement : Ces talens qu'il annonce, il ne pourra les cultiver!.... La guerre établissoit une odieuse égalité entre tous les jeunes gens; elle étouffoit le génie des sciences et des arts, ou le rendoit inutile.... Pendant ce temps on refaisoit un Code, et l'autorité paternelle y fut oubliée.

On a dit et écrit, dans ces derniers temps,

qu'il est ridicule de vouloir amuser les enfans en les instruisant, et que cette manière ne vaut rien. Néanmoins, est-il bien certain qu'il soit absolument nécessaire de s'ennuyer pour s'instruire, et que la fatigue et l'ennui soient les seules bases de la science? on répond : *Qu'on ne sait bien que ce qu'on a appris avec peine.* Dans ce cas, les écoliers sans mémoire et sans intelligence seront par la suite les seuls littérateurs véritablement instruits; car ceux qui ont une grande mémoire, de l'imagination et de l'esprit, apprennent sans aucune peine les beaux vers, et *retiennent aussi sans peine* les passages remarquables des moralistes et des orateurs célèbres, et les grands faits historiques. Les personnes qui ont instruit des enfans savent qu'au contraire ils ne retiennent bien que ce qu'ils ont appris avec application, c'est-à-dire avec plaisir. L'autorité peut obtenir d'un enfant qu'il se tienne tranquille sur une chaise, et qu'il attache ses yeux sur un livre; mais l'attention ne se commande point; c'est la curiosité qui la donne, c'est le goût qui la fixe. Vouloir que les enfans ne soient pas assujettis à des études réglées, et que l'instruction ne leur soit jamais donnée que sous des

formes amusantes et frivoles, est sans doute un mauvais système; mais c'en est un très-bon d'ôter de leurs études toutes les épines inutiles et toute la peine qui n'est pas absolument indispensable. Enfin, le soin de les instruire encore dans leurs jeux mêmes, et de rendre leurs récréations profitables, est si utile, que l'on ne conçoit pas qu'on puisse s'en moquer ou seulement le négliger.

On prétend que les études étoient infiniment meilleures, il y a soixante ans, parce qu'elles étoient franchement ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire, très-pénibles, et que par conséquent il n'y avoit point alors d'*abrégés*, et d'ouvrages d'agrément sur des matières graves et sérieuses. On oublie que Bossuet fit des abrégés; que Fénélon composa pour son élève des dialogues et un beau poëme politique; que madame de Maintenon écrivit de charmantes conversations pour Saint-Cyr; qu'elle fit faire, par l'abbé Ragois, pour l'éducation du duc du Maine, des abrégés d'histoire et de géographie; que Fontenelle fit sur l'astronomie de jolis dialogues pleins de galanterie; que l'abbé Terrasson plaça toutes ses savantes recherches sur les anciens Égyptiens dans un roman

très-intéressant; que Pluche tâcha de donner une forme très-amusante à l'étude de l'histoire naturelle dans son *Spectacle de la Nature;* que Lamothe fit pour la jeunesse de très-bons sommaires historiques en vers; que les meilleurs instituteurs de ce temps, et peut-être de tous les temps, que les jésuites s'attachèrent surtout à rendre l'étude agréable; qu'ils firent, pour leurs élèves, des tragédies, des comédies et des ballets moraux.

L'éducation des jeunes personnes a éprouvé aussi un nombre infini de vicissitudes. On n'a songé pendant long-temps qu'à leur donner les talens de la danse, de la musique et de la peinture, sans s'occuper le moins du monde de la culture de leur esprit. Après avoir employé douze ans à leur apprendre à se parer avec élégance, à danser avec grâce, à chanter et à jouer des instrumens de la manière la plus brillante, on les marioit par ambition ou par pures convenances, et on les mettoit dans le monde en leur disant gravement : Allez, soyez simples, sans prétention; n'ayez que des goûts solides et raisonnables; ne séduisez personne, ce seroit un crime; et surtout soyez toujours insensibles aux louanges que vous recevrez sur

votre figure et sur vos talens. On conçoit l'effet que peut produire cette belle exhortation sur une personne de seize ans, qui n'a jamais pu penser, dans les intervalles de ses occupations, qu'au bonheur et à la *gloire* d'obtenir de grands succès à un bal ou dans un concert. On passa de ce genre d'éducation à une autre extrémité. On voulut, pendant quelque temps, ne faire des jeunes personnes que de *bonnes ménagères*, comme si l'ignorance et la grossièreté devoient être les gages de la sagesse; et comme s'il étoit impossible, avec une intelligence cultivée, de bien conduire une maison. On décida que les femmes ne doivent ni lire, ni écrire, ni cultiver les beaux-arts.

Cependant ne seroit-il pas fâcheux que mesdames de Grollier et Le Brun, que mademoiselle Lescot n'eussent jamais peint; que madame de Mongeroux n'eût jamais joué du piano, et que quelques autres n'eussent jamais écrit? En éducation surtout, il ne faut point de système absolu; on doit seconder les dispositions données par la nature et non prétendre les forcer. L'éducation ne donne beaucoup qu'à ceux qui sont nés riches; elle corrige jusqu'à un certain point; elle guide, elle développe,

elle perfectionne; elle n'a jamais rien créé. Le jardinier le plus habile ne peut que doubler une belle fleur (celle-là seule vaut les soins d'une culture recherchée), il n'est pas en son pouvoir de produire un seul brin d'herbe; il faut que la nature ait donné la semence. Si votre élève manque de mémoire, d'intelligence et d'application, vous n'en ferez jamais un savant; s'il n'est pas doué d'une certaine organisation, soyez certain qu'il ne sera jamais un littérateur ou un artiste distingué. Si l'ambition de l'instituteur pour son élève est trop forte ou mal placée, l'éducation, quelque soignée qu'elle puisse être, est manquée : on rebutera toujours celui auquel on demandera plus qu'il ne peut accorder.

Lorsqu'on eut fait en France tous les essais dont on vient de parler, les institutrices eurent ensuite la manie des sciences, les cuisinières mêmes voulurent faire de leurs filles des grammairiennes. Enfin, après tant d'erreurs, le seul goût constant depuis trente-cinq ans, celui de la nouveauté, fera peut-être entrer dans la bonne route : puisse-t-on s'y fixer! car l'éducation aura toujours la plus puissante influence sur les mœurs, et par conséquent sur

le bonheur public [1], puisqu'elle contribue à prévenir l'égoïsme qui lui sera toujours si fatal.

Dans le siècle de Louis XIV, et celui qui l'a précédé, on ne demandoit point de l'*adoration* à sa fille et tous les petits soins de la passion; on n'étoit point jalouse de son attachement pour un mari, pour une belle-mère, pour des belles-sœurs, comme nous l'avons vu depuis et dans le moment actuel. On ne profanoit point le plus pur de tous les sentimens, en y mêlant toute l'exigence et toutes les personnalités de l'amour. On pouvoit aimer uniquement sa fille;

[1] On demandoit dans l'antiquité à qnelle marque un étranger arrivant dans une ville reconnoîtroit qu'on néglige l'éducation, Platon répondit : Si on y a grand besoin de médecins et de juges. Il faut convenir que, depuis dix ans, en France, l'éducation publique des femmes a été en général très-supérieure à celle des hommes. L'école de madame Campan étoit jnstement célèbre, et l'on pourroit en compter plusieurs autres très-dignes aussi d'éloges; on pourroit même en citer dans ce moment, entre autres l'école de madame Boucot (rue du Roule). La sagesse, le mérite et les talens de cette institutrice méritent bien la confiance des mères éclairées, et l'approbation de toutes les personnes qui ont réfléchi sur l'éducation.

(Note de l'auteur.)

mais on ne lui demandoit jamais ce retour impossible, car la nature n'a placé l'extrême affection que du côté où les soins, les bienfaits et le dévouement sont nécessaires. Si le cœur d'une mère n'est pas corrompu par l'exaltation de l'amour-propre, il n'en est point où l'on puisse trouver moins d'égoïsme. Une mère ne sait-elle pas qu'elle élève sa fille pour une autre famille, et qu'elle ne jouira personnellement, ni des vertus, ni du caractère qu'elle se plait à former en se consacrant à l'éducation de cette enfant. Tout est sacrifice dans les jouissances maternelles, tout, jusqu'au bonheur qui forme l'époque la plus chère et la plus solennelle de la vie d'une mère, le mariage de sa fille. Il faudra se séparer d'elle, ou du moins confier à un autre sa destinée!....

Les parens ne menoient point jadis dans la société des enfans de sept ou huit ans; on y menoit même bien rarement une fille de quinze ou seize. Aujourd'hui on ne peut plus se séparer de ses enfans; on en est idolâtre, on en est esclave; ce qui n'empêche pas les veufs et les veuves de se remarier, et souvent de mettre une partie de leur bien à fonds perdu. Autrefois des parens alloient souvent s'enfermer

pour trois ou quatre ans dans un vieux château délâbré, à cent lieues de Paris, afin d'y économiser la dot de leur fille, ou pour y amasser la somme nécessaire à l'établissement de leur fils. Aujourd'hui une mère tendre ne va passer que quelques mois dans ses terres, parce qu'on ne trouve point en province de bons maîtres de danse ou de piano. Autrefois, quand on bâtissoit, on vouloit bâtir pour deux ou trois cents ans; on meubloit la maison avec des tapisseries qui devoient durer autant que l'édifice; on respectoit ses plantations comme l'héritage de ses enfans; c'étoient des bois sacrés. Aujourd'hui on coupe ses futaies, et on laisse à ses enfans des dettes, des tentures de papier, et des maisons neuves qui s'écroulent!....

Autrefois on écrivoit à un ami [1] : « J'ai » besoin de deux mille écus; si vous ne les avez » pas, vendez, mettez en gage; il me les faut » sous vingt-quatre heures. »

Et l'ami, digne de recevoir ce billet, *vendoit, mettoit en gage*, et envoyoit la somme le lendemain.

[1] Ce fut Voiture qui écrivit ce billet.
(Note de l'auteur.)

Du Guay-Trouin, en 1707, après une campagne glorieuse, refusa une pension qu'on vouloit lui donner; mais il la demanda et l'obtint pour Saint-Auban, son capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée dans la même campagne.

Tous ces procédés-là sont bien gothiques.

Agésilas, roi de Sparte, disoit : « Je ne con-
» çois pas que le roi de Perse soit plus grand
» que moi, s'il n'est pas plus vertueux. » Ne pourroit-on pas aussi douter de la supériorité de nos *lumières* tant vantées, si nos aïeux nous surpassoient en désintéressement, en grandeur d'âme et en bonté?

Dans toutes les choses marquantes de la société, la conduite est tellement tracée par l'opinion, que l'égoïste même ne peut en avoir une différente; mais c'est dans les petits détails de la vie qu'il est insupportable. Toute attention pour les autres, ne fût-ce qu'un égard d'humanité, n'est à ses yeux qu'un attentat à son indépendance. Gardez-vous de le charger du moindre soin, ou de lui donner une commission; n'oubliant rien de ce qui le touche personnellement, il ne se rappelle jamais ce qui n'intéresse que ses amis. Malheur à vous si

vous êtes son voisin, à moins que vous ne vous couchiez et que vous ne vous leviez qu'à ses heures. Très-impérieux avec ses gens pour son propre service, il n'en exige rien pour les autres. Ses domestiques pourront vous réveiller tous les matins par un vacarme épouvantable, sans qu'il le trouve mauvais [1], et si lui-même avoit l'habitude de donner du cor à la pointe du jour, vous n'en obtiendriez pas un retard de dix minutes. Mais, de tous les vices, l'égoïsme est celui qui porte le plus continuellement sa punition avec lui. Se rapportant tout,

[1] Je ne parle ici qu'en général, il faut toujours, dans toute critique, admettre des exceptions, et je le dois particulièrement dans ce cas. Je n'oublierai jamais qu'étant à Basville, chez M. et Mme. de Saulty, je n'appris qu'en partant, au bout de quatre mois et demi, que, dans l'appartement que j'occupois, mon alcôve n'étoit séparée d'un long corridor que par une simple cloison, et que tous les domestiques du château étoient obligés de passer successivement dans ce corridor, depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures du matin, et je n'entendis même jamais le plus léger bruit qu'on peut faire en marchant avec précaution, parce que les ordres les plus sévères des maîtres de la maison les obligeoient à marcher pieds nus, sans proférer un seul mot; et voilà ce que je découvris par hasard et en partant.

(Note de l'auteur.)

l'égoïste désire ardemment qu'on s'occupe de lui, et personne n'y pense. Quelque esprit qu'il puisse avoir, il goûte peu celui des autres, par l'empressement de faire briller le sien; car l'admiration ne lui paroît bien placée que lorsqu'il en est l'objet. Les soins, dans la société, n'étant qu'un échange, on ne lui en rend point; il est sans cesse blessé, irrité par des oublis et des négligences qu'on n'a qu'avec lui; toujours mécontent, il devient, avec l'âge, frondeur et misanthrope : et il parvient à la vieillesse sans avoir eu le bonheur de s'attacher à un ami véritable.

Dans les quinze dernières années qui précédèrent notre révolution, les démonstrations de l'amitié et les exagérations dans ce genre n'eurent plus de borne dans la société. On a peint avec détail cette espèce d'affectation dans *Adèle et Théodore*, et l'on n'y pourroit ici rien ajouter de plus; mais on dira seulement que si le sentiment manquoit en général de vérité, du moins il y avoit de certains procédés nobles et généreux dont rien ne dispensoit; on ne voyoit jamais un homme supplanter un ami, ou même, sans l'avoir demandée, accepter sa dépouille, ou cesser de voir un ministre disgracié. Il y

avoit alors dans la société un tribunal formé par l'opinion, et ce tribunal flétrissoit les actions basses et ne les pardonnoit jamais. On n'a jamais vu dans la bonne compagnie des hommes d'assez mauvais ton pour y afficher, comme dans des contes de M. Marmontel, les sentimens les plus dépravés [1]; mais sur la fin du dix-huitième siècle, l'affectation de *sensibilité* que chaque jour sembloit accroître, devint à certains égards si ridicule, que, malgré la grâce et l'élégance des personnes qui l'avoient mise à la mode, elle tomba tout à coup en discrédit; on s'en moqua avec esprit et gaieté; la raison se trouvoit au fond d'accord avec la malice; et, dans ce cas, les épigrammes sont véritablement redoutables; la raison a toute son autorité, tout son poids,

[1] L'auteur de ces Mémoires croit avoir démontré, dans le conte des *Deux Réputations*, la fausseté dangereuse et le ridicule des peintures du monde des contes de M. Marmontel. Nulle réclamation ne s'éleva contre cette critique; et, quelques années après, M. Marmontel, faisant une nouvelle édition de ses contes, retrancha de l'ancienne préface cette phrase : *Si ces contes n'ont pas le mérite de peindre fidèlement le monde, ils n'en ont aucun.*

(Note de l'auteur.)

lorsqu'elle amuse la malignité. On vit se former dans la société *un parti de l'opposition*, qui, par sa gaieté, la légèreté de son ton, la finesse de ses plaisanteries, déconcertoit sans cesse le sérieux de *la secte sentimentale*, et déjouoit ses plus touchantes dissertations. Tandis que les uns affichoient en tout genre les sentimens les plus exagérés, les autres affichoient une insouciance que souvent ils n'avoient pas, et bientôt la vérité ne se trouva plus ni d'un côté ni de l'autre. A force de se moquer des fausses vertus, on finit par estimer moins les véritables, parce qu'on ne les discerna plus, et que l'habitude du sarcasme et de l'incrédulité s'étendit à tout indistinctement. Lorsqu'on a eu le malheur de mettre tout son amour-propre à n'être la dupe d'aucune affectation, on perd l'heureuse faculté d'admirer, et on ne passe alors que trop facilement de la censure à la satire, et de la médisance habituelle à la calomnie. Ainsi, dans le monde, l'esprit observateur n'est pas sans danger; il aiguise sans doute la finesse de l'esprit; mais il peut gâter le caractère, si le cœur n'est pas essentiellement sensible et bon. On étoit frappé dans le monde des contrastes les plus éton-

nans; on entendoit les discussions les plus étranges, et, dans la même société, les entretiens les plus singuliers et les plus opposés entre eux. Des femmes d'une conduite au moins imprudente dissertoient gravement sur toutes les affections de l'âme et sur les devoirs de la vie. Livrées à l'ambition, à la plus extrême dissipation, elles vantoient avec enthousiasme le charme de la retraite, de la lecture, et la puissance de l'amitié; elles peignoient l'amour sous les traits les plus romanesques, et ne le concevoient que *platonique*. D'un autre côté, et souvent dans le même salon, on ne parloit qu'avec une ironie piquante de l'amitié, de l'amour, et l'on se glorifioit de ne croire qu'à la vanité. En effet, l'amour-propre seul formoit presque toujours le fond de ces liaisons; on vouloit surtout qu'elles fussent brillantes; on croyoit que le langage d'une pruderie sentimentale dispensoit du mystère, et que d'ailleurs l'éclat des conquêtes effaçoit la honte des égaremens.

Il y avoit dans toutes les têtes (du moins à bien peu d'exceptions près) une fermentation d'orgueil, de prétentions, de désirs ardens d'obtenir des succès, de quelque genre qu'ils fussent, qui, jointe à la confusion des

idées morales, au dénûment des principes, dénouoit peu à peu tous les liens de la société, et desséchoit l'âme en exaltant l'imagination. On ne marchoit point avec effronterie vers le vice, on ne levoit point avec audace le masque de la vertu; au contraire, on parloit toujours d'elle, sinon avec le charme de la vérité, du moins avec les expressions de l'enthousiasme. On n'étoit pas tout-à-fait hypocrite; on mettoit plus de soin à s'abuser soi-même qu'à tromper les autres; on se pervertissoit en croyant raffiner, épurer tous les sentimens; l'artifice n'étoit pas toujours avec la fausseté, mais la déraison étoit partout. Au milieu de ce désordre intellectuel et moral et d'un égoïsme universel, l'amour fut dénaturé comme tous les autres sentimens. Dans la conversation, on finit par le représenter comme une passion véhémente jusqu'à la démence, jusqu'à la rage, et, dans la réalité, il n'eut en général qu'une influence d'intrigues sur la dernière moitié du dix-huitième siècle.

Je vais essayer d'égayer ce triste tableau par le détail des amusemens de nos jours; ils furent brillans et nobles dans la plus grande partie du siècle dernier. Il régnoit alors une

grande magnificence dans les maisons des princes, et même dans celles des particuliers riches; on y donnoit des fêtes, on y jouoit la comédie, on y jouissoit d'une parfaite liberté. Il y avoit à Paris une grande quantité de maisons ouvertes. Dans les sociétés particulières on faisoit de la musique, on jouoit des proverbes; ce qui étoit plus ingénieux et plus spirituel que de jouer des *charades*. Tout à coup les prétentions à l'esprit mirent les sciences à la mode; on fit pendant les hivers des cours de chimie, de physique, d'histoire naturelle; on n'apprit rien, mais on retint quelques mots scientifiques; les femmes prirent une teinte de pédanterie; elles devinrent moins aimables, et se préparèrent ainsi à disserter un jour sur la politique.

Les femmes pourroient, aussi-bien que les hommes, s'appliquer avec succès aux sciences, en renonçant à une partie des amusemens frivoles qui occupent presque toutes leurs journées. Mais, quand elles voudront n'avoir que l'apparence de l'instruction, elles ne tromperont personne à cet égard, et elles perdront tous les agrémens de leur sexe; car le ridicule le plus frappant de la pédanterie est réservé à cette prétention mal fondée.

Une mode que nous avons toujours vue en France dans le grand monde, et qui vraisemblablement ne passera jamais, est celle de se plaindre, et d'affecter la lassitude de la dissipation et des plaisirs bruyans. A croire les gens du monde, on doit être persuadé qu'ils n'aspirent qu'à la retraite, et qu'une vie simple, champêtre et solitaire, est l'unique objet de leurs désirs. Les femmes surtout sont inépuisables en gémissemens et en phrases sentimentales et philosophiques, sur le bonheur de l'indépendance et de la tranquillité sédentaire. A les entendre, elles ne sont que des esclaves infortunées, forcées d'agir en tout malgré leur volonté secrète et contre leur inclination. D'après ces discours, il faut penser qu'elles seroient infiniment plus heureuses dans une chaumière, ou dans la grotte paisible d'un désert. Vont-elles au spectacle, elles en sont excédées, elles trouvent la Comédie Françoise insipide, l'Opéra ennuyeux, Brunet et Potier pitoyables ; elles n'avoueront jamais qu'ils les ont fait rire. Cependant elles ont des loges, ou elles en empruntent sans cesse. Sont-elles invitées à un grand dîner : quelles lamentations sur la nécessité de se parer, et sur l'en-

nui mortel de la représentation! et elles passent journellement trois ou quatre heures à leur toilette, et se ruinent en schalls, en habits et en chiffons. Reviennent-elles du bal ou d'une fête : quelle tristesse! quel abattement! quelles déclamations sur la cohue, la foule, les lumières, le chaud! quel dénigrement de la la fête et de tout ce qui s'y est passé! Néanmoins elles avoient demandé avec ardeur des billets, et, dans les mêmes occasions, elles intrigueront toujours pour en avoir. Font-elles des visites : quelle désolation sur cet usage et sur la *perte de temps* qu'il cause! et tous les matins elles sortent régulièrement et ne rentrent qu'à l'heure du dîner. Enfin, donnent-elles des assemblées et reçoivent-elles beaucoup de monde : quelles plaintes amères de la fatigue! quelles courbatures, quelles migraines sont les suites inévitables de l'obligation cruelle de faire les honneurs de sa maison!... Tout ce mécontentement se manifeste dès la première jeunesse; on a entendu dire toutes ces choses et on les répète; elles font partie des phrases d'usage que l'on a apprises durant son éducation. Toute jeune personne bien élevée les sait par cœur, ou garde cette habitude; et aujour-

d'hui l'âge mûr les fortifie encore. Quand on a des filles de quinze à seize ans, c'est pour elles qu'on va dans le monde et qu'on se trouve à toutes les fêtes, qu'on suit tous les bals. *C'est pour elles* qu'on se pare à peu près comme *elles; c'est pour elles* qu'on leur fait mener un genre de vie qui ôte toute possibilité d'acquérir de vrais talens et une solide instruction. Il y a vingt-cinq ans que les jeunes personnes à marier ne paroissoient jamais dans le monde; elles n'alloient, durant le carnaval seulement, qu'à des bals d'enfans, qui commençoient à six heures et finissoient à dix. Comment toutes les mères, qui ont des goûts si sédentaires, ne reprennent-elles pas cette ancienne coutume, si bonne dans toute éducation, et si salutaire pour la santé?

D'où viennent ce dénigrement et ce ton de misanthropie presque universels parmi les femmes de tout âge? On ne se rend point intéressante par des plaintes affectées, par des peines imaginaires, par une inconséquence frappante à tous les yeux; et rien n'est plus ennuyeux qu'une complainte éternelle sur l'ennui. Les jeunes femmes pensent-elles qu'elles excusent, par ce langage, une excessive dissipation et

une totale oisiveté? Elles se trompent; elles auroient droit à l'indulgence, si la nouveauté, l'amusement en étoient la cause : on pourroit se dire qu'avec un peu de temps elles s'en lasseroient et changeroient de manière de vivre. Mais qu'espérer d'une personne de dix-huit ans, blasée, misanthrope, dégoûtée de tous les plaisirs brillans de la société, qu'on rencontre et qu'on voit partout? Tout ce que nous oserons dire à cet égard, c'est qu'on est doublement condamnable d'employer l'artifice lorsqu'on peut, sans danger et sans scandale, montrer de la bonne foi.

Les jeunes personnes jadis, et même celles qui étoient dans le monde depuis plusieurs années, alloient très-rarement aux spectacles, parce qu'alors il falloit louer une loge entière, car on ne vouloit pas risquer de se trouver assise en public à côté d'une courtisane. Les femmes, dans ce temps, étoient beaucoup plus sédentaires; dans leur jeunesse, elles ne sortoient qu'avec leurs *chaperons*, et c'étoit surtout pour remplir des devoirs. Dans l'âge mûr, si elles étoient aimables, elles rassembloient chez elles une société choisie, qui ne s'y réunissoit que pour le seul plaisir de la conversa-

tion. Elles attiroient du monde sans aucuns frais, et n'étoient pas obligées de promettre de la musique et *des charades*. Aujourd'hui, ce qu'on appelle *une soirée*, est un spectacle. On y trouve de tout, excepté de l'aisance, de la confiance, de la gaieté, de la conversation, et l'esprit de société.

En général, aujourd'hui, les jeunes femmes attachent beaucoup trop d'importance à la parure, *à la mode;* elles sont infiniment trop avides d'*invitations* et de spectacles; elles ne se plaisent point assez chez elles; de tels goûts ne promettent pour l'âge mûr, ni des femmes aimables et sensées, ni d'excellentes mères de famille. Cependant, il n'y a point pour une femme d'éloge, non-seulement complet, mais réel, si l'on n'y joint celui d'aimer de préférence à toutes les dissipations du monde l'intérieur de sa maison. Aussi les anciens pensoient-ils qu'il ne manquoit rien à l'éloge d'une femme vertueuse, qui se trouve dans cette belle épitaphe :

Casta vixit,
Lanam fecit,
Domum servavit [1].

[1] « Elle vécut chaste, elle aima le travail et sa mai» son. » (Note de l'auteur.)

Cette épitaphe antique peint et peindra toujours une femme parfaite. Enfin, les intérêts de la santé et de la beauté s'accordent parfaitement sur ce point avec la morale.

A cette époque on retrouva la manie sentimentale dont je me suis moquée dans une de mes pièces du *Théâtre d'Éducation* [1]. On outra même cette manie sous l'empire, car on y vit des femmes porter des perruques, des ceintures, des bracelets, des bagues et des cheveux de leurs amans. Nos grands-pères et nos grand'smères étoient bien loin de cette touchante prodigalité de cheveux. Cependant on lit sur ce sujet, dans les *Mémoires de d'Aubigné*, un trait qui mérite d'être rapporté. Durant les guerres du temps de Henri IV, d'Aubigné, dans une bataille, combattoit corps à corps contre le capitaine Dubourg. Au plus fort de l'action, d'Aubigné s'aperçut qu'une arquebusade avoit mis le feu à un bracelet des cheveux de sa maîtresse, qu'il portoit à son bras; aussitôt, sans songer à l'avantage qu'il donnoit à son adversaire, il ne s'occupa que du soin d'éteindre le feu et de sauver ce précieux bracelet, qui lui étoit plus cher que la liberté

[1] *Les Dangers du Monde.*

et la vie. Le capitaine Dubourg, touché de ce sentiment, le respecta; il suspendit ses coups, baissa la pointe de son épée, et se mit à tracer sur le sable un globe surmonté d'une croix.

Les prétentions à l'esprit et au génie sont aussi devenues beaucoup plus communes qu'autrefois, et les plaisirs de l'esprit beaucoup plus rares [1]. On jouoit jadis des proverbes, ce qui demandoit de l'esprit, car ces proverbes étoient des petites comédies impromptu; on avoit quitté cet amusement pour les charades, qui n'exigent assurément aucuns frais d'esprit. On faisoit régulièrement des lectures tout haut à la campagne; on n'en faisoit plus; on avoit retranché de la société jusqu'à la conversation; on dissertoit, on soutenoit des thèses, mais on ne causoit plus; enfin, les *comédies de socié-*

[1] Dans le véritable siècle du génie, celui de Louis XIV, on n'employoit presque jamais le mot *génie* pour louer un ouvrage ou son auteur. Aussi voit-on, dans tous les mémoires de ce temps, que Louis XIV, qui connoissoit si bien la valeur des phrases et des mots, ne louoit jamais les chefs-d'œuvre de Racine qu'en répétant : « Il faut » convenir que Racine a bien de l'esprit. » Les éloges, alors, n'étoient jamais emphatiques. C'est ainsi qu'ils sont honorables et flatteurs.

(Note de l'auteur.)

té étoient universellement à la mode; elles n'y étoient plus du tout.

Ces parures de cheveux *d'amour* contrastent d'une manière bien bizarre avec les souvenirs qui nous restent du temps de la plus grande décence qui eût existé en France, à la cour et à la ville, depuis la troisième race. Cet âge d'or de la civilisation fut le règne de Louis XIII; aussi, jamais le peuple françois n'a été plus religieux. Que d'admirables fondations dans ce temps! l'Hôtel-Dieu, les Enfans-Trouvés, les Sœurs de la Charité. Toutes ces fondations furent l'ouvrage d'un homme, de Vincent de Paul, dont l'ardente charité s'étendit jusque sur des criminels, parce qu'ils étoient souffrans, les galériens, dont il voulut être l'aumônier, afin d'adoucir leur sort, de les soigner et de les convertir. Nul particulier n'a eu une telle influence sur le bonheur d'un aussi grand nombre d'individus; l'imagination se confond en pensant au bien immense qu'il a fait par ses prédications, son dévouement, ses quêtes, par les secours envoyés aux victimes de la guerre, et par ses missions chez les infidèles pour le rachat des captifs chrétiens. Mais aussi, comme ce héros du christianisme fut secondé par l'es-

prit public de son siècle! Qui n'admireroit pas cet esprit public, qui rapprochoit, qui rallioit tous les ordres de l'état, et qui les unissoit par une seule pensée, celle de faire tous les sacrifices pour soulager les infortunés; cet esprit public, qui décidoit toutes les femmes de la cour, jeunes et vieilles, à vendre leurs diamans et leur argenterie pour en donner le produit aux hôpitaux, et à consacrer, pendant plusieurs années, deux jours de la semaine au service des malades; cet esprit public, qui envoyoit des jeunes filles et des religieux affronter la fatigue et la mort : les unes, dans les hôpitaux de l'armée pour panser des soldats blessés et attaqués de maladies contagieuses; les autres, animés de l'espoir de délivrer leurs frères, et traversant les mers pour aller chez les peuples barbares;... enfin cet esprit public, qui déterminoit un nombre infini d'hommes de toutes les classes à livrer leur fortune entière pour ces pieux usages [1] : et quelles mœurs accompagnoient de telles actions!

[1] Entre autres, le commandeur de Sillery, qui abandonna cent mille livres de rente; M. de Rougemont, qui en donna soixante; et beaucoup d'autres, et récemment le dernier duc de Richelieu. (Note de l'auteur.

quelle paix! quelle union! quel respect filial! quelle décence dans les familles de toutes les classes! Tels furent les fruits de l'esprit public de ce temps si profondément religieux. Quels ont été et quels sont encore les fruits de l'esprit public devenu *philosophique?*

La décence à la cour ne commença à s'affoiblir qu'après la régence d'Anne d'Autriche. Les femmes se *décolletèrent* davantage; mais les veuves conservèrent toute la rigueur de leur costume, et les autres femmes, tous les usages de bienséance établis sous le règne précédent. Toutes les dames avoient, ou des demoiselles de compagnie, ou des *brodeuses* qui travailloient toujours auprès d'elles. L'esprit de cet usage étoit de se mettre à l'abri de toute calomnie, en ne recevant jamais tête à tête un homme, quel que fût son âge. Aussi voyons-nous madame de Maintenon, dans ses lettres à madame de Caylus, âgée de trente-six ans, lui recommander de ne point abandonner cette prudente coutume, quoiqu'elle fût mère d'un jeune homme déjà dans le monde. Ce fut aussi une idée de décence qui fit établir pour les femmes l'usage de ne sortir en voiture qu'avec deux domestiques au moins, et le soir, avec

un flambeau. On vouloit des témoins et *de la lumière*, cet usage s'est conservé jusqu'à la révolution.

Dans le siècle de Louis XIII et dans celui de Louis XIV, toutes les femmes qui se faisoient peindre ne donnoient de séances que pour leurs têtes; le peintre prenoit des modèles pour la gorge et la taille. Cette délicatesse de décence a fini à la mort de Louis XIV. A la chute du trône, toute espèce de décence fut abolie : les femmes s'habillèrent en *Vénus de Médicis;* les hommes les tutoyèrent, ce qui étoit fort naturel. Dans ces costumes transparens, on vit rarement des *Grecques*, mais on ne vit plus de Françoises; toutes les grâces qui les avoient caractérisées jusque-là les abandonnèrent avec la pudeur.

J'ai dit ailleurs, il y a long-temps, qu'il falloit au peuple des croyances mystérieuses, et que, lorsqu'il rejette la religion, il devient toujours superstitieux. Voilà de quoi ne se doutoient guère les philosophes qui ont tant déclamé contre la superstition; ce sont eux qui l'ont établie et renouvelée.

Nous l'allons montrer tout à l'heure : « Quand j'arrivai à Versailles j'eus, peu de temps après,

l'occasion d'acquérir la certitude qu'une sorcière, digne du siècle de Catherine de Médicis, y fabriquoit des bustes de cire pour les amans jaloux qui vouloient faire mourir leurs rivaux, en perçant ces figures avec des stylets et des poignards. Je fis alors ma *première* dénonciation, j'instruisis le préfet de Versailles de ce fait, dont il vérifia l'exactitude, et la sorcière fut bannie. En retournant à Paris j'y trouvai une magicienne en grande réputation, elle avoit prédit de hautes destinées à l'impératrice *régnante*, qui la protégeoit ouvertement. On entendoit crier, dans les rues, l'explication des songes; Paris étoit rempli de devins, de sorcières, de tireuses de cartes, d'illuminés, de prophètes, de jeunes filles qui faisoient des miracles; qui, les yeux fermés, lisoient de l'estomach; qui faisoient des conjurations sur des cheveux, qui dansoient et prédisoient en dormant. Toutes ces choses se débitoient gravement; des savans même les protégeoient!.... Ne vaudroit-il pas mieux croire à l'Évangile, en réglant sa vie sur cette salutaire et divine croyance? »

Le projet de l'expédition de Russie déplaisoit à tout le monde, et même aux militai-

res qui, depuis, ont montré tant de valeur dans cette malheureuse campagne. On disoit généralement que Napoléon, certain d'anéantir la Russie, étoit décidé à passer de là en Asie, pour aller conquérir la Chine; on en donnoit pour une des preuves une *commande* immense de bésicles qui fut effectivement faite, et qu'il emporta pour son armée, qui, disoit-on, devoit s'en servir pour se conserver la vue en traversant des déserts sablonneux; une provision de fourrures eût été beaucoup plus utile dans la fuite de son armée dispersée.

On ne concevoit pas que Napoléon, parvenu alors à un tel degré de puissance et de gloire, pût concevoir ces projets si gigantesques. Sa cour rappeloit, aux gens mêmes qui l'aimoient le moins, les plus beaux vers du premier acte de *Bérénice*. En effet les courtisans, en sortant de ses grandes audiences publiques, pouvoient se dire mutuellement :

Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
. . . .
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
. . . .
Cette pourpre, cet or, qui rehaussoit sa gloire,
Et les lauriers encor, témoins de sa victoire;

Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards....

Toutes ces démonstrations et toute cette pompe orientale se trouvoient à la cour de Titus : mais il est vrai qu'on n'a jamais vu qu'à celle de Napoléon cette bigarrure d'étiquette qui offroit à chaque étranger quelques usages de son pays ; car on avoit poussé l'esprit des conquêtes jusqu'à l'envahissement des coutumes et des cérémonies royales : enfin le ton d'une partie des grands personnages de cette cour présentoit le contraste le plus étrange avec son éblouissante magnificence.

Pendant les trois mois qui précédèrent le départ de Napoléon et de l'armée, mon petit-fils Anatole de Lavoëstine venoit souvent passer des matinées entières avec moi ; je ne l'ennuyois pas, et j'ai toujours trouvé un charme inexprimable à causer avec lui, et même à le regarder ; car sa charmante figure se compose des traits et de la physionomie de sa mère et de son grand-père, M. de Genlis, dont il a la belle taille ; il tient d'eux aussi la grâce de son esprit et la gaieté de son caractère ; je ne connois pas d'âme plus noble et plus sensible que la sienne ; il n'a jamais démenti, par au-

cun procédé, et par l'ensemble et les détails de sa conduite, la franchise et la loyauté qui le distinguent particulièrement. Dans un de ses momens de gaieté, il imagina, sans m'en avoir prévenue, de m'amener, le mardi gras, une nombreuse mascarade composée de personnes que je ne connoissois que de nom, et parmi lesquelles se trouvoit madame la duchesse de Bassano; toute cette société, ayant à sa tête Anatole, fondit tout à coup dans ma chambre, à onze heures du soir : j'étois déshabillée et en bonnet de nuit, mais écrivant; personne ne se démasqua, à l'exception d'Anatole, qui me répondit qu'il n'y avoit point *de voleurs* dans la compagnie, car j'avois eu réellement peur en entendant le vacarme inattendu de cette mascarade, lorsqu'elle entra chez moi. Tous les masques m'entourèrent pour me faire promettre de leur donner toute la soirée de la huitaine, en prenant l'engagement de revenir tous à visage découvert; j'y consentis : ensuite ils s'en allèrent sans avoir voulu se démasquer; et, de très-bonne foi, je n'appris que le lendemain les noms de tous ces personnages, qui revinrent au jour indiqué, avec un homme de plus, M. le duc de Bassano. La soirée fut très-

agréable : Casimir, par sa harpe et dans les proverbes, en fit le principal agrément; on fit de la musique, on joua des proverbes. On parla beaucoup dans la société de cette espèce de petite fête, qui fut en effet très-brillante.

Ma correspondance avec l'empereur continuoit toujours, et je l'avois fait servir à obliger beaucoup de personnes, dont plusieurs l'ont oublié depuis. Ne sollicitant absolument rien pour moi, j'étois fort encouragée à parler pour les autres, ou à proposer ce que je croyois utile ou raisonnable. J'avois eu dans ce genre, à l'Arsenal, un succès qui me fit un grand plaisir : le préfet de Paris (M. Frochot) nomma, dans tous les quartiers, *des dames d'inspection* des écoles primaires et de toutes les autres maisons d'éducation; *je fus nommée dame d'inspection de mon arrondissement*, conjointement avec madame Robert (car on nommoit toujours deux dames d'*inspection* par arrondissement. Comme la place étoit honoraire et sans appointemens, je crus devoir l'accepter, ce qui m'a pris un temps considérable; mais je ne l'ai pas regretté, parce qu'il a été utilement employé. J'allai donc visiter toutes les écoles,

et je découvris une très-grande quantité d'abus pernicieux; je composai là-dessus un petit mémoire dans lequel je détaillois ces abus, et les moyens d'y remédier; j'envoyai ce mémoire[1] à l'empereur, qui en fut si content et si frappé, qu'il me fit dire par M. de Lavalette qu'il en étoit extrêmement satisfait, et qu'il me chargeoit d'en faire un beaucoup plus long et beaucoup plus détaillé, contenant le plan d'une école gratuite pour le peuple; M. de Lavalette ajouta que l'empereur m'offriroit sûrement la direction de cet établissement, et je l'aurois acceptée avec joie : c'étoit la seule place qui pût me convenir. Je fis le mémoire qui m'étoit commandé, et, pour le mieux faire, j'employai quinze jours, depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi, à visiter de nouveau les écoles, grandes et petites, et les gardeuses d'enfans, non-seulement de mon quartier, mais de tous ceux de Paris; et comme je n'avois pas le droit d'interroger dans ces derniers, je m'y présentois sous le prétexte d'avoir des enfans à y placer. Je gardai une copie des mémoires que j'envoyai à l'empereur,

[1] Cet écrit se trouve tout entier à la fin des Mémoires. (Note de l'auteur.)

et j'eus la satisfaction, après avoir donné ce mémoire, de voir sur-le-champ, dans tous les papiers publics, les décrets de l'empereur, réprimant les abus que j'avois signalés, et donnant, pour les réprimer, les ordres que j'avois proposés, surtout relativement *aux gardeuses d'enfans*. Ce succès m'enhardit à faire à l'empereur une autre proposition qui fut aussi bien accueillie : je savois que ses passions lui avoient fait adopter, dans sa vie privée, tous les principes philosophiques, ce qui ne m'empêcha pas de lui parler sans cesse, dans ma correspondance, contre la philosophie moderne.

J'ai déjà dit que j'avois pour collègue, dans mon *inspection*, madame Robert, ce qui nous obligea à faire ensemble beaucoup de courses; madame Robert est une personne aussi aimable qu'elle est intéressante, on trouve dans sa vie plusieurs singularités qui méritent d'être rapportées. Elle a eu plusieurs enfans, accouchant alternativement d'un sourd et muet, et d'un enfant ayant tous ses organes : j'ai beaucoup vu l'aînée, mademoiselle Robert, qui avoit alors quatorze ou quinze ans; elle étoit d'une fraîcheur éblouissante, et belle comme

le jour; elle joignoit à cette fraîcheur si remarquable une intelligence surprenante, dont on avoit profité pour lui donner beaucoup de talens; elle avoit toute l'adresse que peut avoir une femme; elle peignoit très-agréablement, elle jouoit même du piano; je l'ai vue prendre sa leçon, et déchiffrer passablement; voici comment. Son maître étoit assis derrière elle, les bras étendus, afin de poser légèrement ses mains sur celles de l'écolière; alors il indiquoit les notes en touchant à mesure les doigts qui doivent faire résonner les touches. L'invention est ingénieuse, mais le résultat ne vaut pas la peine et l'application qu'elle exige; car, qu'est-ce que la mesure, *sans oreille?* Mademoiselle Robert se faisoit entendre par signes parfaitement, même par ceux qui ne connoissent pas le langage des doigts, qu'on apprenoit si bien chez l'abbé de l'Épée et son digne successeur, l'abbé Sicard; madame Robert avoit pris beaucoup de leçons chez lui, afin de pouvoir s'entretenir avec sa fille, et la tendresse maternelle la rendit bientôt aussi savante qu'on peut l'être dans ce genre. La physionomie de mademoiselle Robert étoit si expressive, elle avoit des yeux si pénétrans, que sans aucuns

signes elle pouvoit facilement entendre et comprendre. Mademoiselle Robert conduisit un soir sa fille à un grand bal donné par la ville de Paris à l'empereur. Mademoiselle Robert fut placée sur la banquette des danseuses; l'empereur, frappé de sa belle figure, s'arrêta devant elle, et lui dit beaucoup de choses obligeantes, que mademoiselle Robert comprit parfaitement; elle fit plusieurs signes modestes de reconnoissance avec une expression si naïve et si vraie, que l'empereur crut entendre ses réponses. Il s'éloigna d'elle sans se douter qu'elle fût muette.

Ce fut à ce même bal que madame Cardon fit à Napoléon une réponse si spirituelle et si touchante. Napoléon, en général, n'aimoit pas que l'on eût une grande fortune indépendante de ses dons. Napoléon n'avoit jamais vu madame Cardon, son nom même lui étoit inconnu; on lui dit que son mari possédoit de grandes richesses; alors il s'avança vers elle avec une nuance d'humeur, lui dit brusquement : « Vous êtes madame Cardon ? » Une profonde révérence répondit à cette question. L'empereur reprenant la parole : « Vous êtes très-riche ? » — « Oui, sire; j'ai dix enfans. »

L'empereur sentit toute la finesse et tout le charme de cette réponse; son regard se radoucit, mais il se hâta de s'éloigner.

Dans les derniers temps du règne de l'empereur, je lui proposai de faire des éditions séparées, magnifiquement imprimées, et avec de belles gravures, des ouvrages prétendus philosophiques qui avoient le plus de réputation. Je conseillois de charger un certain nombre de gens de lettres de supprimer de ces ouvrages tout ce qui s'y trouvoit contre la religion et les mœurs, et de joindre au reste quelques notes critiques placées au bas du texte. J'offris de livrer pour cette entreprise une grande quantité d'extraits et de réflexions, que la Providence a voulu que je ne perdisse pas avec tous mes autres manuscrits que j'avois confiés à ma fille. L'empereur approuva tellement cette idée, qu'il envoya sur-le-champ chercher M. Pierre Didot, pour lui demander combien coûteroit cette entreprise, et pour le charger d'en faire avec détails l'évaluation : c'étoit peu de temps avant la campagne de Russie, qui anéantit ce projet. Voilà ce que Napoléon vouloit faire!

J'étois toujours dans la rue Sainte-Anne,

lorsque la funeste campagne de Russie s'ouvrit; tout le monde blâmoit cette guerre lointaine. Les bons politiques en prévirent les sinistres conséquences, et les gens les moins habiles eurent le pressentiment de ses malheurs; je fus de ce nombre et je reçus avec un profond attendrissement les adieux de mon petit-fils et ceux de M. Kosakoski. Napoléon revint de cette fatale entreprise, humilié, abattu, aigri. Depuis cette catastrophe il ne fut plus le même; dans un homme si entreprenant et si audacieux, le profond abattement devoit produire une entière désorganisation; en cessant d'être le dominateur des événemens, il en devint le jouet et la victime; irrité contre la Providence, il s'abandonna au hasard; son orgueil, craignant d'envisager de nouveaux malheurs, repoussa toute prévoyance, et ne pouvant plus, dans sa pensée, disposer de l'avenir, en y plaçant de brillantes chimères, il ne voulut même plus essayer d'y lire, et il ne chercha de consolations que dans l'aveuglement. Je ne rendrai point compte des événemens politiques; je dirai seulement, pour ce qui me regarde, que, pendant près d'un an, je me suis trouvée dans des embarras pécu-

niaires dont je me suis ressentie très-long-temps; dans le tumulte des affaires, ma pension de l'empereur, que je devois perdre à jamais, ne fut point payée pendant les six derniers mois qui précédèrent sa chute; je vécus, durant tout ce temps, d'une pension que recevoit Casimir de son beau-père. Le commerce de la librairie étoit tout-à-fait tombé : on n'imprimait que des brochures et des pamphlets politiques; ainsi, je n'avois plus la moindre ressource de ce côté, et mes enfans étoient absens. Cependant cette situation ne fut pas pour moi aussi douloureuse qu'on pourroit le croire : j'aimois à être nourrie par Casimir; il montra, dans cette occasion, toute la délicatesse et toute la sensibilité de son âme. Sa situation étoit particulière dans tous ces événemens : il étoit né en Prusse, et il avoit adopté de cœur la France pour seconde patrie; il avoit naturellement un grand goût pour l'état militaire, et il ne pouvoit combattre ni les Prussiens, ni les François, armés les uns contre les autres; cependant, voulant absolument voir une bataille, il prit un parti singulier : il alla à celle qui termina la révolution, et qui se donna aux portes de Paris; il passa la barrière, alla

sur le champ de bataille, uniquement pour relever et enlever les blessés, et pour les transporter hors du lieu du combat, et il y passa neuf heures. Casimir me dit, en revenant de cette terrible journée, que, « pour savoir combien un regard peut être doux et touchant, il faut avoir rencontré celui d'un blessé que l'on relève et que l'on transporte hors de la mêlée ! » Voilà de ces choses que l'imagination ne représente point : il faut les avoir vues; mais ce sont aussi des observations qu'un bon cœur seul peut faire.

La terreur dans Paris étoit inexprimable : on craignoit universellement les pillages les plus affreux ; on pouvoit s'attendre, depuis dix-huit mois, qu'un tel règne finiroit par une grande catastrophe; mais personne ne pouvoit prévoir que le chef audacieux et brillant de l'empire termineroit sa carrière politique par d'inconcevables irrésolutions. En réfléchissant à tous ces événemens, on y voit partout la main de la Providence, et l'on trouve dans ce morceau d'histoire les plus hautes leçons qu'elle puisse donner. En Angleterre, l'orgueil, l'abus de la puissance, révoltèrent ses colonies opprimées; cependant, sans l'appui

et le secours de la France, les Américains n'auroient jamais acquis l'indépendance; mais la France étoit en pleine paix avec l'Angleterre; néanmoins, contre toute politique et toute justice, elle fournit frauduleusement aux Américains de l'argent, des fusils, des approvisionnemens de guerre, des habits de troupes, et même des officiers; les Américains réussirent : leur succès assura le triomphe de toutes les idées républicaines répandues depuis soixante ans par les philosophes modernes; et Louis XVI, qui avoit protégé ces idées en Amérique, en fut, en France, la déplorable victime! Après les secousses les plus violentes et des crimes inouïs, la Providence conduit à l'échafaud tous les chefs de partis qui les avoient fait dresser; on étoit encore dans l'anarchie, sans gouvernement, sans morale, sans religion; un jeune guerrier, déjà célèbre par d'éclatans exploits, et qui n'avoit participé à aucun des crimes, fixe sur lui tous les regards et toutes les espérances!.... Bonaparte rallie autour de lui tous les partis, et, sans répandre une goutte de sang, sans aucune secousse violente, il monte sur le trône!.... Que fit-il alors? Il rétablit la

religion et le culte, et il protégea avec grandeur les arts, les lettres, et l'industrie nationale; mais toute l'Europe lui déclara la guerre : il la fit alors, parce qu'on l'y forçoit, et ses succès à cette époque furent miraculeux; il ne fut, dans ce temps, conquérant que de fait, et non par des projets et des desseins prémédités; aussi montra-t-il de grands sentimens de générosité dans les capitales livrées, par le sort, à ses armes. Après la bataille d'Iéna, il pouvoit anéantir entièrement la monarchie prussienne : il ne le fit pas; cette époque fut la plus belle et la plus glorieuse de sa vie. Mais ensuite il abusa de tout, de la renommée, de la victoire, de la puissance, et de son génie actif et entreprenant. Le meurtre du duc d'Enghien fut le premier crime de son règne; il falloit un retour sincère à la religion, pour en obtenir le pardon de la Divinité, et rien ne pouvoit l'effacer aux yeux des hommes. Au lieu d'expier et de réparer, il accumula fautes sur fautes. Il eut l'ingratitude de chercher à avilir le pape, et de le persécuter; cependant ce saint pontife n'étoit venu en France, et ne s'étoit décidé à sacrer Napoléon empereur que pour le seul intérêt de la reli-

gion : il avoit la certitude, comme je l'ai déjà dit, que sans cette démarche la France seroit devenue protestante, car Napoléon se seroit certainement séparé de l'église. L'empereur étoit reconnu par toutes les puissances catholiques de l'Europe. Les ennemis de la papauté répètent sans cesse que les papes ne doivent, en aucune manière, se mêler de politique; ainsi ils doivent donc du moins approuver le pape d'avoir acquiescé à la décision de tous les souverains de l'Europe; en reconnoissant, comme eux, Napoléon comme empereur, il ne faisoit rien de blâmable en venant le sacrer.

Napoléon, corrompu par l'orgueil, parut perdre successivement toute prévoyance et toute son habileté; la guerre déclarée à l'Espagne fut à la fois une injustice et une faute politique; la trahison par laquelle il la commença révolta contre lui tous ceux qui avoient dans le caractère quelques sentimens de droiture. Enfin la Providence renversa tout à coup cette puissance formidable qui avoit tout vaincu et tout humilié. Mais Dieu, voulant que ce grand ouvrage ne pût être attribué qu'à lui seul, ne suscita point, pour abattre Napoléon, un guerrier fameux et dans la fleur de l'âge;

ce fut, il est vrai, un prince auguste et vertueux, et réunissant à des droits incontestables l'esprit le plus étendu et le plus cultivé, mais qui étoit en même temps un vieillard infirme, dont seulement un petit nombre de Français fidèles avoit conservé le souvenir; leur enthousiasme ayant pour base des principes immuables fut subitement partagé par les esprits superficiels que des illusions dangereuses plongeoient depuis si long-temps dans une espèce d'ivresse semblable à celle que cause le poison de l'opium, qui donne à la fois l'effervescence, le délire, le courage et l'aveuglement ! La vérité se montrant dans son plus grand éclat fit évanouir tout à coup ces vains fantômes : les cris de *vive le roi! vivent les Bourbons!* s'échappèrent de tous les cœurs français, et le beau surnom de *Désiré* fut unanimement donné au souverain, sur lequel l'amour de l'ordre, de la paix, la morale et la religion fondoient de si justes espérances.

En effet, quand on songe qu'avec le secours de troupes battues et vaincues, Louis XVIII chassa du trône, avec une inconcevable rapidité, le premier capitaine de l'univers, qui avoit subjugué toute l'Europe, il faut être

bien aveugle pour ne pas voir dans toutes ces choses la main toute-puissante de la Providence !....

Recueillant mes souvenirs, comme ils se présentent à mon imagination, souvent j'écris ces Mémoires sans aucun ordre et sans suite méthodique, mais ils n'en plairont que mieux aux gens qui aiment le naturel et la vérité.

J'ai été témoin de l'entrée de Monsieur [1] à Paris; j'allai à pied sur le boulevart me mêler dans la foule qui l'attendoit pour le voir passer; il étoit à cheval, il avoit une bonne grâce charmante, un maintien parfait, et l'expression de physionomie la plus touchante; il y avoit dans toute sa personne quelque chose de chevaleresque, de loyal qui rappeloit Henri IV, et qui gagnoit tous les cœurs. Ses discours et sa conduite s'accordoient parfaitement avec cette première impression qu'il donna de son caractère et de ses sentimens.

Madame de Choiseul, née princesse de Beaufremont, a fait, sur notre histoire moderne, plusieurs petits poëmes en vers, intitulés *les Époques*, mais qui sont tous également tou-

[1] Aujourd'hui Charles X.

chans; aucuns n'ont été publiés. Voici quelques fragmens de ceux qu'elle composa sur l'entrée de *Monsieur, comte d'Artois*.

. . . .
Un prince, toujours cher, se présente d'abord,
« C'est un François de plus, » dit sa bonté touchante;
Il se montre, on accourt, une joie enivrante
Saisit et se répand sur son front radieux,
Tous semblent des amis! Un geste gracieux
Des serviteurs zélés vient payer la constance,
Il sait les découvrir! A sa noble présence
On pleure, on rit, on crie, on répète avec lui:
« Vive à jamais le roi qu'on nous rend aujourd'hui!
» D'un règne long, heureux, il confirme l'annonce;
» Rassuré, satisfait, on redit sa réponse:
« Pour lui nous marcherons, il pensera pour nous. »
. . . .

L'auteur fait ensuite l'éloge le mieux mérité de *Madame* [1]. On gâteroit ce beau morceau en n'en donnant qu'un fragment, je n'en citerai qu'un vers charmant. C'est au moment où Madame, remplie de trouble et d'émotion, entre à Notre-Dame. Le poëte, après avoir décrit son attitude et l'expression de sa physionomie, s'écrie :

« Ah! le ciel lui devoit un semblable maintien. »

[1] Aujourd'hui madame la Dauphine.

Ce petit poëme se termine ainsi :

Les voilà rassemblés ces princes trop long-temps
Méconnus, écartés, livrés aux élémens;
Leur symbole arboré sous mille formes brille,
L'enthousiasme renaît, suit l'illustre famille,
L'oriflamme rapporte avec le lis vainqueur
Un bonheur aussi pur que sa noble couleur.

Napoléon, à cette époque, avoit perdu tous ses partisans : la fin de son règne avoit anéanti tout le prestige de ses exploits et de ses grandeurs passées ; après les terreurs qu'on venoit d'éprouver, on jouissoit délicieusement du calme et de la surprise que causoient la modération et la conduite des alliés, dont les soldats, grâce à leurs chefs, se conduisirent, dans Paris, d'une manière véritablement admirable. C'est ce qu'on a trop oublié depuis. Les idées royalistes se rétablirent, comme par miracle, et presque universellement ; quant à moi, qui les ai toujours eues, comme le prouvent tous mes ouvrages, je vis rentrer l'auguste famille des Bourbons avec une joie inexprimable; il m'étoit impossible de voir avec indifférence les descendans de Louis IX, de Louis XIV et de Henri le Grand.

Je fus témoin, dans ce temps, de la plus

étrange injustice qui, sans être universelle, ne fut que trop répandue même parmi ceux qui pensoient bien. On a paru choqué, à l'arrivée de S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, de ne pas voir sur son visage l'expression de la joie et même de la gaieté !... de la gaieté !... Est-il concevable que le peuple le plus spirituel, le plus sensible et le plus délicat sur de certaines convenances, n'ait pas senti combien il étoit naturel que la princesse fût douloureusement affectée, en rentrant dans une ville qui lui retraçoit de si funestes images, et que la vue du trône ne pouvoit éteindre en elle le souvenir du Temple, et l'horreur de l'aspect de la *Place de la Révolution ?* Rien ne prouve mieux que ce fait l'incompréhensible légèreté françoise, qui, la privant de toute réflexion, la livre à l'impétuosité de ses premiers mouvemens, en effaçant les souvenirs qui pourroient la réprimer.... Si Madame eût reparu seule pour la première fois (depuis tant de crimes), à Paris, ah ! ce n'étoit point par des fêtes, par des démonstrations d'allégresse, par des cris de joie, qu'on auroit pu recevoir dignement l'auguste fille de l'infortuné Louis XVI; l'amour, alors

inséparable de la tristesse, n'eût offert à ses regards qu'une touchante sympathie; un peuple profondément ému, s'avançant en silence, n'eût exprimé ses sentimens qu'en paroissant compatir à ceux de la piété filiale; les larmes de Madame eussent coulé, mais avec toute la douceur de la reconnoissance, et l'attendrissement universel eût été à la fois un hommage à la vertu, un triomphe pour la monarchie, et la plus solennelle expiation.

Lorsque le roi fut arrivé, il fit annoncer qu'il recevroit toutes les femmes qui jadis avoient été présentées : je n'avois jamais mis le pied à la cour de Napoléon; mais je crus devoir aller me présenter une fois à celle de notre roi légitime : j'allai en effet lui rendre mes hommages, et je n'y suis pas retournée depuis.

Cette révolution me procura le bonheur inexprimable de revoir mes élèves, Mademoiselle et M. le duc d'Orléans; l'un et l'autre me montrèrent, dans ces premières entrevues, l'émotion, l'attendrissement, la joie que je ressentois moi-même. Hélas! il me manquoit cependant dans cette réunion trois élèves chéris et bien dignes de l'être, M. le

duc de Montpensier et son frère M. le comte de Beaujolois, tous deux morts dans l'exil, et enfin mon cher et malheureux neveu César Du Crest!...

Au bout d'un quart d'heure de cette entrevue si touchante pour moi, M. le duc d'Orléans nous quitta en nous annonçant qu'il alloit chercher madame la duchesse d'Orléans; il vint presque aussitôt en la tenant par la main. Cette princesse s'avança, elle me fit l'honneur de m'embrasser, en me disant qu'elle désiroit depuis long-temps me connoître, et elle ajouta, *car il y a deux choses que j'aime passionnément, vos élèves et vos ouvrages.* Il étoit assurément impossible d'exprimer avec plus de charme d'esprit et de grâces, dans une seule phrase, des sentimens d'épouse et de sœur, et de montrer plus de bonté pour moi.

Peu de jours après l'arrivée du roi, je repris le plan et tous les extraits de l'histoire de Henri IV, et je me mis à écrire, sans me distraire un moment de cette occupation. Je donnai à mesure cet ouvrage à Maradan, qui l'imprima avec beaucoup de soin et de rapidité; mais il ne fut achevé que précisément au départ du roi pour Gand; j'eus le temps, avant cette époque,

de lui en offrir un exemplaire que je suis parfaitement sûre qu'il a reçu. Je fis en grande partie cet ouvrage à Écouen, où Casimir, sa femme et moi, nous étions retirés. Je travaillai là sans relâche; et, au milieu de tous ces bouleversemens, malgré tant d'inquiétudes et d'émotions, ma santé fut toujours excellente. Je vis à Écouen madame Campan, qui y étoit encore : elle me prêta des mémoires qu'elle a faits à la cour, étant première femme de chambre de la reine. Ces mémoires, commencés long-temps avant la révolution, furent terminés à l'époque de l'emprisonnement de la famille royale; ils sont écrits avec beaucoup de naturel. Madame Campan y montre partout le plus grand attachement pour la malheureuse reine; elle s'y justifie complétement des indignes calomnies que l'on a répandues contre elle. Madame Campan a toujours montré des sentimens religieux et une charité qui ne s'est jamais démentie; son souvenir est en vénération à Écouen : les pauvres la bénissent; elle a toujours tout donné, elle est restée pauvre; voilà des faits qui anéantissent les libelles. Casimir se fit aussi chérir à Écouen par toutes les charités qu'il put faire et par les soins affec-

tueux qu'il prodiguoit aux pauvres malades; il a passé trois étés dans cette campagne. Ceux qu'il a soignés ne l'oublieront point; ils sont dans la plus obscure de toutes les classes; leurs éloges ne font point de bruit, mais ils valent cependant mille fois mieux que tous ceux que publie et répète la renommée.

L'annonce de l'arrivée de Bonaparte me jeta dans de nouvelles terreurs, et en inspira beaucoup à Paris; on s'attendoit à des combats, à du sang versé, à des vengeances; il n'y eut rien de tout cela. En revenant en France, Bonaparte montra un courage qui fit perdre le souvenir de la déroute de Russie; il entroit sans aucune suite dans les villes; il se précipitoit seul au milieu des multitudes de peuple assemblées pour le voir; et sa tête étoit à prix! Cette conduite hardie, ce succès incompréhensible, sans armée, sans soldats, et d'un autre côté l'imprévoyance des ministres, qui n'avoient pu l'empêcher de débarquer à Cannes, tout se réunit pour favoriser son audace, et d'autant plus qu'il annonça partout des sentimens pacifiques et généreux. Cependant mon *Histoire de Henri IV* étoit toute prête, toute brochée, et n'étoit pas encore mise en vente;

le moment étoit funeste pour la faire paroître; je n'avois pu l'écrire sous le règne de Napoléon, il ne l'auroit pas permis, et il s'agissoit de la publier au moment de son retour. Mais comme Bonaparte proclamoit la liberté de la presse, j'eus le courage de faire mettre en vente l'*Histoire de Henri le Grand.* Je puis assurer que je n'ai nullement eu le projet de faire des allusions dans cet ouvrage; mais il s'en trouvoit de fait une infinité formées naturellement par l'histoire, et toutes offensantes pour Napoléon, et particulièrement dans le portrait de Philippe II.

On me proposa de mettre plusieurs cartons à cet ouvrage; je ne le voulus point, et je le fis paroître sur-le-champ, par conséquent sans y changer un seul mot. Je m'étois attendue à toutes les horreurs d'une réaction sanglante; tout étoit tranquille dans Paris; tout, dans la course pacifique et triomphale que venoit de faire Napoléon, promettoit des sentimens et des actions magnanimes. Dans ces premiers momens, il étoit difficile de se défendre d'éprouver quelque chose de l'enthousiasme universel qui éclatoit dans Paris, surtout après avoir craint tous les maux que pou-

voit entraîner une révolution si prompte et si étonnante. Il y a une sorte de magie dans les choses audacieuses et extraordinaires : quand elles n'outragent point l'humanité, elles subjuguent l'admiration. Les conquêtes et les victoires de l'empereur ne m'avoient point éblouie, parce qu'elles avoient coûté des torrens de sang ; mais toutes les circonstances qui accompagnèrent son retour me séduisirent, et j'admirai, dans cette occasion, son caractère et son triomphe.

Je n'ai point regardé comme un usurpateur le grand guerrier, le héros que, sans secousses, sans violences, la nation plaça sur le trône ; enfin qui nous retira de l'anarchie, qui rétablit la religion, qui fut sacré par le pape, reconnu par tous les souverains catholiques et même par toutes les puissances protestantes, à l'exception de l'Angleterre qui encore ne contesta que son titre, et qui l'avoit reconnu, sous une autre dénomination, comme chef du gouvernement français, et dont on ratifia la souveraineté dans sa déchéance même, puisque l'on crut nécessaire de lui faire signer une abdication. Mais en admirant son retour et les sentimens qu'il montra, je ne me dissi-

mulai point que, pour cette fois, il étoit véritablement un usurpateur, car il avoit abdiqué et renoncé solennellement à toutes ses prétentions sur le trône; cette idée auroit dû me préserver de l'admiration : elle n'en eut pas le pouvoir, et c'est un tort que j'avoue.

Cependant je puis dire avec vérité que je n'en eus pas moins d'inquiétudes sur les périls que couroient le Roi et les princes, en quittant Paris. Il n'eût tenu qu'à Bonaparte de faire arrêter le Roi; les uns disoient qu'il le feroit, les autres prétendoient qu'au contraire il mettroit de l'orgueil à favoriser son voyage. Sous prétexte de recommencer ma correspondance avec lui, je lui écrivis sur-le-champ sur ce sujet, au moment de son arrivée, non d'une manière sentimentale qui n'auroit produit aucun effet, mais dans le sens qui pouvoit flatter son amour-propre; je lui disois *que tout le monde pensoit qu'il auroit la grandeur d'âme de protéger leur départ*, etc. Je ne me flatte pas que cette lettre seule ait décidé sa conduite, mais j'ose croire qu'elle contribua à l'affermir dans cette idée; je lui disois dans cette même lettre *que tout le monde encore s'attendoit à lui voir toute la clémence de Henri IV*. C'est la seule

lettre de ma vie où j'aie employé la flatterie, mais le motif en étoit l'excuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que trois jours après on vit étaler, par son ordre, dans toutes les boutiques, *le buste de Henri IV en pendant du sien.* Contribuer à lui donner une telle prétention, dans un tel moment, étoit certainement une bonne action. Mon *histoire* de Henri IV fut, comme je l'ai dit, mise en vente la veille de son entrée à Paris. Je sus, à n'en pas douter, que cette publication déplut excessivement à Bonaparte, et cela devoit être; il fit donner l'ordre aux journalistes ou d'en mal parler ou de se taire. Tous (à l'exception d'un seul) prirent ce parti, qui étoit le plus honnête pour moi et le plus noble pour eux.

Malgré la défaveur dont cet ouvrage étoit l'objet, la deuxieme édition parut deux mois après. Du reste, Bonaparte ne me rendit point ma pension; je cessai totalement de lui écrire; mais il ne me fit point éprouver de persécutions. *Les cent jours* n'en furent pas moins pénibles pour moi, par le manque absolu d'argent, l'ennui des déménagemens et la perte de plusieurs sommes qui m'étoient dues. La pension de Casimir fut encore alors mon uni-

que ressource; je fus dangereusement malade pendant six semaines. Les soins de Casimir et d'Alfred, et l'habileté de M. Carret (qui avoit été chirurgien en chef du grand hôpital de Lyon, avant d'être maître des comptes), me sauvèrent la vie. Je ne puis trop me louer aussi du soin affectueux et vraiment filial que me prodigua dans cette occasion la femme de Casimir, très-souffrante alors, car elle étoit au moment d'accoucher. Ma convalescence fut aussi rapide qu'auroit pu l'être celle d'une jeune personne, et j'ai toujours joui depuis d'une excellente santé, à l'exception du temps que j'ai passé dans la rue de Vaugirard. Ce qui contribua surtout à me donner cette maladie fut l'inquiétude que me causoient sans cesse la vie fatigante et pénible que menoit Casimir, et les dangers de toute espèce auxquels on étoit continuellement exposé, à cette époque, dans la garde nationale. Il passoit, tous les cinq jours, une nuit au corps-de-garde sans dormir une minute, afin de faire toutes les patrouilles nécessaires à la sûreté publique, d'aller apaiser des rixes dans les cabarets; il n'avoit pas même de repos dans les jours destinés à en prendre, ne manquant jamais de se relever préci-

pitamment, dès qu'il entendoit le tambour d'appel, ce qui arrivoit presque toutes les nuits; et personne plus que lui n'a rempli ces fatigans devoirs avec plus d'activité, de zèle et d'exactitude, tant qu'il y a eu du danger. Il lui arriva alors une petite aventure que je ne puis passer sous silence : il étoit, lors de la seconde rentrée du Roi, de garde à la barrière Saint-Denis. Personne ne pouvoit sortir de Paris : il se présenta un jeune homme à cheval, que Casimir jugea être un garde-du-corps, et qui lui demanda de le laisser passer. Casimir, qui étoit dans ce temps *caporal*, en donna l'ordre à la sentinelle. Le jeune homme à cheval revint sur ses pas, à trois reprises, pour obtenir encore la permision d'emmener avec lui un homme qui menoit des chevaux, et un autre qui avoit des armes, en lui confiant tout bas que le tout étoit pour Monsieur, comte d'Artois. Aussitôt Casimir alla chercher les deux hommes qui se tenoient à l'écart, et leur fit passer la barrière. Enfin le jeune homme à cheval revint sur ses pas, pour la dernière fois, pour demander à Casimir son nom ; ce que celui-ci refusa, et comme le jeune homme insistoit, Casimir craignant qu'on ne finît par

remarquer cet entretien, se décida à le lui dire.

Ma maladie avoit coûté beaucoup d'argent, pour notre situation, et nous fûmes réduits à des emprunts usuraires. Casimir, de son côté, avoit été forcé à des dépenses extraordinaires; l'obligation de nourrir pendant long-temps une certaine quantité de soldats, les charités que la misère publique rendoit indispensables, et enfin la cherté des vivres, devenue excessive, toutes ces choses et beaucoup d'autres mirent un grand désordre dans nos affaires.

Malgré tout ce que j'éprouvai dans ce temps, je fis le roman historique de *Jeanne de France*, femme de Louis XII; c'est le premier jusqu'ici, le seul roman où l'on ait représenté une héroïne disgraciée physiquement de la nature: on ne pouvoit dissimuler que Jeanne n'étoit ni belle ni bien faite, et qu'elle étoit boiteuse.

Cependant j'ai trouvé le moyen, sans blesser l'histoire, de jeter de l'intérêt même sur sa figure, en lui supposant une grande blancheur, des mains charmantes, de beaux cheveux, une physionomie touchante. On a universellement loué dans cet ouvrage, comme une peinture neuve et originale, la

léthargie de Jeanne; je crois que ce roman est du petit nombre de ceux que l'on peut mettre avec fruit entre les mains des jeunes personnes; je l'ai dédié à ma fille.

Nous fûmes encore obligés de faire de nouveaux frais pour déménager, afin de prendre un loyer moins cher; Casimir et sa femme allèrent s'établir à Écouen. Voulant depuis longtemps me retirer dans un couvent, j'allai avec Alfred dans un appartement extérieur de la maison des Carmélites de la rue de Vaugirard. Le roi étoit rentré. C'est là que travaillant sans cesse, je fis paroître les *Mémoires de Dangeau*; j'ai déjà dit que l'empereur n'avoit pas voulu qu'ils fussent imprimés : il les avoit acceptés pour sa bibliothéque particulière, et, en les lui donnant, je lui écrivis que je n'en gardois aucune espèce de copie; ce qui étoit vrai. J'ai dit encore que j'avois fait les extraits, en marquant sur le manuscrit les passages que je voulois extraire, et en les faisant copier à mesure. Il m'étoit aisé, avec ma facilité de travail, de refaire sans peine cet ouvrage en obtenant le manuscrit; j'imaginai, et avec raison, qu'il étoit resté aux Tuileries. Après la seconde restauration, je suppliai

M. de Talleyrand de me le faire prêter, et je ne pus l'obtenir. Je confiai mon chagrin à cet égard à M. de Tréneuil, qui, quatre jours après, m'apporta tous les volumes; c'est une preuve d'amitié que je n'oublierai jamais.

Je fis copier sur-le-champ tout ce que j'avois marqué sur ce manuscrit, mais je fus obligée de refaire toutes les notes, n'ayant pas conservé une seule des anciennes. Les journalistes ne traitèrent pas trop mal cet ouvrage. M. Briffaut, quoique je ne le visse plus alors, en parla avec bienveillance, et il loua beaucoup le *Précis de la vie de M. le régent*, que j'ai fait et ajouté à la fin du quatrième volume; il ajouta, en parlant de ce précis historique, que l'on n'avoit pas assez remarqué avec quel soin, depuis la révolution, je m'étois attachée, dans plusieurs ouvrages, à faire valoir les princes de la dynastie légitime. Cette remarque étoit bienveillante, et elle me toucha; mais M. Briffaut, dans ce même article, fait la critique la plus étonnante : il dit qu'on ne peut me reprocher dans cet ouvrage qu'une *Note sur les lettres de cachet, qui n'est pas digne de moi.* Si le lecteur veut bien lire cette note dans l'ouvrage, il verra qu'elle est parfaitement digne

de toute personne qui n'est ni servile ni partiale. Je donnai encore, dans la rue de Vaugirard, *les Battuécas*, et les nouvelles d'*Inès*, de *Zuma* et de *Zénéide, ou la Perfection idéale;* je travaillai aussi à un petit journal hebdomadaire intitulé *Journal de la jeunesse.*

J'ai oublié de parler de deux ouvrages que j'achevai rue des Lions; l'un qui a pour titre le *Journal imaginaire, ou la Feuille des gens du monde;* et l'autre intitulé, très-mal à propos, le *Dictionnaire des étiquettes;* car j'y parle de mille autres choses. L'édition de cet ouvrage est entièrement épuisée; on s'apprête à en faire une nouvelle édition, qui ne contiendra que les étiquettes et les usages; c'est pourquoi j'ai pris quelques traits de l'ancienne, que j'ai placés dans ces Mémoires; et je vais citer ici une petite pièce de vers qui s'y trouve, et qui eut un grand succès dans sa nouveauté.

LE PALAIS DE L'AMOUR,

ALLÉGORIE.

L'Amour, toujours en l'air, n'avoit point de palais :
Quel besoin en a-t-il, ne se fixant jamais?...
Le dépit, il est vrai, souvent la jalousie,
Et quelquefois la perfidie,

Le font bannir, et brusquement;
Errant alors de rive en rive,
Il se console en voltigeant;
Et, dans sa course fugitive,
Escorté des jeux et des ris,
Il trouve aisément un logis.
Il est charmant quand il arrive!...
Enfin, chassé pour quelque malin tour,
Honteux, proscrit, il lui prit fantaisie
De se livrer à la misanthropie,
D'abandonner les humains et sa cour,
De cacher sa peine secrète
Dans une profonde retraite.
Là, je veux bâtir, dit l'Amour,
Et m'ensevelir.... tout un jour!
Je l'avoue, en dépit de mon humeur légère,
Il n'est pas trop convenable qu'un dieu
En aucun temps, en aucun lieu,
N'ait pas au moins un pied-à-terre.
Si j'appelois Vulcain pour ces nobles travaux,
Il viendroit avec son bagage,
Et son enclume et ses fourneaux:
On le sait, j'aime le tapage,
Mais non celui de ses pesans marteaux;
Et le bronze et le fer sont des matériaux
Qui ne sont point à mon usage.
Vulcain est lent et lourd, voilà deux grands défauts
Qui gâteroient tout mon ouvrage.
Minerve pourroit me servir;
Mais, quand j'ai tant de fois refusé d'obéir
A sa voix pleine de rudesse,
Consentiroit-elle à venir?
La déesse de la sagesse

Me fuit et me gronde sans cesse;
Rien ne sauroit nous réunir.
Je conviens qu'en l'art de bâtir
Minerve est experte et savante;
D'Athènes les remparts fameux,
Et la citadelle imposante,
Attestent à jamais son pouvoir merveilleux,
Et donnent à son nom une gloire éclatante;
Mais elle veut de la solidité
Et de la régularité,
Surtout qu'on ait un plan, car elle est si pédante!...
Moi, je veux agir à mon goût;
Je me passerai d'elle; en ceci comme en tout,
Ne puis-je pas compter sur l'Amitié fidèle?
J'ai tant de partisans et tant d'adorateurs
Légers, charmans, remplis de zèle,
Donés de talens enchanteurs!
Bacchus, Momus, Apollon, Terpsichore,
Le doux Zéphyr et la brillante Flore:
Ces deux derniers, par leurs goûts et leurs mœurs,
Leurs emplois et leur élégance,
Méritent bien la préférence.
Accourez, mes amis, apportez-moi des fleurs;
Il dit: et, dans l'instant, sur un léger nuage,
Formé d'odorantes vapeurs,
Flore et Zéphyr atteignent le rivage,
Qui retentit encor des accens séducteurs
Du Dieu pétulant et volage
Qui bouleverse et gagne tous les cœurs.
Allons, dit-il, mettons-nous à l'ouvrage;
Travaillons ici tour à tour.
Au sein de la mer inconstante,
Vous le savez, Vénus reçut le jour,

Et c'est sur cette île flottante
Que j'établirai mon séjour.
Flore applaudit. — Posons d'abord, dit-elle,
Les fondemens de ce palais divin,
Et qui, construit par votre main,
N'aura ni rival ni modèle.
— Des fondemens! reprit l'Amour,
Eh! ce seroit bâtir dans le genre gothique!
Il n'en faut point; je ne veux rien d'antique
Dans mon palais, ainsi que dans ma cour.
Élevons tous les trois un édifice unique,
Nous aurons bientôt fait: je suis expéditif.
D'abord ici rien de lourd, de massif,
Une architecture légère,
Point de ciment et point de pierre:
De la mousse, des fleurs, de verdoyans rameaux,
Disposés avec symétrie,
Formeront le plancher, le toit, les chapiteaux;
Pour colonnes, quatre roseaux:
Voilà mon plan. — L'idée en est jolie,
Dit la déesse du printemps,
Et nos travaux seront peu fatigans.
Voulez-vous cette fleur, si modeste, si belle,
Et qui, sans faste et sans odeur,
De la pourpre de Tyr efface la couleur?
— Quoi! cette fleur sempiternelle!
S'écrie en riant Cupidon;
L'insipide et froide immortelle!
Gardez, gardez ce joli don,
Que votre main galamment me destine,
Cette fleur à prétention
Aux jardins de Paphos n'a jamais pris racine:
Laissons aussi le lis à la candeur,

Je ne veux pas chez moi de symbole imposteur;
Je trompe assez en d'autres choses;
Donnez-moi du myrte et des roses !
En un clin d'œil nous allons le finir,
Ce monument de nouvelle structure;
Je n'y mettrai ni porte ni serrure,
Il faut pouvoir surtout librement en sortir :
En tout temps mon plus grand plaisir
Est de chercher quelque aventure,
De prendre mon essor, d'aller et venir.
Ici, semons la violette;
Sur les ronces artistement
Jetons le jasmin odorant:
Je ne sais bien cacher que l'épine indiscrète.
N'oublions pas la girouette;
Car il faut avouer que pour mon bâtiment
C'est une pièce nécessaire.
Tenez, cette feuille légère,
Mise au sommet adroitement,
Fera justement notre affaire.
Le voilà donc construit ce palais ravissant!
Reposons-nous; et vous, aimable Flore,
Versez-y vos parfums; que Phébus le colore!
Qu'il rende plus brillant l'éclat de chaque fleur.
Que l'amoureux Zéphyr et les pleurs de l'Aurore
Y conservent toujours une douce fraîcheur!
A ces mots, Cupidon vole sur le rivage
Pour contempler de là son élégant ouvrage.
Tout à coup le ciel s'obscurcit,
Le vent siffle, l'onde mugit;
En un instant l'île flottante,
Se balançant sur la mer menaçante,
S'égare, succombe, périt.

L'Amour vit son palais, son chef-d'œuvre détruit
Par les flots, les vents et l'orage;
Et vous croyez qu'il s'affligea?
Tout au contraire il rit, il le recommença
Pour le livrer encor au danger d'un naufrage.

Le *Journal imaginaire* étoit une critique très-neuve de la littérature générale de cette époque; j'y supposois que ce journal étoit publié par semaines, et qu'au bout de l'année on en avoit réuni les feuilles pour en former un volume. Tout en effet étoit *imaginaire* dans ce prétendu journal; les critiques tomboient sur des ouvrages qui n'existoient point, les éloges et les disputes n'avoient pas plus de fondement. Les extraits de pièces dramatiques, de poëmes, de romans et d'histoire qu'on y donnoit, n'étoient que des fictions ou des plans d'ouvrages, parmi lesquels les jeunes auteurs pouvoient trouver quelques idées neuves. Les citations ridicules, inventées comme le reste, n'étoient tirées d'aucun ouvrage. Enfin, tout dans ce volume étoit entièrement d'imagination : je pensois que cette supposition d'un journal publié précédemment, fournissoit un cadre piquant et neuf, et donnoit les moyens les plus naturels d'offrir une grande variété de tours et de peintures.

Voici la manière dont je rendois compte d'un prétendu roman.

URSULE ET JULIEN [1].

« L'auteur annonce, dans une préface, qu'il n'y a point de grands événemens dans son roman, que tout y est *simple*, et que ceux qui veulent, dans ce genre d'ouvrages, du mouvement, des surprises et des émotions vives, ne doivent point le lire. Nous avouons que nous sommes du goût de ces gens-là, et qu'un ouvrage d'imagination sans *imagination*, ne nous intéresse guère. Nous pouvons cependant aimer beaucoup un roman dénué d'événemens, mais quand il est fondé sur une idée neuve, originale, bien développée. Celui-ci ne remplit aucune de ces conditions. Sous prétexte de nous offrir des *tableaux de famille*, on nous admet dans l'intérieur d'un ménage *rempli de tracasseries*, où tout se passe en conversations et en petites querelles, ce qui remplit deux volumes. Enfin Ursule, qui est une femme *angé-*

[1] Deux volumes in-12.

lique, mariée à un jaloux bourru, prend une violente passion pour Julien, jeune homme impétueux et rempli de qualités héroïques. Pendant long-temps, Ursule croit n'avoir pour Julien qu'une tendre amitié, et Julien, de son côté, croit en adorant Ursule, *n'aimer* que la vertu. Cette erreur et cet enthousiasme pour la vertu conduisent si loin ces deux amans, qu'Ursule, ouvrant tout à coup les yeux, devient folle; et dans sa folie, elle ne dit que des mots *ingénieux et pathétiques*, qui font frémir et qui attendrissent, sinon les lecteurs, du moins tous les personnages du roman, jusqu'au mari bourru, qui s'extasie sur sa vertu, son amour et ses remords. Julien devient furieux; tout le monde le trouve sublime. Il veut se poignarder, on l'en empêche, mais il s'empoisonne. Ursule, pour lui faire ses derniers adieux et un sermon, recouvre subitement toute sa raison, et après avoir déclamé le discours le plus sentencieux sur le devoir des femmes et des jeunes gens, elle meurt de douleur, *en pressant sur son cœur la main défaillante du malheureux Julien*, et en disant ces dernières paroles : « En fai-
» sant l'aveu de ma foiblesse et le sacrifice de

» ma vie, j'ai satisfait à la vertu; maintenant,
» affranchie par la mort de tous les liens d'une
» existence abhorrée, je suis libre enfin ! sur
» le bord de la tombe entr'ouverte, on a le
» droit de disposer de soi-même : la vie n'est
» plus qu'un nuage prêt à s'évanouir dans
» les champs de l'éternité, et qu'une ombre
» vaine qui ne peut se réfléchir sur la pierre
» des sépulcres. La flamme dévorante du flam-
» beau de l'amour se purifie en se mêlant au
» feu livide et sombre des torches funéraires.
» O Julién, un seul instant ranime-toi; tu
» peux encore, en quelques minutes, effacer
» toute l'horreur d'une vie déplorable! Pour-
» quoi cet être fugitif, le bonheur, ne se trou-
» veroit-il pas pour nous dans ce moment
» solennel ? Nos deux cœurs palpitent encore,
» ta main glacée presse la mienne, tes yeux
» sont fixés sur les miens, un voile éternel,
» tiré sur l'univers, nous en sépare à ja-
» mais !.... Oh ! qu'elle est imposante et belle
» la solitude du tombeau !... J'y suis avec toi !...
» Ah ! que nos derniers soupirs se confondent,
» nul pouvoir humain ne peut les contraindre;
» ils sont les derniers sermens d'une invincible
» passion sanctifiée par la mort! Le cercueil est

» devenu l'autel sublime qui les reçoit; l'ange » de la mort y préside, une lampe funèbre » est le flambeau sacré qui doit éclairer no- » tre immortelle union. Ainsi, l'agonie qui » précède la mort ne sera pour nous que la » dernière extase de l'amour, et nos âmes » réunies s'élanceront ensemble dans le sein » de l'Être-Suprême !... »

« Malgré l'extravagance et le mauvais goût de cette longue tirade, nous avouons que nous en avons lu, dans plusieurs romans, de beaucoup plus ridicules encore. Mais nous n'en exhortons pas moins l'auteur à renoncer à ce genre d'écrire, et surtout au projet de rendre sublimes des folles et des énergumènes adultères. Il y a peut-être de l'esprit dans toutes ces phrases; mais il n'y a certainement ni talent, ni morale, ni sensibilité, ni vérité. Nous avons trouvé dans cet ouvrage plusieurs fautes de langage, entre autres, celles-ci : *telle que soit sa conduite*, il falloit quelle que soit sa conduite. *Ses procédés vis-à-vis de moi*. *Vis-à-vis* ne se dit qu'au propre, et ne se dit jamais au figuré. J'ai *rempli* mon but, on ne remplit point un but, on l'atteint. Ces fautes ne sont rien, mais le manque total de naturel,

l'affectation du style, la fausseté des sentimens, et surtout la dépravation des principes, sont dans un écrivain des torts inexcusables. »

Il y avoit aussi dans ce journal des énigmes, des charades et des logogriphes, et plusieurs pièces de vers. Voici une des énigmes qui eut le plus de succès.

ÉNIGME.

Avec le dieu toujours enfant,
J'ai plusieurs traits de ressemblance;
Doux et léger, flatteur et pénétrant,
Je dois mon charme et ma naissance
A l'objet le plus attrayant.
Comme l'Amour, je n'ai rien de solide:
Fugitif, invisible et quelquefois perfide,
Comme lui je produis souvent
Un dangereux enivrement:
Mon existence est passagère;
Rien ne peut me fixer, ma vie est un mystère;
Enfin, pour ressembler en tous points à l'Amour,
Quand je m'évanouis, hélas! c'est sans retour.

(Le mot de l'énigme est *le parfum d'une rose.*)

Au milieu de tous ces travaux, je trouvois encore le temps de donner à Alfred mes dernières leçons de harpe. N'ayant pas tout-à-fait dix-sept ans, il avoit depuis dix-huit mois une ardeur belliqueuse, une envie d'entrer au

service militaire, maladie contagieuse de tous les jeunes gens de cette époque, et qui nuisit beaucoup à la fin de son éducation; mais, avec son bon naturel et ses dispositions, c'étoit une chose facile à réparer. Il avoit déjà un beau talent sur la harpe, une adresse si extraordinaire, qu'on pouvoit la regarder comme un talent; il avoit non-seulement développé, mais perfectionné son génie pour la mécanique; il se fit un tour à tourner des chaises; il se fit un réveille-matin; il se mit en état de démonter, de remonter et de raccommoder une harpe, comme le meilleur luthier. Nous faisions de temps en temps des lectures tout haut; cependant je ne pouvois pas l'engager à cultiver son esprit autant que je l'aurois désiré. Il ne lisoit avec un grand plaisir que mes ouvrages; mais j'étois étonnée du compte qu'il m'en rendoit, et de la manière fine et spirituelle dont il les jugeoit. Voici un trait singulier de lui, qui peut en même temps donner l'idée de son esprit, de son intelligence et de son caractère. Un jour qu'il étoit dans ma chambre pendant que j'écrivois, il resta plus de trois quarts d'heure au coin du feu sans rien faire, chose très-extraordinaire pour lui. Étonnée

de son inaction, je lui demandai à quoi il pensoit; il me répondit, du ton le plus simple, qu'il faisoit des vers *sur le coin du feu et le plaisir de tisonner*. Je me mis à rire, car il ne m'avoit jamais parlé de poésies. Je le priai de me dire cette pièce de vers, imaginant qu'elle seroit très-ridicule : il me débita seize ou dix-huit vers; et, à mon extrême surprise, ces vers étoient fort jolis et fort bien tournés; ils ne contenoient pas une seule faute de mesure, on n'y pouvoit reprendre que deux ou trois hiatus. Je le priai de les écrire, ce qu'il ne put faire tout de suite, et ensuite les vers furent oubliés. J'en fus très-fâchée, et je le suis qu'il n'ait pas cultivé ce talent pour lequel il a certainement de très-grandes dispositions. Pendant plus d'un an que je suis restée dans la rue de Vaugirard, j'ai toujours été souffrante de maux de nerfs très-douloureux, qui m'ôtoient absolument le sommeil. J'allai pendant ce temps à Maupertuis, chez Anatole de Montesquiou; j'y passai douze jours qui s'écoulèrent bien agréablement. Il n'y eut à ce petit voyage qu'Anatole, Paméla que j'y menai, Alfred et moi. L'amabilité, la douceur de caractère, les grâces de l'esprit d'Anatole,

me charmèrent pendant tout ce petit voyage. Paméla s'étoit retirée à l'Abbaye-aux-Bois, parti décent et convenable que j'avois non-seulement approuvé, mais conseillé. J'étois sa voisine; elle venoit me voir souvent dans la rue de Vaugirard : sa santé étoit dérangée. J'imaginai que l'air de la campagne lui feroit du bien, et je la menai chez M. de Montesquiou, qu'elle ne connoissoit pas, mais qui la reçut avec sa grâce accoutumée.

En revenant de Maupertuis, je pensai me tuer; le soir de mon arrivée dans la rue de Vaugirard, ma malle étoit restée dans ma chambre, parce que je voulois la déballer moi-même, au déclin du jour. Alfred se mit à jouer de la harpe, et, me plaisant à le faire jouer dans une totale obscurité, je ne demandai point de lumière; la nuit vint tout-à-fait, il jouoit toujours. Je voulus aller à tâtons prendre quelque chose au fond de ma chambre; je rencontrai la malle; je fis par-dessus une horrible culbute, je tombai de l'autre côté sur le visage, et sur le carreau recouvert d'un mince tapis. Dans cette chute, je m'écorchai la jambe droite depuis le genou jusqu'au pied, je me cassai deux dents et je me fis trois blessures

au visage, sur le front, le nez et la joue droite; j'eus, au même moment, pour la première fois de ma vie, un grand saignement de nez. Alfred éperdu se précipite sur moi, me met dans un fauteuil, me dit d'attendre un moment, et sort avec précipitation; il revint un instant après, tenant d'une main une lumière, et de l'autre un gobelet, dans lequel il avoit exprimé le jus d'un citron, qu'il me fit avaler. J'éprouvai un sentiment inexprimable en voyant sa pâleur extrême et l'effroi peint sur tous ses traits; sa figure étoit d'autant plus frappante, qu'il a naturellement de brillantes couleurs. Aussitôt que j'eus bu, il me laissa avec les autres personnes qui étoient avec moi; il sortit sur-le-champ de la maison pour aller me chercher un médecin. Une heure après il m'en amena un très-bon; c'étoit M. Moreau [1], qui me trouva le pouls fort bon, mais qui fut effrayé des blessures de mon visage; il m'or-

[1] M. Moreau, sous-bibliothécaire et professeur à l'École de Médecine de Paris, a publié, en 1804, les *Œuvres complètes de Vicq-d'Azir*, et, en 1806, une nouvelle édition de l'ouvrage de Lavater, sur *l'Art de connoître les hommes par la physionomie*. Il est auteur de plusieurs traités de médecine. Les plus célèbres sont :

donna de me faire mettre des sangsues Je croyois bien que je serois défigurée, mais je ne l'ai point été. Cet accident a tout-à-fait changé ma physionomie; j'avois le nez légèrement retroussé, et, comme tous les nez de ce genre, il avoit une petite bosse, et le bout du nez avoit ces petites facettes que les peintres appellent des *méplats*. Je puis dire, à présent, que ce nez étoit fort délicat, fort joli; il a été très-célébré en vers et en prose, et je l'avois parfaitement conservé dans toute sa délicatesse. Il n'est, depuis cet accident, ni grossi ni le moins du monde de travers, mais la petite bosse est enfoncée, et les *méplats* ont disparu. Je fus, pendant quinze jours, si défigurée, que je ne me regardai point une seule fois dans un miroir, car je savois à quel point mon visage étoit effrayant, par l'impression que je remarquois sur la physionomie de toutes les personnes qui me voyoient. Après avoir étuvé mes blessures avec une petite com-

l'Histoire naturelle de la femme, *suivie d'une Hygiène appliquée à son régime politique et moral aux différentes époques de la vie* : un *Essai sur la Gangrène humide des hôpitaux*, et un *Traité historique et pratique de la Vaccine*.

(Note de l'éditeur.)

position que me donna M. Moreau, je n'y mis aucun appareil; je me contentai de les bassiner pendant huit jours continuellement avec de l'eau fraîche; elles ont parfaitement guéri, et je n'ai pas gardé une seule cicatrice.

Casimir étoit à Écouen; mais, instruit sur-le-champ par un exprès que lui envoya Alfred, il accourut aussitôt, et j'éprouvai encore une sensation impossible à décrire lorsqu'il entra dans ma chambre, et que je rencontrai son regard, dont je n'oublierai jamais l'expression; il resta plusieurs jours à Paris, et, entièrement rassuré sur moi, il me fit promettre d'aller le rejoindre incessamment à Écouen. Dans cette solitude de la rue de Vaugirard, j'eus l'honneur de recevoir souvent chez moi madame la duchesse de Bourbon : cette princesse, fort aimable par ses manières et son esprit, est surtout bien attachante, par sa charité sans bornes pour les pauvres; elle venoit passer des soirées entières avec moi : c'étoit à la seconde restauration; on sait qu'à cette époque, en 1815, la misère publique fut déplorable; une disette affreuse s'y joignit : la cherté du pain fut extrême, et ce pain étoit aussi mauvais au goût que malsain; les pau-

vres erroient par troupes dans les rues, on ne pouvoit sortir sans en être assailli : c'étoit un spectacle déchirant! Je donnois ce que je pouvois à ceux de ma paroisse, mais ces secours étoient bien insuffisans : j'imaginai de prendre, à leur profit, deux écolières, auxquelles j'offrois d'enseigner en quatre mois à écrire des lettres avec pureté et élégance; j'ai inventé à cet égard une méthode sûre, simple et facile; comme il n'y a point de maîtres en ce genre, qui puissent inspirer de la confiance, j'étois bien sûre de trouver plus d'écolières que je n'en voulois, mais il falloit que quelqu'un se chargeât de me les chercher. Parlant sans cesse avec madame la duchesse de Bourbon de la misère publique, je lui communiquai mon idée, qu'elle approuva fort, et sur-le-champ elle me proposa de donner ces leçons à deux jeunes personnes qu'elle avoit vues naître, et dont elle avoit élevé et marié la mère (madame Gros). La princesse souscrivit aux conditions que j'imposois, qui étoient de donner cinq louis par mois, pour chaque écolière, pour deux leçons par semaine, chaque leçon d'une heure, et le premier mois payé d'avance; il fut convenu que les jeunes personnes porteroient

toujours elles-mêmes l'argent à M. Bourgeois, prieur des Carmes, qui se chargea d'en faire la distribution. Ces jeunes personnes me charmèrent par les grâces de leur figure, leur esprit, et leur aimable caractère; elles étoient aussi reconnoissantes de ces leçons que si je ne les eusse données qu'après les avoir connues, et uniquement par amitié pour elles; je fis connoissance avec madame Gros, dont le mérite et le caractère m'inspirèrent la plus sincère amitié; je n'ai point connu de femme dont la conversation fût plus agréable et plus attachante. Madame Gros a donné à madame la duchesse de Bourbon, durant ses malheurs, les preuves de l'attachement le plus désintéressé et le plus héroïque. Monsieur et madame Gros ont un fils unique digne, par ses vertus, d'appartenir à une famille aussi intéressante.

Je fis connoissance, dans ce même temps, avec deux personnes auxquelles je me suis fort attachée : madame la maréchale Moreau, et madame Récamier; je savois de l'une et de l'autre, depuis long-temps, les plus touchans traits de bonté; j'en vais conter un de madame Moreau, qui mériteroit d'être plus connu.

Dans le temps où j'étois encore à l'Arsenal, une dame du nom de la famille de Saint-Aulaire, mais qui n'est point celle dont M. le duc de Cazes a épousé la fille, m'écrivit pour me demander à me voir, et à m'amener ses deux nièces. Sa lettre étoit fort aimable; j'y répondis comme je le devois, et cette dame vint avec ses deux nièces, dont elle me conta la tragique histoire que voici :

Ces jeunes personnes étoient nées à Saint-Domingue; dans le temps de la révolution et des massacres faits par les nègres, étant alors âgées de onze et douze ans, on les conduisit avec leur mère, dans une charrette, sur une grande place publique, et là, pour *l'instruction de leur jeunesse*, on coupa la tête de leur mère, et cette tête tomba sur les genoux de l'aînée : elles s'évanouirent! Une négresse compatissante les porta chez la négresse *impératrice*, qui non-seulement n'avoit aucune part aux cruautés, mais qui les détestoit; les biens des deux jeunes infortunées étoient confisqués; orphelines l'une et l'autre, elles ne possédoient plus rien sur la terre; l'*impératrice* s'intéressa vivement à leur sort, les caressa, les traita à merveille, les garda près

d'un an chez elle; ensuite, sachant qu'elles avoient une famille considérable en Europe, elle imagina de les envoyer aux États-Unis, dans l'Amérique septentrionale, pensant qu'il leur seroit facile de passer de là en France. Elle leur fit faire à chacune un très-beau trousseau, y joignit de belles perles fines; tous ces présens pouvoient monter à peu prèsà la valeur de quinze ou dix-huit mille francs; cette bonne et bienfaisante souveraine barbare les fit embarquer, sous la garde d'un nègre et d'une négresse mariés ensemble, et qui avoient toute sa confiance; leur navigation fut heureuse : ils arrivèrent à Philadelphie, et là tout changea! Les gardiens des pauvres orphelines s'emparèrent des perles et des trousseaux, elles furent revêtues de haillons et réduites à l'état de servantes; n'ayant nul appui au monde, elles se résignèrent à leur sort. Elles supportèrent toutes les indignités possibles, les coups, les travaux forcés, et la mauvaise nourriture; elles souffrirent ainsi pendant plus de dix-huit mois; elles alloient une fois la semaine au marché pour y acheter des légumes et du poisson pour leurs oppresseurs. Elles firent connoissance avec une fruitière, qui, tou-

chée de leur affreuse situation, leur promit d'intéresser en leur faveur une dame qui ne se plaisoit qu'à faire du bien et à secourir les infortunés : cette dame étoit madame Moreau. En effet madame Moreau devint leur libératrice; elles les arracha des mains tyranniques qui les opprimoient, et ce ne fut pas sans peine; car il fallut essuyer et soutenir beaucoup de procédures judiciaires; madame Moreau ne se rebuta point, et elle parvint à délivrer ces innocentes victimes; elle les retira chez elle, et elle écrivit en France à madame de Saint-Aulaire, leur tante, pour s'instruire de ses intentions à leur égard. Madame de Saint-Aulaire demanda qu'on les lui envoyât le plus tôt possible : ce qui fut fait. Il n'y avoit pas long-temps qu'elles étoient arrivées lorsqu'on me les amena; elles avoient à peu près, à cette époque, quatorze ou quinze ans. Après m'avoir fait ce récit parfaitement vrai, et dans tous ces détails, madame de Saint-Aulaire me dit qu'elle ne me les avoit amenées que pour me demander en grâce de faire imprimer sur cette histoire une nouvelle, avec les noms de ses nièces, parce que cela ne pourroit manquer de les faire marier avanta-

geusement; je représentai à madame de Saint-Aulaire, le plus poliment qu'il me fut possible, que l'on ne marie point des jeunes personnes en faisant imprimer leur vie, quelque intéressante qu'elle puisse être, surtout sous la forme d'un roman. Madame de Saint-Aulaire insista; de mon côté je persistai dans mon opinion; elle me quitta, et je ne l'ai pas revue depuis[1].

Madame Moreau, à son retour en France, a reçu les remercîmens de madame de Saint-Aulaire. On pense bien que ce fut avec un grand plaisir que je cédai aux désirs de madame Moreau de venir me voir; je savois de madame Récamier des traits moins extraordi-

[1] Cependant cette idée bizarre réussit : madame de Saint-Aulaire n'y renonça point; à mon refus, elle fit écrire par un autre et imprimer cette histoire, qui ne fit aucun bruit dans le monde, parce qu'on n'en a fait qu'un petit récit historique très-simple, mais qui tomba entre les mains d'un jeune homme riche et bien né qui, d'après cette lecture, eut envie de voir les héroïnes de cette nouvelle; il devint amoureux de l'aînée, et il l'épousa. Madame Moreau contribua beaucoup à ce mariage, par ses soins et sa protection. Je n'ai appris ce détail qu'en rencontrant la jeune mariée chez madame Moreau.

(Note de l'auteur.)

naires, mais tout aussi touchans; on a bientôt fait connoissance avec des personnes d'un tel caractère; je pris pour l'une et l'autre un tendre attachement, qui s'augmenta successivement par leur amitié et par beaucoup de services importans que l'une et l'autre m'ont rendus. Dans ce même temps, elles me donnèrent toutes les deux de nouvelles preuves de leur bonté : je connoissois une jeune personne de quinze ans, dont le père étoit dans une grande détresse; il s'adressa à moi pour placer sa fille qu'il avoit élevée, et qui étoit véritablement un prodige pour son âge; elle savoit parfaitement le latin et l'italien, et par conséquent l'orthographe françoise; elle avoit une connoissance assez approfondie de l'histoire, de la géographie; elle faisoit très-joliment des vers; elle étoit musicienne, elle jouoit du piano, et savoit dessiner; sa douceur, sa modestie, son air enfantin, son aimable figure et surtout son innocence et sa piété, me touchèrent sensiblement; j'intéressai en sa faveur madame Récamier, qui fournit aux premiers besoins de sa famille; et comme elle n'écrivoit pas bien en prose, je lui donnai des leçons, trois fois la semaine, pendant trois mois : elle

en profita parfaitement; lorsqu'elle n'eut plus besoin de mes leçons, nous ne songeâmes plus qu'à lui procurer une place. Madame Récamier paya d'abord sa pension dans un couvent; ensuite madame Moreau obtint pour elle une place très-avantageuse à l'école de Saint-Denis, quoiqu'elle fût loin encore de l'âge exigé pour la remplir; elle n'avoit pas tout-à-fait seize ans. Madame Moreau lui fit faire un trousseau et se chargea de tous les frais nécessaires pour entrer dans cette respectable maison.

J'avois pour voisine, aux Carmélites, une dame très-célèbre par ses liaisons avec feu M. de Voltaire, c'étoit madame la marquise de Vilette, que M. de Voltaire avoit mariée, et qu'il avoit justement surnommée *Belle et Bonne;* à ma très-grande surprise, elle m'écrivit le billet du monde le plus obligeant pour demander à venir me voir, je pensai que notre conversation seroit fort embarrassante, et sous prétexte de mon âge et de ma santé, je me refusai positivement au désir qu'elle vouloit bien m'exprimer; elle ne se rebuta point : elle me récrivit encore plusieurs billets; je répondis la même chose; enfin, persistant tou-

jours, elle m'envoya une invitation de dîner que je refusai, et notre commerce finit là. Mes occupations et ma santé étoient réellement cause en grande partie de ma sauvagerie. Je savois que madame de Vilette édifioit le quartier par sa charité, et que, quoique élève de Voltaire, elle remplissoit parfaitement tous ses devoirs de religion, et qu'elle étoit très-pieuse; je savois en même temps qu'elle conservoit toute la reconnoissance qu'elle devoit à la mémoire de Voltaire, mais j'avoue que les témoignages ne m'en plaisoient pas : sa maison étoit remplie de bustes, de portraits de Voltaire, et d'*autels*, chargés d'inscriptions à sa gloire; aussi disois-je, en badinant, qu'elle ne vouloit m'attirer chez elle que pour *m'immoler* sur l'autel de Voltaire; mais, au vrai, j'aurois fait une singulière figure dans ces appartemens-là.

Je dois réfuter ici les récits étonnans que lady Morgan[1], dans son singulier Voyage en

[1] *La Jeune Irlandoise*, *Idador*, *l'Athénienne*, *le Missionnaire*, *O'Donnel*, *la France en* 1817, un *Voyage en Italie*, sont les ouvrages par lesquels miss Owen, fille d'un comédien du théâtre de Dublin, devenue lady Morgan, s'est fait connoître. Beaucoup de verve et peu

France, a faits sur moi; ils ne sont point du tout injurieux, mais ils sont presque toujours inexacts. 1°. Lady Morgan prétend que je lui ai écrit une lettre charmante pour l'engager à venir me voir; on sait que je n'ai jamais été *prévenante* dans ce genre, et je n'aurois pu l'être pour elle, car j'ignorois entièrement qu'elle fût à Paris; ce fut elle au contraire qui m'écrivit pour me demander, d'une manière aimable et pressante, de la recevoir dans ma retraite; je refusai : elle me récrivit un second billet pour renouveler la même demande, et j'y cédai; j'avois par hasard gardé ses billets que j'ai montrés à huit ou dix personnes, quand son ouvrage a paru. 2°. Je ne lui ai pas dit un seul mot de mes élèves, dans les quatre ou cinq fois qu'elle est venue me voir; nous n'avons uniquement parlé que de l'Angleterre, de l'Irlande, et de la littérature angloise; et même elle me loua beaucoup sur la connoissance qu'elle me trouva à

de goût; beaucoup d'imagination et peu d'esprit d'observation; un mélange de saillies et d'abandon; une pétulance qui va jusqu'à l'étourderie, sont les traits du talent plus bizarre qu'original de lady Morgan.

(Note de l'éditeur.)

cet égard. 3°. Toutes les personnes qui m'ont vue dans cet appartement n'ont pu s'empêcher de rire de la description qu'elle en fait, ainsi que de *l'élégance de ma couche*; cette élégante couche, dont l'éloge devoit être imprimé pour le transmettre à la postérité, étoit un lit composé d'une paillasse et d'un matelas de crin, et dont le bois plaqué en acajou commun, n'avoit ni dorures, ni ornemens d'aucun genre; enfin ce lit si *remarquable*, comme tous ceux que j'ai eus, depuis mon enfance, n'avoit point de rideaux, ni aucune espèce de draperie, et il étoit recouvert d'une antique courtepointe de soie bleue tout unie.

Lady Morgan n'est pas belle, mais il y a quelque chose d'agréable et d'animé dans sa personne; elle a beaucoup d'esprit, elle paroît avoir de la bonté; il est dommage que, pour se faire des partisans, elle ait la manie de se mêler de politique. Elle dit avec grâce que son extrême vivacité et sa démarche un peu sautillante parurent fort étranges dans les cercles de Paris, parce qu'elles contrastoient avec les manières françoises. Elle ajoute que, de son côté, le calme extérieur des François la surprit beaucoup : elle connut bientôt que

le bon goût même prescrit cette espèce de maintien. En effet, la gesticulation, le ton bruyant, n'ont jamais été à la mode en France. Va-t-on à la promenade, c'est pour s'y asseoir, etc. Cette observation, dans les Mémoires de lady Morgan, est faite et détaillée avec beaucoup d'esprit et de vérité. Je suis charmée d'avoir fait connoissance avec une personne justement célèbre, à beaucoup d'égards. J'avoue d'ailleurs qu'elle me séduisit par une sorte de cordialité qui donne un prix infini à ses éloges. Un jour, en venant chez moi, elle me dit qu'elle avoit dans sa voiture une personne intéressante qui désiroit me voir : c'étoit madame Peterson, la première femme du prince Jérôme Bonaparte ; lady Morgan me conjurant de la recevoir, j'y consentis ; je vis une très-belle personne, douce, mélancolique et silencieuse, qui auroit mérité un meilleur sort.

Madame Récamier fut très-assidue dans les visites qu'elle me rendit dans ce temps : chaque jour m'attachoit à elle davantage ; elle est charmante à voir, et plus charmante encore à connoître. Malgré toutes les contrariétés et toutes les peines dont sa vie a été semée, il y a tant de douceur dans son caractère, tant de calme

dans son âme et dans sa conscience, qu'elle a conservé presque toute la fraîcheur et tout le charme de figure de sa première jeunesse. La dissipation dans laquelle elle a vécu lui a ôté toute capacité d'application pour les occupations sérieuses, ce qui est d'autant plus fâcheux pour elle, qu'elle est née avec beaucoup d'esprit naturel. Blasée sur tous les vains amusemens, ennuyée de la frivolité, elle ne s'y livre plus que par l'habitude de la paresse, mais elle prouve que c'est l'état le plus fâcheux où l'on puisse être avec de l'esprit et de la raison; cependant son indolence ne l'empêche pas de donner de tendres soins à l'éducation de deux jeunes personnes qu'elle élève. Je trouvai un grand plaisir à la seconder un peu à cet égard; nous convînmes que je donnerois des sujets de lettres à ces jeunes personnes; que chacune m'écriroit deux fois la semaine, et que je leur renverrois leurs lettres corrigées : ce qui a eu lieu six mois. Toutes les deux avoient de l'esprit et d'excellens sentimens; elles ont parfaitement profité de mes leçons.

Je passai dans ce couvent toute l'année que de certains libéraux ont nommée *le temps de*

la terreur, quoiqu'il n'y ait eu que la punition d'un très-petit nombre d'hommes qui avoient trahi leurs sermens; il y eut aussi quelques espionnages et quelques interrogatoires ridicules, par la faute de ceux qui, ayant la confiance de la cour, s'acquittèrent fort gauchement de ces espèces de commissions clandestines, qui, au reste, ne furent pas des persécutions, mais qui produisirent des espèces de tracasseries qui firent tort au respect dû au gouvernement; je vais en citer un trait fort bizarre. On vint me dire, un matin, que quelqu'un demandoit à me parler de la part de M. le prevôt de la Seine; fort étonnée qu'il eût quelque chose à me dire, je le fis entrer sur-le-champ; il me donna un billet, moitié imprimé et moitié écrit à la main, qui contenoit la sommation de me rendre sans délai chez M. le prevôt : mon respect pour tout ce qui est imprimé au nom du gouvernement ne me permit aucune réflexion; le porteur de ce billet ajouta qu'il étoit venu en voiture, afin de m'emmener tout de suite; je passai une robe à la hâte, et je suivis cet inconnu, n'éprouvant encore que de la surprise et de la curiosité; je fus cependant un peu choquée

de voir que cette voiture étoit un fiacre, j'y montai; l'inconnu donna l'ordre d'aller à l'hôtel de M. le prevôt, et nous partîmes. Comme l'état de mes affaires ne me permettoit plus, depuis plusieurs mois, d'avoir un domestique, que je n'avois qu'une cuisinière, et qu'Alfred étoit sorti, je me trouvai toute seule, livrée à cet inconnu, dont j'examinai enfin la physionomie, qui, dans ce moment, me parut épouvantable; alors je fis des réflexions, et je me repentis vivement de m'être ainsi laissée conduire sur la foi d'un petit chiffon de papier; nous arrivâmes chez M. le prevôt, et l'aspect de la maison me rassura un peu, parce que cette maison étoit grande, et la porte soutenue par des colonnes; mais, en entrant, je vis que toute la cour étoit remplie de boutiques, ce qui me fit connoître que M. le prévôt n'occupoit dans la maison qu'un simple appartement, et que par conséquent il ne pouvoit être une espèce de ministre, comme je l'avois imaginé d'abord; nous descendons de voiture, nous montons un perron, nous nous arrêtons au rez-de-chaussée devant une petite porte; mon inconnu sonne brusquement : la porte s'entr'ouvre, une vilaine petite servante

bien bossue paroît ; j'entre machinalement (car ce fut avec beaucoup de répugnance), la porte se referme sur moi, et je me trouve dans une antichambre tête à tête avec la petite bossue, qui me conduisit dans un grand vilain salon très-mal meublé, où elle me laissa toute seule. Comme mon imagination fait beaucoup de chemin en peu de temps, je me persuadai que j'étois dans un coupe-gorge; j'eus le temps de m'occuper de cette agréable idée, car j'attendis là plus d'un quart d'heure; enfin M. le prevôt me fit entrer dans son cabinet, où je vis que j'allois subir un interrogatoire; une espèce de secrétaire étoit assis devant un bureau : M. le prevôt m'annonça que cet homme alloit écrire tout ce que je dirois, et il commença à me faire les questions les plus étranges. Il me pria d'abord de me rappeler toutes les tapisseries que j'avois vues jadis au Palais-Royal, et entre autres celle qui représentoit un roi de France avec un *bonnet rouge*. Cette question me parut si bête, que je fus un moment sans répondre; M. le prevôt, prenant mon silence pour l'embarras d'une personne coupable, me répéta, d'un ton solennel, *qu'il falloit dire toute la vérité;*

alors l'envie de rire me gagna : il ne me fut plus possible de répondre que par des moqueries. Par exemple, je lui annonçai que j'allois lui conter l'histoire de *Daphnis et de Chloé*, et je l'assurai que je l'arrangerois de manière à former une fort jolie nouvelle, que son secrétaire écriroit avec plaisir, et qu'il pourroit même faire imprimer. M. le prevôt, fort scandalisé, me répéta plusieurs fois, d'un air sévère, qu'il ne s'agissoit pas de *divaguer;* je lui répondis que je ne divaguois point, parce que l'histoire dont je lui parlois formoit une tapisserie que j'avois vue autrefois au Palais-Royal, mais qu'elle avoit été faite sur les dessins de M. le régent, et que je n'avois jamais vu d'autres tapisseries au Palais-Royal. M. le prevôt me questionna beaucoup sur un garde-chasse de *Romainville*, appartenant à M. de Valence, et qui, me dit-il, avoit tenu des propos fort séditieux. Je me moquai encore davantage de cette question; et M. le prevôt, fort mécontent de moi, me congédia. En me retirant, je l'exhortai à ne pas faire comparoître aussi légèrement à son tribunal des femmes de mon âge et de mon caractère. Les choses de ce genre ont été fort multipliées dans

cette année. Ceci n'est pas de la terreur, mais c'est du ridicule.

Je restai quatorze ou quinze mois aux Carmélites; pendant mon séjour dans cette maison, j'allai faire une visite au parloir à la vertueuse supérieure de ce couvent, madame de Soyecourt; je l'avois vue jadis à Belle-Chasse, où elle fut pensionnaire pendant quelque temps, avec l'intention de s'y faire religieuse: elle avoit alors une figure agréable, de la fortune, et vingt-trois ou vingt-quatre ans; malgré l'opposition de ses parens, et toutes les séductions du monde, elle persista constamment dans sa vocation. Nous n'étions séparées à Belle-Chasse, des Carmélites, que par un mur mitoyen; j'avois fait faire, de ce côté, dans le jardin de nos religieuses, une jolie montagne recouverte de gazon, pour exercer mademoiselle d'Orléans à monter et à descendre, exercice qui a été très-salutaire à sa santé; mademoiselle de Soyecourt alloit souvent sur cette montagne, de laquelle on découvroit parfaitement l'intérieur du jardin des Carmélites; une jeune religieuse qui s'y promenoit fit des signes d'amitié à mademoiselle de Soyecourt, et, par un langage muet, il s'établit entre

elles une grande intimité; un jour la jeune carmélite tendit les bras à mademoiselle de Soyecourt, comme pour l'inviter à venir la rejoindre; mademoiselle de Soyecourt, touchée d'ailleurs de ce qu'elle entendoit dire de la sainteté des carmélites, résolut de s'y faire religieuse; ce qu'elle exécuta, malgré toutes les oppositions de sa famille. Si je n'eusse pas fait cette partie de jardin, que nous appelions *newgrove* (nouveau bosquet), mademoiselle de Soyecourt n'auroit pas gravi la montagne qui dominoit le jardin voisin, elle n'auroit pas abandonné Belle-Chasse pour les Carmélites. A la révolution, on vit en France ce qui étoit arrivé jadis à Genève du temps de Calvin; les philosophes donnèrent à toutes les religieuses la permission de rentrer dans le monde; elles déclarèrent qu'elles vouloient rester dans le couvent, et on les en chassa, en les forçant, au nom de la liberté, de manquer à leurs vœux, et de vivre contre leur conscience et leur inclination; celles qui avoient des familles s'y réfugièrent; celles qui en manquoient, ou qui avoient perdu leurs biens par la confiscation, et leurs parens sur l'échafaud, vécurent du travail de leurs mains, ou en se mettant en

servitude; beaucoup furent réduites à mendier, plusieurs furent guillotinées, et un grand nombre mourut de chagrin et de misère; ce fut en général le sort de toutes les septuagénaires et des octogénaires; la providence veilla sur mademoiselle de Soyecourt, et conserva sa vertueuse existence; mais toute sa famille périt sur l'échafaud. Quand les confiscations furent annulées, on lui rendit ses biens; et, quoique la fortune de sa maison eût été fort dilapidée, comme elle étoit fort riche, et qu'elle s'en trouva seule héritière, on lui rendit quatre-vingt mille livres de rentes : les couvens étant abolis, elle ne put se remettre dans un cloître, mais elle en établit un sans grilles et sans clôture; elle rassembla ce qui existoit encore de religieuses de son ordre, et s'établit avec elles dans une maison à Paris, où elles se chargèrent d'élever quelques jeunes filles. A la restauration, elle commença à rétablir son couvent; mais quand Bonaparte revint, elle se sauva de Paris, et elle alla se réfugier en province chez des sœurs de charité. Un matin, allant toute seule prier dans une chapelle, elle y trouva une petite fille de trois ans, jolie et bien vêtue, assise sur les mar-

ches de l'autel de la sainte Vierge, où elle s'étoit endormie; elle portoit sur sa poitrine un papier, sur lequel ces mots étoient écrits: *Je la mets sous la garde de la sainte Vierge.* Mademoiselle de Soyecourt prit cette enfant (qui n'a jamais été réclamée), et elle la garda; elle l'élève avec beaucoup de soin; son intention n'est pas de l'engager à se faire religieuse; si elle a cette vocation, elle le sera; sinon, mademoiselle de Soyecourt la dotera et la mariera. Mademoiselle de Soyecourt, sachant combien j'aime les enfans, me l'envoya plusieurs fois; je lui donnois de jolis petits ouvrages faits par Alfred ou par moi : on lui avoit fait faire un petit habit de religieuse, qu'on lui mettoit quelquefois; elle vint me voir sous cet habillement; je lui dis que cet habit lui alloit fort bien, et qu'elle étoit une intéressante petite miniature de carmélite; aussitôt, retroussant sa robe de laine, elle me montra son petit fourreau blanc, en disant : *Regardez, j'ai là-dessous mon habit du monde.* Son air éveillé, la vivacité de son accent, en prononçant ces paroles, me firent juger qu'elle ne se fera jamais religieuse.

Ce joli mot de cette enfant m'en rappelle un

bien naïf de ma cousine, madame d'Arcamballe, dans son enfance. Elle avoit cinq ans; elle étoit le soir, en hiver, à huit heures et demie dans le salon de sa tante, où se trouvoit beaucoup de monde; en voyant que sa gouvernante ne venoit pas la chercher, madame de Bellevcau, ne doutant pas qu'elle ne trouvât dans l'antichambre deux ou trois de ses domestiques, lui ordonna d'y aller, et de se faire conduire dans son appartement, qui étoit au second; l'enfant sortit aussitôt; mais, par un hasard singulier, elle ne trouva dans l'antichambre qu'un seul domestique étranger, qui étoit un nègre, et, comme elle n'en avoit jamais vu, elle eut un premier mouvement d'effroi; cependant, voulant obéir à sa tante, elle s'avança vers ce nègre, et lui dit d'une voix tremblante: *Monsieur, si vous vouliez me promettre de ne pas me manger, je vous prierois de me mener à ma bonne....*

Il est extraordinaire que dans un siècle aussi irréligieux que le nôtre, il y ait eu, jusque dans les rangs les plus élevés, des vocations si saintes et si éclatantes. Madame Louise, fille de Louis XV, au milieu de tant de grandeurs, avoit eu, dès sa première jeunesse, le

désir de se faire carmélite, et elle n'en obtint la permission qu'à l'âge de trente-cinq ans; elle pratiquoit en secret à la cour, depuis quinze ans, toutes les austérités de l'état qu'elle vouloit embrasser. Mademoiselle de Condé, et Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, toutes deux charmantes de figure, ont toujours été toutes deux, depuis leur enfance, de véritables anges. Madame Élisabeth ne put jamais obtenir la permission de se faire religieuse; le ciel la réservoit à la gloire du martyre: elle a péri sur l'échafaud en 1793. Toutes les relations et tous les mémoires de ce temps s'accordent à dire qu'à l'instant où elle reçut le coup fatal, une odeur de rose se répandit sur toute la Place Louis XV [1].

J'ai eu l'honneur de faire ma cour plusieurs fois à mademoiselle de Condé, avant la révolution. Aussitôt qu'elle eut vingt-cinq ans, on lui forma sa maison, et tout le monde fut charmé de sa figure, de sa grâce et de son esprit; je pensois avec un plaisir extrême, en la

[1] On voit dans la *Vie des saints* que ce miracle d'une odeur suave, se répandant tout à coup, est arrivé plus d'une fois, au moment de la mort de saints personnages.

(Note de l'auteur.)

contemplant, que mademoiselle de Mars, mon ancienne amie, avoit contribué à son éducation; elle étoit remplie de talens, bonne musicienne, sachant la composition, jouant d'une grande force du piano, chantant agréablement, dessinant parfaitement, et faisant de jolis vers. Un soir, chez elle, on s'amusa à jouer à un jeu où il falloit remplir des bouts-rimés; on donna à mademoiselle de Condé les mots suivans, *fantaisie*, *amour*, *folie*, *vautour*, qu'elle remplit ainsi :

« N'avoir jamais d'amant, telle est ma...... fantaisie,
» Je crains trop les transports du dangereux... amour,
» Et j'évite ce dieu guidé par la............ folie,
» Comme l'oiseau timide évite le........... vautour. »

Je ne crois pas qu'il y ait de poëte qui eût pu remplir ces bouts-rimés d'une manière plus agréable. Avec tant d'esprit, de talent, et de moyens de séduction, la méchanceté et l'envie n'ont jamais pu porter la moindre atteinte à sa réputation; c'est que l'on connoissoit sa piété, qui fut toujours celle d'un ange. A la révolution elle se sauva en Italie; elle se fit religieuse à Turin; elle trouva dans ce couvent une petite orpheline, et elle se chargea de son éducation; lorsqu'elle fut obligée de

fuir de Turin, elle emmena cette enfant, qui n'avoit ni parens, ni ressources ; cette jeune personne, qui a vingt ans, est aujourd'hui avec elle dans le couvent dont la princesse est abbesse [1], sous le nom de madame Louise de Condé; cette princesse lui a donné tous ses talens. Il y a quelques mois que, madame Louise demandant à son élève si elle vouloit se marier, ou se faire religieuse, cette jeune personne a répondu qu'elle n'avoit pas la vocation de s'engager par des vœux, mais que volontairement elle préféreroit toujours une retraite ou l'on ne s'occupoit que de Dieu; mais qu'elle ne se marieroit point parce que d'ailleurs elle vouloit consacrer sa vie à sa bienfaitrice et ne jamais la quitter; ainsi, elle reste libre dans ce couvent; elle joue parfaitement du piano et elle a une très-belle voix; elle ne chante jamais de paroles profanes; madame Louise a composé pour elle un gros volume de cantiques, dont elle a fait la musique, ainsi que les paroles; elle dessine la figure et ne fait que des sujets saints; enfin tous ses talens ainsi que ceux de Mme. Louise sont consacrés à la religion.

[1] Cette princesse vivoit encore (Note de l'auteur.)

Nous voyons des hommes même donner ce grand exemple d'une piété sublime : *l'abbé de Janson*, avec quarante mille livres de rentes, à trente ans, s'est fait prêtre, et mène la vie d'un saint. M. *le duc de Rohan*, à peu près au même âge, avec une grande fortune, une belle figure, et le plus beau nom du monde, vient de faire la même chose. L'abbé de Janson a fait le voyage de *Jérusalem*, en vrai pèlerin, et uniquement pour aller se prosterner sur le *Saint-Sépulcre*. Monsieur [1], monseigneur duc, et madame duchesse d'Angoulême offrent à la cour l'exemple et le modèle d'une charité sublime, et de la piété la plus sincère et la plus parfaite. Un grand nombre de personnes, qui vivent dans la solitude et dans l'obscurité, ont les mêmes sentimens; espérons qu'en faveur de ces âmes fidèles, Dieu, dans sa miséricorde, daignera rétablir en France les mœurs et la morale, et par conséquent la paix et le bonheur.

J'aurois été fort contente de mon logement rue de Vaugirard si je n'y avois pas eu peur, mais les rues qui nous environnoient étoient désertes et dangereuses, surtout la rue d'As-

[1] Maintenant Charles X.

sas. Alfred, un soir, en rentrant à dix heures, y fut attaqué par deux hommes; avec sa force et sa bravoure naturelle, il en renversa un, poussa l'autre derrière lui contre un mur, et, après cet exploit, vint à toutes jambes dans notre rue. Les deux hommes se rallièrent et le poursuivirent; ils alloient l'atteindre, mais Alfred étoit déjà à la grille de notre cour, et il avoit sonné le portier, qui vint ouvrir et vit à la lueur du réverbère les deux hommes qui à son aspect rétrogradèrent aussitôt du côté de la rue d'Assas. Un homme qui logeoit dans notre maison, mais dans un pavillon séparé qui donnoit sur la rue, fut assailli par trois brigands qui, au milieu de la nuit, grimpèrent sur son balcon, enfoncèrent sa fenêtre, entrèrent dans sa chambre, l'assassinèrent et le volèrent. Il ne mourut pas de ses blessures. Ceci arriva trois mois avant mon installation dans la maison, et je voyois avec horreur cet homme se promener dans notre grande allée d'acacias avec un bras en écharpe et un large bandeau noir sur le front. Enfin, je trouvois que nos murs de clôture n'étoient pas à beaucoup près assez élevés. Mon petit pavillon étoit situé sur la belle allée d'acacias dont

je viens de parler et me formoit, avec mon petit jardin, une promenade fort agréable. Au bout de cette allée se trouvoit une chapelle très-célèbre par l'événement le plus tragique : dans les jours affreux de la révolution quatre-vingt-trois prêtres qui s'y étoient réfugiés y furent assassinés et mis à mort par les meurtriers soudoyés des jacobins; l'un d'eux résista long-temps à leurs coups, parce qu'il avoit caché son bréviaire dans son sein. La rage des assassins fut telle, qu'ils parvinrent à percer ce bréviaire en plus de huit ou dix endroits, et qu'enfin ils atteignirent, à travers ce livre, le cœur du martyr qu'ils vouloient égorger, et auquel en effet ils ôtèrent la vie! Ce livre, par une infinité de hasards extraordinaires, est tombé entre les mains de madame de Soyecourt, qui le conserve comme une précieuse relique; ce bréviaire est tout percé de coups de poignard, et toutes les pages en sont ensanglantées! Qui pourroit y lire quelques prières sans attendrissement et sans la plus vive ferveur!.... Je suis entrée dans la chapelle où se passa cette scène effroyable; on y voit encore, sur les pierres du plancher et sur les murs, des traces du sang des victimes. Il y a défense de les

effacer. On célèbre tous les ans, dans la chapelle, un service en l'honneur de ces martyrs immolés par la démence sanguinaire de l'impiété.

Je fis connoissance, dans l'allée d'acacias, avec la veuve d'un savant très-célèbre, M. Duhamel, si connu par ses belles et curieuses expériences. C'est lui qui s'avisa de planter un arbre à l'envers, c'est-à-dire, le faîte dans la terre, et les racines en l'air, les branches devinrent des racines, et les racines se couvrirent de feuillages. La veuve de M. Duhamel avoit quatre-vingt-six ans; elle demeuroit dans notre maison, elle alloit tous les matins s'asseoir sur un banc au bout de l'allée; elle me prit en amitié en me voyant promener solitairement. Un jour, sans me dire un mot, elle me fit signe avec la main, comme on feroit à un petit chien qu'on appelle, en tapant doucement à côté d'elle sur le banc, de venir m'y asseoir; cette manière singulière me plut, je fis ce qu'elle désiroit, nous causâmes; elle avoit de la douceur et de la bonté, elle m'intéressa; je ne manquois pas tous les jours d'aller m'asseoir auprès d'elle, et je lui fis même plusieurs visites dans son appartement.

Elle me conta plusieurs particularités intéressantes, de son mari, dont elle conservoit un souvenir touchant.

Je quittai la rue de Vaugirard pour aller à Écouen avec Casimir et sa famille : je fis là le *Dictionnaire des Étiquettes*. Après cet ouvrage, je donnai un volume intitulé *Eugène et Antonine*, ou *les Voyages poétiques*; ce n'étoit, dans ma pensée, que le commencement d'un ouvrage important que j'ai le désir de faire, depuis plus de trente ans, et que j'ai annoncé dans plusieurs ouvrages, sous le titre: *Les Réfutations*. Je voulois y passer en revue tous les principes philosophiques, et de cette manière : je supposois un jeune homme trés-spirituel, auquel ses passions avoient fait adopter cette doctrine; il aimoit cette prétendue philosophie, n'avoit lu que des livres qui la soutiennent; mais les lumières naturelles et son esprit lui faisoient mépriser profondément les auteurs qui l'ont propagée; 1°. parce qu'il convenoit qu'il étoit dangereux de la publier; 2°. parce qu'il trouvoit, avec raison, que ces auteurs l'ont soutenue sans talent, et même sans esprit; ce qui est parfaitement vrai; car Voltaire, Rousseau et Di-

derot, sont au-dessous du médiocre, lorsqu'ils sont impies; à ne les considérer que comme des sophistes, ils sont pitoyables en raisonnemens, et dégoûtans en obscénités.

Je supposois que ce jeune homme avoit un ami de son âge, parfaitement éclairé et vertueux, et qu'en voyageant il lui écrivoit et lui faisoit part de ses principes dans ses lettres. Le jeune incrédule, ami de la fausse philosophie et détracteur des philosophes, vouloit prouver, en les citant, qu'ils avoient très-mal soutenu leur cause; après avoir cité d'eux un passage, il le présentoit lui-même d'une manière toujours plus spécieuse et plus brillante; et l'ami vertueux réfutoit victorieusement cette lettre, chose dont je n'aurois jamais été embarrassée, car la raison et la vérité triomphent facilement de l'erreur; ainsi je déshonorois à la fois la doctrine et l'esprit des prétendus philosophes. Il est assez généralement reconnu que leurs principes sont abominables, mais on a une très-fausse opinion de leur esprit sur ce point : ils ont fait et écrit de belles choses, à d'autres égards; mais, je le répète, tout ce qu'ils ont dit contre la religion est également absurde en calommies,

et en raisonnemens. Mon jeune homme religieux prouvoit d'abord à son ami, ce qu'il ignoroit, c'est que tout cet édifice d'impiété est fondé sur de vieux mensonges renouvelés; ensuite, en convenant que son ami étoit un sophiste plus ingénieux, il renversoit tous ses argumens, et, comme on le pense bien, il finissoit par le convertir. J'avois préparé tout cela dans les *Voyages poétiques*, en y introduisant, sous le nom d'*Auguste*, un jeune homme entiché de la fausse philosophie. Toujours contrariée dans ce que j'ai voulu faire, et surtout par mon imagination qui me présente trop d'idées à la fois, je n'ai jamais pu faire cet ouvrage, parce qu'il demande un grand *renouvellement* de lectures, et beaucoup de temps et de méditations; si je ne vis pas assez pour le faire, je désire que cette idée ne soit pas perdue; je connois plusieurs personnes qui seroient en état de faire mieux que moi cet utile ouvrage [1].

Je jouis d'un grand plaisir à Écouen, celui

[1] Je tache d'en faire quelque chose dans la *Correspondance de deux jeunes amis*, du petit journal l'*Intrépide*, qui, recueilli un jour, doit faire suite à mes *Voyages poétiques*.

(Note de l'auteur.)

d'y voir Casimir universellement aimé pour sa bonté, sa charité, et les soins assidus qu'il rendoit aux pauvres malades. Nous passâmes l'hiver d'ensuite dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, où je restai tout l'hiver; j'y travaillai beaucoup, j'y arrêtai définitivement le plan des *Parvenus;* j'y vis peu de monde, mais très-souvent madame la duchesse de Bourbon, madame Moreau et madame Récamier; la reine de Suède, dont les bontés pour moi n'ont jamais varié, m'honora aussi de plusieurs visites. Un soir que nous causions d'une manière fort animée, ma seule lumière s'éteignit tout à coup, et nous nous trouvâmes dans la plus profonde obscurité; je voulus me lever à tâtons pour aller sonner; la reine, qui entendit ce mouvement, me dit, avec un ton calme et doux, qui a beaucoup de grâce en elle: *Nous n'avons pas besoin de lampe pour causer; d'ailleurs on nous interromproit, restons comme nous sommes.* J'obéis, et nous reprîmes tranquillement notre entretien, qui dura encore plus d'une heure et demie; je ne sonnai que pour faire éclairer la reine, lorsqu'elle voulut s'en aller.

Dans ce temps, des personnes parfaitement

bien informées, et qui avoient passé plusieurs mois à Coppet, chez madame de Staël, me contèrent un grand nombre de particularités sur la vie qu'on y menoit. Voici là-dessus un détail curieux : on s'assembloit les soirs autour d'une grande table ronde, sur laquelle étoient posés autant d'écritoires et de feuilles de papier qu'il y avoit de personnes; on gardoit un profond silence, et, au lieu de se parler, on s'écrivoit ; on choisissoit sa *correspondance*, et on se jetoit réciproquement ses billets et ses réponses, qui ne se lisoient jamais que tout bas, c'est-à-dire seulement des yeux. On peut croire, sans jugemens téméraires, que cette table mystérieuse a été le théâtre d'une innombrable quantité de déclarations d'amour qui, très-vraisemblablement, n'étoient au fond que de la galanterie bien motivée par un tel usage. Je promis à madame Récamier d'écrire sa vie, dont j'ai fait en effet une nouvelle véritablement *historique*, assez longue, et que je crois intéressante; je la lui ai donnée de mon écriture, et je n'en ai gardé aucune espèce de copie ni de brouillon.

La plus grande partie des personnes que je voyois alors me demandèrent de donner une soi-

rée pour l'anniversaire de ma naissance (le 25 janvier); j'y consentis. Casimir, dans cette soirée, joua de la harpe, et d'une manière et avec un succès qui méritent d'être rapportés. J'avois fait, peu de temps auparavant, ma nouvelle intitulée *Zuma*, *ou la découverte du quinquina*. Ce conte est rempli de coups de thétâre et de scènes dramatiques. Casimir entreprit de faire sur sa harpe un abrégé de cette histoire, et d'en exprimer successivement tous les grands mouvemens; il composa, enfin, une véritable *pantomime à l'oreille;* car on ne peut pas donner un autre nom à ce genre de composition si extraordinaire, dont il est l'inventeur. A ma soirée, il demanda si l'on avoit lu la nouvelle de *Zuma;* tout le monde connoissoit ce qui étoit nécessaire pour l'intelligence de sa composition; alors il annonça qu'il alloit la jouer, et ce fut d'une manière si admirable, qu'aux endroits pathétiques il fit verser des larmes, et cet éloge du cœur ne peut être suspect de flatterie ou d'exagération. Madame la duchesse de Bourbon honora cette soirée de sa présence, madame de Choiseul et madame Récamier y étoient aussi.

Je renouvelai connoissance, dans cet hiver,

avec un homme bien estimable à tous égards, et avec lequel j'avois été extrêmement liée en Angleterre, quoiqu'il fût alors d'une grande jeunesse : c'est lord Bristol; il étoit à Paris avec toute sa famille, composée d'une femme charmante et de neuf enfans. Nous nous oubliâmes souvent dans nos conversations tête à tête, car je ne connois pas d'entretien plus agréable et plus solide que le sien. Je refusai d'ailleurs de recevoir tous les étrangers qui demandèrent à me voir, avec lesquels je n'avois pas eu d'anciennes liaisons, à l'exception de madame la duchesse de Devonshire, sœur de lord Bristol, et personne très-distinguée, ainsi que son frère, par son esprit et son caractère [1]. Je vis encore, à la demande de M. le duc et de mademoiselle d'Orléans, S. A. R. le duc de Glocester; j'eus avec ce prince, dont les sentimens me charmèrent, de longues conversations; et, comme il est à la tête de plusieurs hôpitaux, je lui demandai en grâce de s'occuper d'en fonder un qui manquoit partout, et il me le promit : c'est un hôpital pour

[1] Cette personne intéressante vient de mourir en Italie, dans le cours de cette année 1824.

(Note de l'auteur.)

les enfans rachitiques et bossus, parce qu'il y a des moyens sûrs de guérir ces difformes infirmités. L'un des grands moyens pour les bossus est celui que j'ai découvert, qui est de leur faire tirer un poids attaché à une poulie, exercice qui consiste à imiter parfaitement celui de tirer dans des seaux l'eau d'un puits. J'ai détaillé ces exercices dans les *Leçons d'une gouvernante*[1]. Je pris aussi la liberté, dans ce même entretien, de faire quelques questions à S. A. R. sur nos princes, et particulièrement sur Monsieur. Il me répondit qu'il n'avoit point eu de liaison intime ou particulière avec ce prince, mais qu'il avoit eu les occasions de connoître avec certitude que *la sûreté de sa parole étoit inviolable*, et que, lorsqu'une fois il avoit promis une chose, rien au monde ne pouvoit l'y faire manquer; ce furent les propres paroles du duc de Glocester. Enfin, j'ai vu encore, dans ce même hiver, une char-

[1] Je me rappelai, en entrant à Belle-Chasse, que j'avois entendu dire dans mon enfance que jamais une *servante de peine* n'est bossue, parce qu'elle tire constamment de l'eau d'un puits, et que l'attitude et le mouvement de cet exercice préservent de cette difformité ou la guérissent.

(Note de l'auteur.)

mante étrangère, dont je conserverai toute ma vie le souvenir, c'est une Polonoise nommée madame la comtesse de Zaleska; elle m'a donné pour ma *guirlande* un joli bouquet de pensées peint par elle.

J'envoyai Alfred à Bruxelles, où ses talens et les bontés de S. A. R. le prince d'Orange lui procurent une existence honorable, et lui promettent un heureux avenir. Anatole, mon petit-fils, lui a rendu des services essentiels, avec toute la bonté de cœur qui le caractérise.

J'ai passé deux étés au château de Villers, chez Rosamonde, ma petite-fille, femme du général Gérard. J'ai vu là une personne très-remarquable par elle-même, et qui l'étoit doublement pour moi par les souvenirs qu'elle m'a rappelés, c'est madame de Bérenger, fille de mon ancienne amie, madame la comtesse de Lannoy; elle a fait choix d'un second mari, digne d'elle par son esprit et ses sentimens religieux. J'ai fait connoissance aussi à Villers avec M. le marquis de Livron[1], l'un des hommes du monde qui a le plus d'obligeance dans

[1] M. le marquis de Livron étoit entré au service de Naples, et se trouvoit lieutenant général dans les troupes napolitaines, à l'époque des événemens de 1815. De re-

le caractère, le plus de raison dans l'esprit, et le plus d'agrémens dans la société intime. J'ai entendu lire à Villers, par M. de Norvins, quelques fragmens d'un poëme en vers de sa composition [1], et qui m'ont fait grand plaisir. L'auteur est fort aimable, et il n'y a jamais eu de poëte plus éloigné que lui de toutes prétentions dans la société, et de toute pédanterie. Enfin, j'y ai revu M. de Pontécoulant, qui a de l'originalité avec beaucoup de simplicité, réunion très-rare; c'est lui dont j'ai désigné dans *Pétrarque* la manière singulière de voyager [2]. Je passai cinq mois à mon

tour en France il n'obtint, qu'après de longs délais, d'être reconnu dans ce grade; depuis il est passé en Égypte avec le général Boyer. (Note de l'éditeur.)

[1] Ce poëme, si remarquable par la profondeur des idées, la majesté du style et l'éclat de la versification, a été publié depuis; il est intitulé : *L'Immortalité de l'âme, ou les Quatre Ages religieux.* M. de Norvins s'est fait connoître, comme littérateur, par plusieurs autres ouvrages; le plus distingué est son *Tableau de la Révolution françoise.* (Note de l'éditeur.)

[2] Madame de Genlis, sous le nom de *Socrate*, fait ainsi le portrait de M. de Pontécoulant :

« Sur la fin de cet hiver, Pétrarque reçut une visite

premier voyage à Villers, et j'y écrivis *les Parvenus* dont le plan étoit fait avec détails ; je crois que c'est de tous mes ouvrages celui qui peint le mieux les mœurs. révolutionnaires, et qui offre le plus de caractères piquans, vrais et variés.

L'hiver d'ensuite, nous logeâmes encore

qui, loin de troubler sa solitude, en augmenta la douceur. L'ami qui lui étoit aussi cher que Lélius, et auquel il avoit donné le surnom de *Socrate*, vint passer un mois avec lui ; ce jeune homme, passionné pour les arts ; et enrichi par un héritage considérable, consacroit à faire le voyage d'Italie les premiers momens de la liberté que sa nouvelle fortune lui rendoit. Pétrarque fut étonné de le voir arriver, suivant son ancienne coutume, à pied, seul avec son chien, et portant lui-même, pour tout bagage, un paraplnie et un petit sac contenant trois chemises. « Quoi ! mon cher Socrate, lui dit Pétrarque, vous êtes riche maintenant, et vous ne renoncez point aux habitudes que la panvreté vous avoit forcé de prendre ? — Oui, répondit Socrate, parce que ces habitudes me conserveront des biens que les richesses ne peuvent donner : la santé, la force physique, et l'indépendance personnelle. La fortune est inconstante, j'aime à braver ses caprices ; si elle m'ôte ce qu'elle vient de m'accorder, je retrouverai les moyens de me passer, sans souffrir, de toutes ses faveurs. — Mais à quoi vous servira donc l'opulence ? — A secourir les malheureux, à servir mes

dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et là je renouvelai une bien ancienne connoissance, ce fut avec madame de Saint-Julien que j'avois vue jadis à Ferney, chez M. de Voltaire; elle étoit ma voisine, et demeure aux Champs-Élysées; elle a quatre-vingt-douze ans; elle a conservé toutes ses facultés physiques et mo-

amis, à les recevoir chez moi, et à leur procurer dans ma maison tous les agrémens qu'on peut désirer, et enfin à cultiver les beaux-arts et à protéger les talens méconnus ou persécutés. — Vous aurez donc une belle habitation, un grand nombre de domestiques et de chevaux? — Assurément, mais sans faste, et seulement pour les autres. Quant à moi, je conserverai précieusement, toute ma vie, la simplicité à laquelle je suis heureusement accoutumé. Je jouirai du bonheur de pouvoir, dans tous les instans et dans toutes les situations, me suffire à moi-même, de n'être dans la dépendance d'aucun domestique, et de me passer gaiement d'un bon gîte, de la bonne chère, d'un lit de duvet, d'une voiture, et de toutes les superfluités que la mollesse appelle le nécessaire. J'ennoblirai ma pauvreté passée, par le mépris de tout ce qui m'a manqué, et j'augmenterai, en les exerçant, toutes les facultés naturelles que j'ai reçues de la nature. Ainsi je vais faire seul, et à pied, avec mon chien et mon parapluie, le voyage entier d'Italie; je ne dépenserai d'argent que dans les villes, pour faire l'aumône, et pour acheter des tableaux et des statues.

rales : elle n'est point sourde, elle est droite, et marche comme à vingt ans, et elle a l'esprit, la mémoire et la vivacité qu'elle avoit dans sa jeunesse. Elle vint me voir plusieurs fois ; sa conversation est charmante ; elle me reprochoit avec grâce *d'avoir mal parlé de son patron*, mais elle n'en étoit pas moins charmante pour moi : c'est la plus étonnante vieille que j'aie jamais vue de ma vie [1]. Enfin, dans

De cette manière, je doublerai la fortune qui m'est échue, je la posséderai avec un plaisir toujours pur, elle ne pourra m'amollir ; et si je la perds, je ne la regretterai point. Pétrarque admira cette espèce de philosophie, et il trouva que son ami méritoit parfaitement le beau surnom qu'il lui avoit donné.

» Ce mépris de la mollesse est si rare, il a quelque chose de si moral, qu'il n'est pas inutile que l'on sache que ce trait, attribué à l'ami de Pétrarque, n'est point une fiction ; et que dans ce moment il existe un pair de France qui, tenant de ses ancêtres une fortune assez considérable que la révolution ne lui a point enlevée, a toujours eu les sentimens et la conduite dont on vient de voir le détail. (Note de l'auteur.)

[1] Depuis que j'ai écrit ceci, madame de Saint-Julien est morte ; elle avoit toute sa tête : elle a demandé et reçu tous ses sacremens, et avec la piété la plus édifiante. (Note de l'auteur.)

ce même hiver, je fis une rencontre bien agréable, ce fut chez madame de Saint-Julien, où Casimir lut une comédie en cinq actes de sa composition, qu'il n'a jamais eu l'intention de donner au théâtre, quoiqu'elle soit charmante et conduite avec le plus grand talent; il en a fait plusieurs lectures dans la société, et qui toutes ont eu le plus éclatant succès [1]. Il y avoit ce soir-là, chez madame de Saint-Julien, une trentaine de personnes, parmi lesquelles se trouvoit le jeune comte Astolphe de Custine, neveu de M. de Sabran, et petit-fils de l'ancienne amie de ma jeunesse, madame de Custine. Son aimable figure, son maintien, et une petite conversation qu'il eut avec moi, après la lecture, me donnèrent de lui une opinion qu'il a pleinement justifiée depuis. Il vint me voir quelques jours après; nous eûmes ensemble un long entretien tête à tête; il me parla avec une confiance qui me toucha vivement : il sembloit qu'il renouveloit connoissance avec une ancienne amie, et qu'il me rendoit compte de tout ce qu'il avoit éprouvé pendant une absence de plusieurs an-

[1] Casimir, depuis, a brûlé cette pièce.

(Note de l'auteur.)

nées. Avec des sentimens admirables et l'esprit le plus distingué, il a je ne sais quoi de vague et d'irrésolu dans le caractère; son imagination a besoin d'un guide : il m'a choisie pour l'être, quoiqu'il en eût déjà deux dont les excellens conseils lui seront toujours chers, une mère aussi tendre qu'éclairée, et un instituteur jeune encore, rempli de mérite, et devenu son meilleur ami. Il m'associa à ces deux personnes pour fixer ses idées, ses études et ses projets; j'ai pris pour lui la plus tendre amitié; j'étois au moment de partir pour la campagne : nous nous promîmes de nous écrire régulièrement, et nous tînmes parole.

Avant de faire mon second voyage à Villers, je tâchai de mettre à exécution une grande idée que j'avois depuis long-temps dans la tête : très-peu de temps avant la campagne de Russie, dans ma correspondance avec l'empereur, je lui avois proposé, comme je l'ai dit avec détail, de faire des éditions épurées de quelques ouvrages philosophiques ; il me vint une idée bien plus utile encore, ce fut d'épurer l'*Encyclopédie*, cette lourde base et ce monstrueux dépôt de toutes les erreurs *philosophiques ;* je reparlerai par la suite de ce grand projet.

J'eus le plaisir de me trouver réunie à Villers avec tous mes enfans, à l'exception de mon cher Anatole : il s'étoit élevé entre lui et M. de Valence des discussions d'intérêt, qui m'ont fait et me font encore bien de la peine. Dès les premiers momens, j'ai fait tous mes efforts pour amener à un accommodement. Dans les premiers jours de mon arrivée à Villers, j'écrivis sur ce sujet à mon petit-fils la lettre la plus forte et la plus pressante, dans laquelle je lui rappelois que je lui avois dit précédemment toutes ces choses ; je donnai cette lettre ouverte au général Gérard que j'avois trouvé fort raisonnable sur cette affaire, ainsi qu'en toute autre chose ; il reconnoissoit positivement qu'Anatole, en effet, avoit de grandes réclamations à faire ; le général fut enchanté de ma lettre, la cacheta lui-même, et la donna au général Livron, son ami, qui partoit pour Bruxelles. Anatole me répondit d'une manière charmante, et je puis dire avec vérité que si l'affaire ne s'est pas arrangée, ce n'a pas été sa faute ni la mienne.

Je n'avois vu mes trois arrière-petites-filles qu'au maillot, il me fut bien doux de les revoir jolies, charmantes, bien élevées, mar-

chant, courant et causant. L'aînée, Pulchérie, a huit ans; Antonine en a sept, et Inès cinq. J'ai fait une romance en plusieurs couplets et une pièce de vers assez longue pour Cyrus, fils de madame Gérard; je ne peux pas les placer ici, parce que je n'en avois pas gardé de brouillon, et que madame Gérard les a perdus. J'avois accompagné moi-même sur la harpe la romance le jour de la fête de l'enfant, et c'étoit une chose assez remarquable à mon âge. Madame de Bérenger, qui étoit à cette fête, fondit en larmes en entendant les couplets et ma harpe. J'ai fait encore beaucoup d'autres vers de famille, entre autres une romance pour la fête de Rosamonde; j'ai fait aussi des vers que j'ai envoyés à Bruxelles pour la fête de M. de Celles; j'en ai fait pour mon petit-fils. Je proposai à ma fille et à madame Gérard de faire pour mes petits-enfans la *Botanique de jeux d'enfans;* j'offris d'en faire tout le texte en jolis dialogues, et d'en peindre quelques plantes, et que ma petite-fille et sa mère peindroient le reste des plantes; en arrivant à Villers, je fis cette proposition avec le plus grand détail. Il ne falloit qu'une trentaine de plantes, et j'annonçai que

le texte feroit un volume ; j'en détaillai l'idée qui est certainement jolie ; j'ajoutai que je me faisois une fête de composer cet ouvrage uniquement pour ma famille, et que je ne le ferois jamais imprimer ; cela fut donc convenu, et je donnai même à Rosamonde la première plante que j'avois faite, et qui est *le Baguenaudier ;* mais il n'en fut plus question, on ne m'en reparla plus. Comme je ne renonce jamais à une idée qui me paroît agréable, je ferai à peu près cette petite *botanique*, avec l'aide de quelques autres personnes pour les plantes, et vraisemblablement je la donnerai au public [1]. J'offris encore de faire plusieurs *inscriptions* dans le parc de Villers, entre autres sur un petit tombeau qui ne signifie rien du tout. Au reste, le goût des arts et des belles-lettres n'est qu'un agrément ; et dans le cours de la vie, j'y ai peut-être attaché trop de prix ; les grâces et les talens ont eu trop d'empire sur moi. On trouve, dans mes petites-filles, tout ce qui mérite vérita-

[1] J'ai fait imprimer depuis ce petit ouvrage sous le titre, *des Jeux champêtres*, et je l'ai dédié à son altesse royale monseigneur le duc de Chartres.

(Note de l'auteur.)

blement d'être loué : la conduite irréprochable et les vertus à la fois naturelles et raisonnées de tous les devoirs; et voilà ce qui doit particulièrement enorgueillir une mère, surtout quand ces qualités admirables se trouvent réunies à la raison et à l'esprit; d'ailleurs elles ne sont nullement dépourvues de cette espèce de goût pour les arts, qu'on trouvera toujours dans les personnes bien organisées; elles n'ont pas le sentiment exquis et les dispositions matérielles qui donnent en musique des talens supérieurs, mais elles aiment à entendre faire de la musique, et elles ont au degré le plus distingué le talent du dessin et de la peinture; madame de Celles a de plus la science infuse de l'architecture; on a rétabli, sur ses plans, le vieux château de Skiplaeken, dont elle a fait une habitation charmante, ordonnant tout et conduisant tout avec une économie et une intelligence véritablement extraordinaires. Rosamonde, tout en faisant des tableaux et des ouvrages charmans, a montré la même intelligence dans l'établissement d'une grande ferme, et elle est justement adorée à Villers, par son ingénieuse et constante charité pour les pauvres, les vieillards, les enfans,

et les malades ; mais j'ai la puérilité d'être fâchée, au fond de l'âme, qu'elles n'aient ni la passion de la musique, ni celle de la poésie. J'offris à Rosamonde de lui apprendre les règles de la versification, non pour faire d'elle un poëte, mais pour lui donner une chose nécessaire à toute bonne éducation, et sans laquelle il est impossible de juger ou de parler passablement des vers, ou même de les bien lire ; ma proposition n'eut point de succès : je n'en reparlai plus. Voilà des choses qui font souffrir l'amour-propre maternel ; mais on doit facilement s'en consoler, lorsque d'ailleurs tous les vœux les plus importans d'une bonne mère sont exaucés ; Rosamonde, ainsi que sa sœur, peuvent être citées à toutes les jeunes personnes comme le modèle de toutes les vertus.

J'ai beaucoup travaillé à Villers dans ce dernier été ; j'y portai une soixantaine de pages de *Pétrarque ;* j'y finis cet ouvrage, moins la préface, que j'ai faite à *Carlepont*, et que j'ai datée de ce lieu, à l'instante prière de ma nièce, qui attachoit à cela le plus grand prix ; j'ai fait en outre à Villers environ *quatre cents vers* de mes *Saints et Saintes ;* et enfin, j'y ai fait encore un *Essai sur les arts*, que j'ai écrit

dans un livre relié, orné de vignettes et de culs-de-lampe, que je destinois à Alfred, et que je lui ai donné.

J'ai été privée d'un grand délassement pendant près d'un an. Je n'avois plus de harpe, ayant envoyé la mienne à Alfred, afin qu'il en eut deux, car dans un pays où l'on n'en trouve point, un artiste ne peut se passer de ce nombre, dans le cas où quelque chose se dérangeroit à l'une des deux. Il m'envoya une petite harpe de son ouvrage, et de mon invention, grande comme une éventail, faite seulement pour exercer les doigts, et sur laquelle je répétois tous les jours quelques passages : cela n'est pas amusant, mais aussitôt que j'ai pu acheter une harpe, j'en ai promptement joué comme à mon ordinaire; j'ai toujours trouvé qu'il étoit stupide de perdre volontairement une chose qui a donné de la peine à acquérir. Je passai trois mois et demi à Villers, et de là j'allai au château de *Carlepont*, chez ma nièce Henriette, où je restai deux mois et quelques jours. Casimir alla s'établir à *Mantes* avec toute sa famille, afin d'y vivre dans une solitude qui convînt parfaitement à ses sentimens religieux. Le temps se

passe pour lui à Mantes aussi heureusement qu'il peut s'écouler sur la terre; il le consacre à Dieu, aux pauvres, aux prisonniers et au travail. Sa vertueuse femme partage ses sentimens et sa conduite. Ils ont eu le malheur de perdre l'année dernière un petit garçon qui étoit un ange de beauté, et qu'ils ont regretté avec la plus douloureuse amertume. Casimir a deux filles, dont l'aînée, qui est une charmante enfant, Valérie, a quatre ans, et dont je suis marraine. Enfin il a chez lui une jeune personne, Éliza, nièce de sa femme, aussi pieuse qu'elle est pure, et dont les talens et le bon caractère ajoutent extrêmement à l'agrément de son intérieur.

Je ne travaillai pas beaucoup à Carlepont: je n'y fis guère que lire, penser, méditer et causer. Ma nièce me lut beaucoup de choses d'un journal particulier et détaillé qu'elle a fait de tout ce qui lui est arrivé, et de tout ce qu'elle a vu d'intéressant, depuis quinze ans; il est impossible d'écrire avec plus d'esprit et de naturel. Ce journal est charmant à tous égards. Ses trois filles sont élevées dans des sentimens très-religieux; elles sont charmantes par leur innocence, la pureté et la

bonté de leurs âmes. Leur charité pour les pauvres est admirable : leur plus grand plaisir a toujours été de secourir ceux du village, et d'aller soigner les malades. Elles sont toutes les trois d'une figure agréable et d'une fraîcheur éclatante; j'ai toujours remarqué la même chose pour les sœurs grises, ce qui semble prouver que l'air de la fièvre et des maladies n'est jamais contagieux pour la charité chrétienne. Ma nièce et ses trois filles passent journellement des heures entières enfermées dans les chaumières avec des malades et des moribons, et non-seulement leur santé n'en est point altérée, mais elles ont toutes les quatre, comme je l'ai déjà dit, une fraîcheur incomparable. Pendant mon séjour à Carlepont, j'ai donné tous les jours aux deux aînées de ces jeunes personnes, des règles de versification qu'elles ont parfaitement apprises. C'étoit la seule chose que je n'eusse pas enseignée à Henriette, parce qu'elle ne l'avoit pas voulu; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle s'est décidée à l'apprendre avec ses filles, et qu'elle y a si bien réussi, qu'elle a fait des vers charmans; ses deux filles en ont fait aussi de fort jolis. Emma, l'aînée, a fait une action bien

touchante, il y a sept ou huit mois : étant tête à tête auprès d'un poële avec sa sœur Mathilde, le feu prit aux habits de cette dernière; Emma, sans aller chercher des secours, se jeta sur elle pour l'éteindre; elle y parvint, mais en se brûlant horriblement les mains, et de telle sorte qu'elle en a été malade six semaines, et que l'on a cru, pendant huit jours, qu'elle seroit estropiée; ses mains garderont toujours les honorables marques de cette action; elle préserva entièrement sa sœur, qui n'eut pas une seule brûlure.

Carlepont est un lieu charmant par la salubrité de l'air, l'étendue des jardins, la beauté des points de vue, celle du château, et l'agrément des environs; ma nièce y est adorée, et elle le mérite par sa charité sans bornes. M. de Finguerlin gagne beaucoup à être connu; je ne l'avois jamais vu de suite, et j'ai été charmée de lui à ce voyage; il a de très-nobles sentimens, et sa société est douce et piquante; j'aime la conversation, quand elle est aimable, et j'ai eu à cet égard toute satisfaction à Carlepont; j'y ai passé des soirées dont je ne perdrai point le souvenir. J'ai vu là un jeune homme véritablement très-distingué; c'est un

Suisse nommé M. de Zollikoffer; il n'a jamais vécu dans le monde, et l'on croiroit, à son tact, à la grâce de sa conversation, à son ton et à ses manières, qu'il a passé sa vie dans la meilleure compagnie; sans aucune fortune, il s'est mis à la tête d'une manufacture de laines établie à Carlepont par M. de Finguerlin; il a beaucoup d'instruction et d'esprit, et loin de dédaigner les travaux d'ouvriers, il s'y consacre, pendant une grande partie de la journée, avec une simplicité, une activité, et une intelligence, que je ne me lassois point d'admirer, quand je l'entendois si bien causer le soir, également bien sur toutes sortes de sujets, et que je me le représentois travaillant dans la manufacture, animant les ouvriers par son exemple, ou debout sur une charrette en habit d'ouvrier, conduisant gaiement des ballots de laine.

Je ne quitterai point Carlepont sans parler d'un véritable miracle qui y est arrivé. Il n'y a point de réflexion à faire sur des faits qu'il est absolument impossible de nier; voici la chose sans aucun commentaire : une jeune paysanne de vingt ans, nommée Séraphine, avoit, depuis cinq ans, une jambe et une

cuisse paralysées ; elle ne pouvoit marcher qu'avec deux béquilles, et encore falloit-il qu'une personne lui soutînt les reins, qui étoient devenus si foibles que, sans ce secours, elle n'auroit pu se soutenir ; on avoit épuisé tous les remèdes, et ma nièce avoit fait venir de Senlis, et même de Paris, des chirurgiens et des médecins, qui tous l'avoient déclarée incurable ; enfin Séraphine dit qu'elle étoit sûre de guérir, si on pouvoit la conduire à *Notre-Dame de Liesse*, à quinze lieues de Carlepont ; ma nièce paya les frais du voyage : on mit la malade sur une charrette, dans laquelle on établit aussi sa sœur pour lui soutenir les reins, et son père conduisit la charrette ; arrivée au terme du voyage, elle poussa un cri en apercevant les clochers de Notre-Dame de Liesse, et elle dit qu'elle sentoit sa jambe se ranimer ; enfin, elle descendit *seule* de la charrette, prit ses deux béquilles qu'elle porta en l'air, et elle entra ainsi en courant dans l'église de Notre-Dame de Liesse, où elle laissa ses deux béquilles en offrande : le jour où elle revint à Carlepont, ma nièce étoit à table avec M. de Finguerlin, l'amiral Sercey, son oncle et sa famille ; on entendit tout à coup sonner le

tocsin : tout le village étoit en rumeur; on voyoit arriver Séraphine, dont le premier mouvement avoit été de courir à l'église ; rien ne peut exprimer l'enthousiasme des villageois et celui de ma nièce et de ses filles, à la vue de ce miracle ; le lendemain, le curé chanta le *Te Deum* en action de grâces; tous les villages voisins y accoururent : le confessionnal du curé ne désemplissoit pas ; il eut la consolation d'y voir des vieillards qui, pervertis par la révolution, s'en rapprochoient pour la première fois depuis trente ans. A mon arrivée à Carlepont, j'ai vu avec un vif intérêt cette jeune personne, guérie depuis neuf mois, marcher et courir dans le parc. Voilà des faits incontestables; *les esprits forts* n'y opposent que cette phrase : *elle a été guérie par la force de l'imagination.*

J'ai fait à Carlepont de mûres réflexions sur l'état de la religion en France; il y a certainement un grand mouvement religieux, mais il y a aussi une grande conjuration contre la religion; en général les journaux qui s'appellent libéraux, renouvellent à cet égard toutes les attaques des philosophes du dernier siècle; ils n'ont ni leur esprit, ni leurs talens, mais ils ont toute leur impiété, l'irréligion n'a plus de

colonnes, mais elle a encore des *poteaux;* il ne seroit pas fort difficile de les renverser, mais on s'y prend mal; les journaux royalistes disent souvent d'excellentes choses, qu'ils gâtent par la grossièreté des injures. J'ai formé le plan d'un journal que je veux faire [1], et en outre, je veux publier une partie des éditions épurées, dont j'avois proposé à l'empereur la réimpression, sans renoncer à celle de *l'Encyclopédie;* voilà bien des projets et du travail; mais si Dieu l'approuve, il me donnera, malgré mon âge, le temps, les moyens, et la force de les exécuter.

[1] Ce que j'ai fait. J'avois fait part de ce projet à sept ou huit personnes, qui, très-bien intentionnées, me promirent d'y travailler gratuitement; mais diverses occupations les forcèrent de manquer à cette parole : je me trouvai tout à coup chargé seule de ce travail; je n'y ai pu suffire; je fus obligée de l'abandonner, dans le moment même où il avoit le plus de succès. D'ailleurs j'ai reconnu depuis que nul journal, quelqu'agréable qu'il puisse être, ne peut réussir et durer qu'en paroissant tous les jours : il faut qn'il devienne une habitude du matin pour chaque abonné. On recueillera dans des volumes de mélange les articles que j'ai donnés dans ce journal. J'ose croire qu'on ne les trouvera ni communs, ni ennuyeux.

(Note de l'auteur.)

Je n'ai jamais perdu de vue l'intention que j'ai depuis si long-temps de me mettre dans un couvent à Paris, mais je ne trouvai point d'appartement vacant; j'eus l'espérance d'en avoir un dans quelques mois, et je pris la résolution à Carlepont de passer, en attendant, un mois ou six semaines à Paris pour l'arrangement de mes affaires, et ensuite d'entrer dans un couvent, si j'y trouvois un logement, ou d'aller à Mantes passer l'hiver.

Pétrarque a paru sur la fin de mon séjour à Carlepont; aucun de mes ouvrages n'a eu plus de succès dans le public et dans la société. Les journaux, suivant leur habitude, libéraux ou royalistes, n'en ont rien dit du tout, ou n'en ont parlé qu'avec une grande malveillance, très-brièvement, et sans aucune citation; mais cependant ceux qui en ont fait mention (entre autres le *Journal des Débats*, article de M. Hoffman), se sont accordés, dans tous les partis, à dire, en propres termes, que j'avois atteint dans cet ouvrage *le plus haut degré de la perfection du style;* ce jugement méritoit bien que l'on fît quelques citations, et, comme je l'ai dit, on n'en a fait aucune. Ceux qui travaillent aux journaux libéraux sont mal-

veillans pour moi, parce que j'aime la religion, et que j'attaque sans cesse les prétendus philosophes. De petites jalousies et de petites querelles littéraires, anciennes et nouvelles, mon indépendance, l'aversion que j'ai toujours eue pour toute espèce d'engagement dans un parti, donnent aussi aux journaux royalistes une constante malveillance pour moi. Ils soutiennent la cause de la religion, et il est étonnant qu'ils aient passé sous silence un ouvrage aussi religieux que *Pétrarque*, et qui a fait autant de sensation, quand ils louent continuellement les plus médiocres productions, et même les plus mauvaises; telles sont les injustices que l'on m'a fait éprouver, sans interruption, dans tout le cours de ma longue carrière littéraire; je n'ai eu ni *prôneurs* ni *défenseurs*, et au contraire, dans tous les temps, tous les partis ont été contre moi, et il m'a fallu supporter encore beaucoup d'inimitiés et de jalousies personnelles; et parmi les gens qui m'aimoient, il ne s'est pas trouvé une seule personne qui ait eu le courage de prendre une plume pour me défendre. Je puis dire avec vérité, comme auteur, que j'ai eu à me plaindre de tout le monde, excepté

du public. Cette singulière phrase est le précis fidèle de ma vie littéraire; et je dois être d'autant plus touchée de la faveur persévérante du public, que je ne la dois qu'à mes ouvrages. Je puis me rendre ce témoignage de n'avoir jamais écrit qu'avec une intention morale et religieuse, de n'avoir jamais fait une seule critique contre ma conscience, et de n'avoir critiqué vivement que ce qui m'a paru pernicieux ou dangereux. Je crois que je suis le seul auteur parmi nous qui, ayant autant écrit, et depuis si long-temps, n'ait jamais été en contradiction avec lui-même. Je suis aussi le premier auteur qui ait eu l'idée de présenter toujours les instructions religieuses sous des formes dramatiques et romanesques. Il étoit impossible, dans le temps où j'ai vécu, d'offrir avec succès aux gens du monde des livres de *morale* et des *traités de morale;* des réfutations tout en raisonnemens, eussent-elles été parfaites, n'auroient assurément pas produit contre la fausse philosophie une impression aussi forte que celle de mes nouvelles et de mes romans; il n'y a certainement pas d'argumens qui puissent démontrer aussi bien l'horreur des principes philosophiques, que la scène

(qui a été si remarquée) que j'ai placée dans *les Parvenus*, et dans laquelle mon héros se trouvant, pour la première fois, à une horrible séance des jacobins, soutient ensuite à son ami qu'il les a trouvés *très-modérés* parce que, disciples des philosophes, ils sont en effet mille fois plus modérés que leurs maîtres; ce que mon héros prouve, par un grand nombre de citations qui font frémir, et qui sont tellement irrécusables, que les disciples actuels de Voltaire, de Diderot et d'Helvétius, n'ont pas fait à cet égard la plus légère réclamation. Enfin, je crois que nul littérateur n'a peint avec autant de détails et plus de vérité les mœurs du dix-huitième siècle et du commencement de celui-ci, et n'a donné une idée plus juste du ton de la cour, de celui des gens du grand monde, et n'a présenté des caractères plus variés et mieux soutenus.

Quant à mon influence, j'ose croire qu'elle a été utile à la religion, et que, par une faveur particulière de la providence, ma foible main a porté de redoutables coups à la fausse philosophie; je me flatte encore d'avoir eu sur l'éducation publique et particulière une heureuse influence, notamment sur l'étude des

langues vivantes que j'ai mise à la mode ; sur l'emploi des jeux et des récréations ; sur la gymnastique de l'enfance et de la jeunesse, dont j'ai donné les premières idées dans mes *Leçons d'une gouvernante*. On me doit encore l'abolition totale des contes de fées, lecture autorisée jadis dans l'éducation de l'enfance et de la première jeunesse. Le conte qui se trouve dans les *Veillées du Château* et que j'intitulai (il y a quarante ans) *la Féerie de l'art et de la nature*, a fait connoître que le véritable *merveilleux*, puisé dans les œuvres du Créateur, surpasse infiniment tout ce qu'une imagination déréglée peut inventer en ce genre; et enfin ce conte a donné en général à la jeunesse le goût de la plus belle et de la plus attrayante de toutes les sciences, celui de l'histoire naturelle, science sur laquelle sont fondées les découvertes les plus utiles, les plus brillantes, et par conséquent toute la magie des beaux-arts et même celle des arts d'industrie. En un mot, je crois avoir combattu avec succès le mauvais goût en tous genres, et particulièrement en littérature, l'affectation, l'emphase, le néologisme et le galimatias.

Je quittai Carlepont le dernier de novem-

bre 1819; M. de Valence m'ayant offert mille fois, depuis dix-huit mois, de me loger, je lui demandai l'hospitalité qu'il m'accorda avec toute la grâce possible ; une des choses qui me détermina, à cet égard, fut l'espérance de pouvoir contribuer à prévenir un procès entre lui et mon petit-fils. Je comptois ne rester chez lui que dix ou douze jours ; mais, les affaires ne finissant point, j'y restai infiniment plus long-temps, et sans pouvoir rien terminer.

Dans les premiers jours de l'année 1820, madame la comtesse de Choiseul (née princesse de Beauffremont) m'envoya le présent le plus ingénieux et le plus charmant que j'aie reçu de ma vie : c'est une écritoire en bronze et en dorures, magnifiquement travaillée, et portant une petite *pendule* surmontée d'une *figure de bronze* assise et tenant un *livre d'or*, sur lequel ces mots sont gravés : *œuvres de Genlis*, *Pétrarque et Laure.* Ce sujet, qui sert de couvercle à l'écritoire, s'enlève et forme un superbe serre-papiers, qui, détaché, laisse voir l'écritoire la plus riche et la plus élégante ; sur la base de cette écritoire sont gravés ces jolis vers :

La douce utilité d'une telle lecture,
Ainsi que ce cadran qu'elle semble hâter,

Suivra le cours des temps, et d'une gloire pure
Marquera les progrès, sans jamais s'arrêter.

La forme, la proportion, le bon goût des ornemens, la grâce et l'utilité de l'invention rendent ce meuble véritablement unique, et l'ingénieuse amitié qui l'inventa pour moi lui donne à mes yeux un prix inestimable; je lui envoyai à ce sujet les vers suivans :

Dans le tracas du nouvel an,
Je rêve en paix devant mon écritoire,
Les yeux fixés sur mon joli cadran;
Ce don si précieux retrace à ma mémoire
Tout ce qui peut charmer mon esprit et mon cœur;
De la marche du temps la redoutable image
Ne m'offre qu'un cercle enchanteur,
Sans effroi, je songe à mon âge:
La jeunesse est dans le bonheur!
Ah! sur mes derniers jours quel est donc votre empire,
Mes travaux maintenant me paraîtront si doux!
Je ne puis compter l'heure et je ne puis écrire,
Sans désormais penser à vous.

C'est encore madame de Choiseul qui me donna, l'année suivante, *un écran*, dont voici la petite histoire :

Elle m'avoit demandé de lui donner un écran de main, de mon ouvrage; je trouvai dans un vieux livre ce qu'on appelle le *quarré magique*,

formant le nombre *quinze* en tous sens; je traçai en or ces chiffres, que j'entourai de couronnes de fleurs; j'ornai le tout d'une guirlande, et sur le revers de l'écran j'écrivis les vers suivans:

4	9	2
3	5	7
8	1	6

Quinze est un nombre que je hais,
Et cette aversion ne changera jamais;
Ce quarré savant et magique
N'offre rien à l'esprit qui lui plaise, on le pique.
Il faut convenir qu'à *quinze* ans
On est commnnément jolie;
Mais toujours la fin du printemps
En est la plus belle partie.
A vingt-cinq ans on aime mieux:
C'est l'âge brillant de la vie,
Lorsqu'il n'est pas trop orageux.
Sur un grand tapis vert, sur une table ronde,
Les cartes attirant et fixant tout le monde,
Quinze peut quelquefois paraître un nombre heureux;
Mais cependant la fortune inhumaine
Rend le *quinze* un jeu désastreux:

Ce nombre encore alors n'excite que ma haine.
D'un quinze-vingt que le sort est affreux!
Souvent dans la vieillesse, hélas! on doit s'attendre
A ce destin si rigoureux,
Et qui seroit pour moi doublement malheureux;
J'aime à vous regarder ainsi qu'à vous entendre.
Vous le savez, mon plaisir le plus doux
Est de vous voir chaque semaine [1]:
Jugez de mon chagrin, figurez-vous ma peine,
Quand je vous donne un rendez-vous,
D'être remise à la *quinzaine!*

Après avoir reçu cet écran, madame de Choiseul m'en donna un que l'amitié rendit beaucoup trop flatteur, mais qui est si ingénieux, que je dois le citer par amour-propre pour elle; un côté contenoit le *quarré magique* et mes vers, entouré d'une guirlande d'immortelles et de feuilles de chêne, portant des noix de galle, avec lesquelles on fait l'encre; l'autre côté portoit la réponse (qu'on va lire), encadrée par une guirlande de petites couronnes de laurier au nombre de *quarante*, et dans chaque couronne se trouvent en petits caractères les titres d'un ou de plusieurs de mes ouvrages, de sorte que ce catalogue complet se trouve dans ces *quarante couronnes*.

[1] Tous les dimanches, au soir.

Voici la réponse :

Ce nombre quinze, qui des ans
Est l'époque la plns jolie,
N'cst pas non plus l'un des instans
Que je préfère dans ma vie ;
Bien avant je vons admirois,
Et c'est aimer qnand l'âme est pure ;
Depnis, vous voyant de plns près,
J'ai reconnu que la nature
S'étoit, en vous formant, pour ne rien oublier,
Sonmise à beaucoup plus qu'à trois fois *quintupler*
Les grâces, les droits qu'elle donne,
Et que rarement on pardonne ;
Car, ponr mieux vous servir, elle aura morcelés
Ces beaux esprits, peut-être, en un corps rassemblés,
Qu'après un triple quinze on compte ;
Mais comme vraiment j'aurois honte
D'oser exagérer où tont est vérité,
C'est bien exactement le *tiers de quinze* ôté.
Mille talens divers sont joints à ce génie,
Qui nourrit la jeunesse et consume l'envie ;
Ah ! qu'il est malheureux celui qu'elle ponrsuit,
Qui, jalonx du plaisir auquel il est réduit,
Repoussant la raison, craignant son assistance,
Vous hait, pour échapper à la reconnoissance !
Oui, plus à plaindre encor qu'un pauvre *quinze-vingt*,
Qui du moins sent, bénit la main qui le sontient,
Il endnrcit son cœur, il ferme son oreille !
Que je sais mieux jouir ! heureuse dès la veille,
Quand accourant chez vous, ainsi qu'il m'est permis,
Ce jour heureux de la semaine,
Attendu, désiré, hélas ! parfois remis
A l'interminable *quinzaine*,

Qu'avec orgueil je sais que vous daignez compter,
Qu'il m'est plus doux encor de vous voir redonter :
Enfin, bien installée à la place chérie,
De vos soins indulgens, enchantée, enhardie,
Est-on plus heureuse à *quinze ans ?*
Non, les attraits les plus puissans
Ne pourroient procurer ces heures fortunées,
Et cet entier oubli du temps,
Qui charment nos longues soirées ;
Mais un regret les suit, puisqu'il faut les finir,
On s'arrache, on revient, on se sent retenir ;
Je l'éprouve toujours ; alors que l'on m'appelle,
Qu'on m'a dit *quinze* fois, dont en vain j'ai frémi :
Partez donc, il est tard, laissez reposer celle
Dont l'esprit seul n'aura jamais dormi.

Je revis, dans ce commencement d'année, et avec un grand plaisir, Astolphe de Custine : notre amitié s'est fortifiée durant notre absence ; il m'a écrit des lettres charmantes à tous égards, et qui contiennent de beaux vers de sa composition sur divers sujets ; presque tous étoient des vers religieux. Ce jeune homme m'intéresse également par le nom qu'il porte, par ses nobles sentimens, par la vivacité de son imagination, et par l'étendue et l'originalité de son esprit. Il m'a envoyé un charmant *livre blanc* de *souvenirs*, dont les deux premières pages contiennent un joli paysage, et des vers

de lui, qui se rapportent aux confidences qu'il m'a faites. Voici les vers :

L'amour affronte la tempête,
Et l'insensé, dans son orgueil,
Malgré l'orage qui s'apprête,
Veut encore braver l'écueil.

Crains le doux penchant qui t'entraîne,
Amour, fuis un espoir trompeur;
Cède à l'amitié qui t'enchaîne,
Pour te rendre le vrai bonheur.

L'amitié, passion du sage,
Résiste au temps qui nous détruit :
C'est un abri pendant l'orage,
C'est un flambeau pendant la nuit.

Elle attend le cœur qui s'égare;
Corrigeant, mais avec douceur,
Sa main bienfaisante répare
Et les fautes et le malheur.

Conservant le projet de donner au public des éditions épurées, avec des notes critiques de moi, de l'*Émile* de Rousseau, du *Siècle de Louis XIV*, et du *Siècle de Louis XV*, de Voltaire, j'y travaillai toujours avec ardeur depuis mon retour de la campagne; j'avois déjà, à cette époque, presque fini mon travail sur *Émile*. Cet ouvrage, qui contient tant de so-

phismes pernicieux et tant d'impiétés, mêlés à de très-beaux éloges de la religion, cet ouvrage, dis-je, a corrompu un nombre infini de jeunes pères de famille, et de jeunes instituteurs. Il y avoit plus de trente-cinq ans que je ne l'avois lu : je l'avois totalement oublié, et cette lecture me causoit une surprise inexprimable; l'expérience que j'ai acquise rendoit inexcusables à mes yeux ces extravagances et ces inconséquences; c'est un bien mauvais livre en tous sens, il est même en général mal écrit, à l'exception d'un très-petit nombre de morceaux; le style en est également négligé, incorrect et diffus; et enfin je ne connois pas de livre plus ennuyeux. J'en ai retranché toutes les choses contraires à la religion et à la morale; et je combats, dans des notes, les contradictions sans nombre qui s'y trouvent, et les folies systématiques que l'auteur y propose pour son chimérique élève; cet ouvrage n'auroit jamais fait de bruit, s'il n'eût pas été fou. Mais cette folie, comme je l'ai dit ailleurs, il y a trente-six ans, n'étoit pas sans dessein; Rousseau réunissoit à beaucoup d'esprit une extrême finesse : il avoit parfaitement calculé les moyens sûrs de réussir universellement dans ce temps :

l'académicien Thomas avoit mis l'emphase à la mode, Rousseau exagéra ce défaut, surtout dans *Émile*, où il le porta souvent jusqu'au ridicule, particulièrement dans *les déclarations d'amour de l'innocente et modeste Sophie* à Émile; et le vulgaire des jeunes gens appela cela de *l'élévation, de la chaleur et de l'énergie;* il se montra passionné pour les femmes, et presque toutes le prirent sous leur protection; les dévots lui pardonnèrent son scepticisme et de véritables impiétés en faveur de quelques morceaux religieux qu'ils se plurent à citer. Rousseau ne voulut point se déclarer nettement *philosophe*, 1°. parce qu'il ne pouvoit se résoudre à plier sous un chef; 2°. parce qu'au fond de l'âme, il méprisoit le cynisme dégoûtant et l'effronterie de leur doctrine toujours affirmative; mais néanmoins il ne fut pas sans ménagement pour la secte, car, outre ses impiétés, il imagina, lorsqu'il voulut peindre le plus honnête, le meilleur et le plus vertueux des hommes, de donner à cet homme un athéisme incurable!..... Tel est M. de Volmar dans la *Nouvelle Héloïse!* et ce même Rousseau a dit et répété, dans d'autres ouvrages, que l'athée qui soutiendroit qu'il ne seroit pas capable,

s'il le pouvoit, de commettre tous *les crimes les plus atroces* pour le moindre de ses plaisirs, seroit un *menteur* [1] *!....* C'cst encore ce même Rousseau qui a dit : *Tenez votre âme en état de désirer que la religion soit vraie, et vous n'en douterez jamais.* Et voilà comme il a plu à tout le monde, et comme tout le monde a toléré sans efforts ses inconcevables contradictions. Quant au génie qu'on lui accorde, il n'en a pas eu plus que les autres incrédules ; ce qu'il y a de mieux dans Émile est servilement pris de Montaigne et de Balzac [2]; et il est impossible de montrer du génie avec des inconséquences sans nombre, et par conséquent l'incapacité absolue de faire un bon plan, et lorsqu'enfin on a fait des romans, qui sont tous également dépourvus d'imagination et de conceptions ingénieuses et neuves.

Casimir vint me voir deux fois dans les com-

[1] Rousseau a pillé Richardson, en calquant sur Clarisse et miss Howe ses deux caractères de Julie et de Claire. Il est vrai que, pour se les approprier, il les a entièrement gâtés.

(Note de l'auteur.)

[2] J'ai cité ce passage tout entier dans un de mes derniers ouvrages.

(Note de l'auteur.)

mencemens de mon séjour, rue Pigale, chez M. de Valence. Sa conduite à Mantes est au-dessus de ce que je pouvois désirer; ce n'est point par lui que j'en ai su les détails. Il n'existe pas dans le monde une personne qui ait plus que lui l'aversion de se vanter de ses bonnes actions; et si ses occupations multipliées ne l'empêchoient pas de lire ces Mémoires, et si d'ailleurs je n'ordonnois pas que, dans l'impression de cet ouvrage, on ne retranchât pas une ligne de tout ce qui s'y trouve écrit, je suis bien sûre qu'il en ôteroit presque tout ce qui le regarde. Je n'ai connu le détail de sa conduite à Mantes, que par madame la duchesse de Bourbon, qui le tenoit d'une amie qui est établie dans cette ville (madame la comtesse de la Saumez[1]). Madame la duchesse de Bourbon, qui s'intéressoit à Casimir, lui avoit demandé de ses nouvelles : elle trouva sa réponse si touchante que, bien sûre du plaisir qu'elle me feroit, elle me l'envoya; et cette lettre contient les détails de la conduite édi-

[1] Fille du célèbre Gerbier, et digne de son père par ses nobles sentimens et par toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

(Note de l'auteur.)

fiante de Casimir et de sa femme, et de tout ce qu'il a fait pour des prisonniers condamnés à mort, et du courage et de l'humanité qu'il a montrés dans un incendie. Casimir, après cet événement, vint deux fois de Mantes à Paris, pour me voir, et il ne me dit pas un seul mot de cette aventure. Je respecte moi-même la modestie de Casimir, et je n'en dirai pas davantage; j'ajouterai seulement qu'il est doublement utile et beau de donner de tels exemples, dans la jeunesse.

Malgré tous mes travaux et toutes mes occupations, je trouvai encore le moyen de faire un petit ouvrage particulier que j'écrivis de ma main, dans un livre relié en maroquin et que j'ornai de vignettes et de culs-de-lampe, peints par moi. Ce manuscrit de cent pages, d'une écriture très-fine, en feroit à peu près trois cents d'impression in-12; il a pour titre, *Essai sur les beaux-arts*. Je crois qu'il contient des idées neuves, particulièrement sur la musique instrumentale; je n'en ai fait aucun brouillon, et je n'en ai gardé aucune copie.

Voici pourquoi j'avois fait cet ouvrage: une servante avoit brisé la belle harpe qu'Alfred a

emportée, il l'a renvoyée à Paris pour la faire raccommoder par M. Errard ; je lui mandai que je me chargeois du raccommodage et de tous les frais; sa reconnoissance fut si vive et si touchante, que je résolus de lui faire encore, dans ce genre, le plus beau de tous les présens, une superbe harpe à demi-ton de la nouvelle mécanique d'Errard, sur laquelle on peut jouer, comme sur le piano, toutes les modulations possibles. Il falloit cent louis pour acheter une harpe de ce genre : je ne les avois pas, j'imaginai de faire le livre dont je viens de parler et de le proposer en paiement à Errard, qui l'accepta sans difficulté; mais madame de Choiseul, pensant que pour Alfred j'en pourrois tirer un meilleur parti, eut l'idée de le faire proposer à M. le comte de Sommariva, amateur si magnifique et si éclairé; j'eus l'idée, pour faire sûrement agréer ma proposition, de joindre à ce livre un *Catalogue pittoresque* de son beau cabinet de tableaux. Madame de Choiseul, avec son affection accoutumée pour moi, se chargea de cette négociation par le moyen de madame la marquise de Grollier, amie de M. de Sommariva, et qui, avec une bonté parfaite, a écrit en Italie

à M. de Sommariva, pour lui faire ma proposition. J'attendois sa réponse, qui fut extrêmement favorable; alors, j'envoyai à Alfred la vieille harpe bien raccommodée, une belle toute neuve à demi-ton, et comme je lui avois déjà sacrifié la mienne, il eut en sa possession trois excellentes harpes, tous frais de port et d'emballage payés. Je m'applaudis de lui avoir fait ce présent, puisque, par son étude et son génie de mécanicien, il est parvenu, en fort peu de temps, à faire parfaitement toutes les mécaniques les plus compliquées d'Errard.

Anatole de Montesquiou, qui m'avoit déjà montré beaucoup de très-jolies fables de lui, m'étonna, dans le cours de cette année, en me lisant des fragmens d'une tragédie qu'il venoit de finir, qui est intitulée, *Vanda, reine de Pologne*. Il y a véritablement beaucoup de talent dans cette pièce, et je vois, avec un extrême plaisir, que le jeune auteur acquerra sûrement une juste célébrité; l'amitié si tendre que j'ai pour lui me fera sentir vivement tous ses succès.

A cette époque, madame de Choiseul me mena chez madame Lebrun, dont j'admirai les ravissans ouvrages; je savois qu'elle devoit

faire pour une église un tableau représentant *sainte Geneviève*, et qu'elle désiroit vivement que je lui donnasse les vers que j'ai faits sur cette sainte, qui ne sont point dans l'*Almanach des saints*, que je publiai, cette année ; je les lui donnai, en y ajoutant un envoi que je lui adressai. Voici les vers de sainte Geneviève, et mon envoi :

SAINTE GENEVIÈVE.

Prier Dieu, garder ses troupeaux,
Filer, rêver, contempler la nature,
Se reposer sur la verdure
Avec sa croix et ses fuseaux:
Tels furent ses plaisirs, tels furent ses travaux !
Innocente et simple bergère,
A l'abri des méchans que ton sort fut heureux !
Combien doit t'envier, à son heure dernière,
Le mondain, ou l'ambitieux !

ENVOI A Mme. LEBRUN.

J'ai parlé de ses mœurs, j'ai parlé de sa vie:
Mais pour la peindre il faudroit vos couleurs,
Et de vos pinceaux enchanteurs
La douce et brillante magie;
Ma main n'a pu tracer qu'un dessin imparfait,
Et vous nous offrirez un ravissant portrait.

J'appris peu de jours après l'exécrable attentat qui priva la France d'un prince digne

d'être aimé, et les beaux-arts, d'un protecteur généreux; sa mort fut sublime! La magnanimité, la sensibilité touchante, la piété, et le courage, sans aucune ostentation, qu'il montra dans ses derniers momens, ne peuvent être inspirés que par les sentimens les plus purs de la religion, qui développe et qui exalte, à cet instant suprême, tous les sentimens élevés; et, comme l'a dit l'un de nos plus éloquens orateurs [1], *Les grandes âmes paraissent être faites pour la religion.* Cet événement affreux et tous ses détails me causèrent tant de saisissement, d'attendrissement et d'horreur, que ma bonne santé en fut véritablement altérée; le général Valence, mes enfans, mes élèves, mes amis, partagèrent tout ce que j'éprouvai à cet égard; pendant plus de quinze jours, nous ne pouvions parler d'autre chose; chaque détail ajoutoit à nos regrets, à notre profonde tristesse, et à notre admiration pour l'auguste veuve de cet infortuné prince. La consternation fut générale parmi le peuple, et dans toutes les classes; on découvrit des trésors jusqu'alors inconnus de bonté, et les actions les plus tou-

[1] Massillon.

chantes de ce malheureux prince; son oraison funèbre se composoit ainsi par des faits et des récits qui se trouvoient dans la bouche de tout le monde, et l'éloquence n'y pouvoit rien ajouter: les pleurs et les gémissemens d'une foule de pauvres, qui entouroient l'Élysée-Bourbon, étoient plus éloquens que les discours des plus grands orateurs ne pouvaient l'être.

Le célèbre Dupuytren, et les autres chirurgiens qui firent l'ouverture de son corps, dirent que, *anatomiquement* parlant, il étoit impossible qu'il eût pu survivre quelques minutes au coup mortel qu'il reçut. Il y survécut six heures et demie, avec toute sa tête et sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment. C'est un miracle de la grâce divine. M. Dupuytren, qui a vu beaucoup souffrir et beaucoup mourir, n'a jamais rien observé d'aussi frappant et d'aussi sublime; et il en fut tellement touché, que, depuis ce moment, sa piété est aussi vive que sincère. Je tiens ce fait d'une personne qui le voit presque tous les jours. Madame la duchesse de Berri montra, dans cette occasion, une sensibilité et une élévation d'âme qui achevèrent de lui gagner tous les

cœurs. La douleur de toute la famille royale fut bien touchante.

Mademoiselle d'Orléans, que j'eus l'honneur de voir dans les premiers jours de cette horrible catastrophe, en étoit bien profondément affectée, ainsi que M. le duc d'Orléans : l'un et l'autre me contèrent une infinité de traits intéressans de la mort et des sentimens sublimes de monseigneur le duc de Berri ; sa piété fut celle d'un saint, et son courage celui d'un héros. Les dames de madame la duchesse de Berri, qui accoururent dans ce moment fatal, étoient en habits de fêtes, parce qu'elles sortoient d'un bal ; elles étoient toutes couvertes de fleurs et de clinquans : elles entourèrent, dans ces costumes, le lit du prince à l'agonie, et la robe blanche de madame la duchesse de Berri, garnie de roses, fut trempée de sang, les princesses mêmes en avoient des éclaboussures sur leurs vêtemens. Pendant ce temps, à deux pas de cette scène d'horreur, l'opéra continuoit : on chantoit et on dansoit ; quand dans le premier petit salon, où l'on établit d'abord le malheureux prince, on ouvrit une porte pour donner de l'air, on entendit distinctement l'orchestre et les voix.

M. de Châteaubriand eut la bonté de m'envoyer une brochure qu'il fit très-promptement après la mort de monseigneur le duc de Berry. Cet intéressant écrit sera toujours un monument précieux par les faits qu'il contient, par le talent et la pureté de principes et d'intentions qu'on y trouve, et qui ont illustré déjà tous les ouvrages précédens du même auteur; je lui reprochai seulement, dans le temps, d'avoir omis, dans ce morceau historique, un trait admirable de la vie de son altesse royale Madame, duchesse d'Angoulême [1].

[1] Ce trait est d'nne telle sublimité qu'on ne peut s'empêcher de le rapporter ici : Le vertueux confesseur de Louis XVI, l'abbé Edgeworth, après avoir assisté dans leurs derniers momens, avec un zèle admirable, des prisonniers républicains françois, prit la maladie contagiense dont ils étoient atteints. S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, qui se trouvoit dans le même lieu, demanda et obtint de monseigneur le duc d'Angonlême, d'aller sur-le-champ soigner ce digne ecclésiastique, qui avoit exposé sa vie en donnant à notre auguste et malheureux roi les dernières consolations de la religion; il falloit bien de la piété et de la force d'âme pour ne pas refuser nne telle demande. S. A. R. n'hésita point à accorder cette touchante permission. Aussitôt, Madame, duchesse d'Angoulême, malgré l'affreux danger

M. Dupuytren [1] fit aussi une excellente relation de ce tragique événement. Cet écrit, qui fait tant d'honneur à sa supérieure habileté, à son esprit, à son âme, et même à sa manière

de prendre une maladie épidémique et mortelle, se rendit auprès de l'abbé Edgeworth, et le soigna avec l'assiduité et toute l'affection que pouvoit produire une piété qui étoit à la fois angélique et filiale. Le saint abbé mourut; Madame, duchesse d'Angoulême, ne fut même pas malade : ainsi le ciel renouvela pour elle le miracle qu'il avoit déjà fait pour les illustres filles de Louis XV.

(Note de l'auteur.)

[1] A dix-sept ans M. Dupuytren fut nommé professeur à l'École de Santé de Paris, et ouvrit des cours de chirurgie et des cours d'anatomie. Il succéda à M. Dumeril dans la place de chef des travaux anatomiques; et à vingt-quatre ans, il obtint la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il en est chirurgien en chef depuis 1815. M. Dupuytren a perfectionné et même inventé plusieurs instrumens. Sa clinique est suivie par un grand nombre d'élèves, auxquels il ne permet peut-être pas assez de joindre l'expérience de la main et l'usage des instrumens, à l'instruction qu'ils tirent de ses leçons. M. Dupuytren a publié plusieurs *Mémoires*, une *Thèse* et deux *Discours* relatifs à l'art qu'il pratique. Ce professeur célèbre, surtout par la hardiesse et la dextérité de ses opérations, est né à Pierre-Buffière en 1778.

(Note de l'éditeur.)

d'écrire, n'a point été rendu public. M. Dupuytren, avec la plus aimable obligeance, voulut bien m'en donner deux exemplaires.

Dans le cours de cette année parurent les poésies de M. de Lamartine [1]. Ce jeune homme

[1] Virgile et Racine sont peut-être les deux seuls poëtes dont le talent n'ait point subi ces inégalités, ces faiblesses, et, si je puis m'exprimer ainsi, ces lassitudes qui semblent prouver que le génie aussi a besoin de repos et de sommeil. Où je trouve beaucoup de beautés, dit Horace, je ne suis pas blessé des défauts. Les poésies de M. de Lamartine me donnent aussi cette heureuse insensibilité. Dans sa Lettre à M. Casimir Delavigne, il y a sans doute plusieurs choses à reprendre, mais je n'en ai point gardé le souvenir, tandis que les vers suivans sont restés dans ma mémoire :

D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante,
Je voulois te parler et voilà que je chante.
Ainsi quand sur les bords du lac qui m'est sacré,
Séduit par la douceur de son flot azuré,
Ouvrant, d'un doigt distrait, l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,
Je ne veux que raser, dans mon timide cours,
De ses golfes rians les flexibles contours,
Et sous le vert rideau des saules du bocage,
Glisser en dérobant quelques fleurs au rivage;
Mais du vent qui s'élève un soufle inaperçu
Badine avec ma voile et l'enfle à mon insu;
Le flot silencieux, sur la liquide plaine,
Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne.
L'onde fuit, le jour tombe; et, réveillé trop tard,
Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.

(Note de l'éditeur.)

n'avoit que vingt-six ans; il est aussi estimable par sa conduite que remarquable par son talent, il est petit-fils de madame Desrois, ancienne sous-gouvernante de mes élèves, qui ne lui furent confiés que dans leur première enfance [1]. La vieille comtesse de Rochambeau étoit alors gouvernante, madame Desrois souffrit beaucoup sous ses ordres; elle venoit me conter tous ses chagrins, que j'eus toujours le bonheur d'adoucir, en les détaillant à mesure à madame la duchesse de Chartres; madame Desrois me montra alors la plus vive reconnoissance, et je n'ai rien fait depuis qui ait dû altérer ce sentiment; des sujets particuliers de mécontentement ne m'ont point empêchée de m'intéresser vivement à son petit-fils. J'eus même l'honneur de parler de lui à mademoiselle d'Orléans, et de lui dire qu'il étoit bien digne d'elle de le protéger de tout son pouvoir; cette

[1] Les princes lui furent seulement confiés, car mademoiselle d'Orléans et sa sœur jumelle n'avoient pas un an lorsqu'on les remit entre mes mains, parce que je l'avois ainsi désiré, quoique l'usage constamment suivi jusqu'alors eût toujours été de ne donner une gouvernante aux princesses qu'à la fin de leur adolescence, à quatorze ou quinze ans.

(Note de l'auteur.)

aimable et sensible princesse avoit déjà fait plusieurs démarches pour l'attacher à une ambassade [1].

Quant aux poésies de M. de Lamartine, on y trouve de l'esprit, du talent, de beaux vers, et des sentimens religieux; mais le fond de ses *Méditations* est commun, il s'agit toujours des regrets causés par la mort d'une *maîtresse adorée*; les regrets d'Young (dans ses *Nuits*) sur la mort de sa fille, sont plus purs et plus touchans! D'ailleurs, M. de Lamartine n'est pas d'une bonne école, et l'on rencontre dans ses *Méditations* beaucoup trop de vers ambitieux et de phrases hasardées; il seroit bien à désirer qu'un jeune homme, né avec de si heureuses dispositions, et une si belle âme, attachât plus de prix à deux choses qui assureront toujours la durée des ouvrages; la propriété de l'expression, et la clarté. Il se rencontre malheureusement, parmi les beaux vers de M. de Lamartine, beaucoup d'expressions impropres, comme par exemple, celle-ci: *Des pas rêveurs;*

[1] M. de Lamartine fut depuis attaché à l'ambassade de Naples, et il vient d'être très-récemment nommé secrétaire de légation à Florence.

(Note de l'éditeur.)

il y a aussi une de ses Méditations qui forme un morceau complet et fini, et qui ne contient que d'affreux blasphèmes contre la Providence; l'auteur réfute victorieusement ces impiétés dans la Meditation suivante; mais il auroit dû placer la réfutation à côté des blasphèmes, et non dans une pièce de vers séparée. Je suis bien persuadée que mes éloges ne me feront point pardonner des critiques, qui blesseront d'autant plus l'auteur de ces belles Méditations, qu'il est impossible de les attribuer à la malveillance, et d'y répondre raisonnablement.

M. de Lamartine a fait beaucoup de lectures dans les salons, et l'on n'a pas manqué d'y applaudir les choses que je condamne; car, c'est ce qui arrive toujours dans la société, on y prend l'obscurité, et souvent la plus choquante impropriété de mots et d'expressions pour *du sublime*. Ceci rappelle ce que j'ai déjà cité de M. de La Harpe, et qu'il est bon de répéter ici. M. de La Harpe, lisant partout jadis sa *Mélanie*, excita un enthousiasme universel, par le plus mauvais vers de cette pièce que toutes les femmes citoient avec transport. En parlant des religieuses qui s'enferment pour

jamais dans un cloître, il dit : du moment où elles y entrent ;

La tombe se referme, et l'on y meurt long-temps.

S'il eût dit qu'on y souffre une longue agonie, la pensée étoit commune, et n'auroit frappé personne; mais *on y meurt long-temps* parut neuf, parce qu'on n'avoit jamais eu l'extravagance de dire que la mort, qui n'est qu'un instant, se prolonge *long-temps;* et l'on trouva ce vers admirable. Voilà les jugemens de société, depuis les *Éloges* de Thomas, si beaux à plusieurs égards, mais souvent si amphigouriques, et, par cette raison, si prônés et si admirés dans le temps. On se plaignoit déjà du néologisme et du galimatias, quelques années après la mort de Louis le Grand; Fontenelle et Lamothe furent, sous ce rapport, justement critiqués. Dans un ancien ouvrage très-curieux, intitulé *Dictionnaire néologique*, imprimé en 1728, on trouve ces vers qui n'ont pas vieilli :

Toute langue aujourd'hui devient énigmatique;
On entend peu le grec, assez peu le latin :
Je crains pour le français un semblable destin ;
A force de chercher quelque chose qui pique,
Du nouveau, du brillant, ou bien du gracieux,
On donne dans l'obscur, le faux, le précieux ;

Et souvent l'orateur, plus souvent le poëte,
Dans son propre pays a besoin d'interprète,
Qui puisse expliquer au lecteur
Ce qu'a voulu dire l'auteur [1].

Anatole de Montesquiou fit paroître un joli petit recueil imprimé de ses poésies; il écrivit sur l'exemplaire qu'il m'envoya les vers suivans :

« J'ai vu, dans vos écrits charmans,
» Que l'art de vivre heureux est le secret du sage;
» Je leur dois ma raison, mes goûts, mes sentimens :
» Mon cœur vous devoit cet hommage. »

J'avois, à cette époque, fini, depuis plusieurs mois, mon travail, 1°. sur *Émile;* 2°. sur le *Siècle de Louis XIV*, et l'*Abrégé du siècle de Louis XV*, par Voltaire; j'ai voulu seulement épurer ces ouvrages, et les rendre tels que les jeunes instituteurs, et les jeunes gens qui entrent dans le monde, puissent les lire sans danger de corrompre leur jugement, leur esprit et leur cœur, par les mensonges impudens, les sophismes et les impiétés qui se trouvent dans ces ouvrages: je

[1] L'auteur anonyme, qui a pris ces vers pour épigraphe, dit les avoir tirés du *Mercure*, du 7 septembre 1727.

(Note de l'auteur.)

n'ai pas mis à ces éditions épurées une seule phrase de moi dans le texte, dont je me suis bien gardée de retrancher les inconséquences et les mensonges, qui n'ont rien de corrupteur. Je ne m'abusai point sur l'animosité nouvelle qu'exciteroient contre moi ces nouvelles éditions; mais je crus faire une chose utile et religieuse, et avec cette persuasion, rien ne peut me décourager. Je fis en outre des notes toujours approbatives sur un ouvrage admirable, en un gros volume in-8°. de plus de six cents pages, qui, depuis cinquante ans, étoit tombé dans le plus profond oubli; les philosophes l'étouffèrent à sa naissance, et n'en dirent pas un seul mot dans leurs écrits, parce qu'ils en reconnurent la supériorité. Je n'en avois moi-même jamais entendu parler; et même, quand j'ai fait mon ouvrage sur la religion, c'est M. le chevalier d'Harmensen, si instruit et si spirituel, qui fit cette heureuse découverte, qui m'apporta ce livre, qui a pour titre, *Catéchisme philosophique, ou Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis;* par M. l'abbé Flexier de Réval, avec cette épigraphe :

« *Philosophia catechismus ad fidem.* »
CYRILLUS ALEX.

Je compte, si Dieu le permet, ajouter encore à ces réimpressions épurées les ouvrages suivans : *Charles XII*, et *Pierre le Grand*, de Voltaire; l'*Essai sur les mœurs des nations*, du même; l'*Histoire politique et philosophique des Européens dans les Indes*, de l'abbé Raynal [1].

[1] Je commençai ce travail par l'*Essai sur les Mœurs des Nations*, de Voltaire ; mais, après cette lecture, je trouvai cet ouvrage si odieux, si mauvais, et si plat d'un bout à l'autre, et tellement rempli d'erreurs, de bévues et de mensonges, que je renonçai, sans retour, à l'idée de l'*épurer ;* je pensai avec raison qu'une production si détestable ne pourroit jamais être réimprimée que dans une édition *compacte*, et que d'ailleurs nul libraire, nul spéculateur, n'auroit la folie de la présenter de nouveau au public. Je n'ai pas eu le temps encore de faire des notes à *Charles XII* et à *Pierre le Grand;* le premier de ces ouvrages est agréable à lire, quoique le style en soit souvent trop négligé ; et ce livre contient tant de faits contradictoires, inexacts, et tant de faussetés, qu'il n'est en général qu'un roman et non une histoire. Quant à *Pierre le Grand*, les partisans même de M. de Voltaire conviennent que cette histoire est tout-à-fait manquée ; nul sujet pourtant n'étoit plus beau, le héros ne ressemble à aucun autre : il fut, en politique et en législation, ce que fut parmi nous, en littérature, le grand Corneille; fondateur heureux d'un

On fit cet hiver, chez madame de Grollier, une lecture tout haut devant trente personnes, de mon *Essai sur les beaux-arts*, manuscrit que M. de Sommariva laissa en dépôt entre les mains de madame de Grollier jusqu'à son retour à Paris. Cette lecture eut le plus grand succès : elle fut faite par M. de Vimeux, qui,

empire immense, il en assura la gloire et la prospérité, en le tirant de la barbarie ; législateur étonnant, il donna des lois à des peuples qui n'avoient point de frein ; il éclaira des esprits plongés dans les plus épaisses ténèbres ; il fit naître l'industrie du sein de la paresse ; il sut également instruire, combattre, vaincre et régner. Il n'y a, dans l'histoire de M. de Voltaire, ni trait caractéristique, ni grandeur d'âme, ni peintures attachantes, ni rien enfin de ce qui devroit naturellement s'y trouver. Cet ouvrage est à refaire, et tout écrivain estimable peut l'entreprendre sans aucune présomption.

J'ai fait et fini le travail sur l'*Histoire politique et philosophique des Européens dans les Indes*, de l'abbé Raynal, et même avant que le *Journal des Débats*, dans un de ses numéros, ait invité les gens de lettres à faire cette grande et utile entreprise ; j'ai mis à ce travail tout le soin et toute la réflexion dont je suis capable ; j'ai fait un très-grand nombre de notes que j'ai eu le temps de relire et de méditer, et dont j'avoue que je suis contente. Je n'ai point encore fait imprimer cet ouvrage ; j'en reparlerai dans ces Mémoires avec plus de détail.

(Note de l'auteur.)

dit-on, lit dans la perfection. Ce qu'il y a de particulier à cet ouvrage, c'est que je l'ai fait, non-seulement sans aucun brouillon, mais sans aucune rature, puisque je l'ai écrit sur un livre blanc relié; je voudrois, pour répondre à la confiance de M. de Sommariva, qu'il fût un chef-d'œuvre.

J'allai avec madame de Choiseul faire une visite à madame de Grollier. Je ne me console pas qu'une personne si charmante, et qui a des talens si supérieurs, soit aveugle; elle est, sans exception, le seul peintre de fleurs qui ait su mettre dans ses compositions de l'esprit, de l'intérêt et de l'imagination; il y a toujours dans ses tableaux une idée ingénieuse: je ne ferai à ce sujet qu'une seule citation. On voit dans son salon un très-grand tableau d'elle, qu'elle a conservé; il représente dans le lointain une éruption du Vésuve; on aperçoit quelques maisons et de hautes colonnes renversées par le tremblement de terre et par les torrens destructeurs d'une lave brûlante; et sur le premier plan du tableau on voit un beau vase d'une fragile porcelaine doucement incliné sur l'herbe sans être brisé, et les belles fleurs qu'il contenoit dispersées, mais ayant

conservé tout leur éclat et toute leur fraicheur. Il y a dans cette idée quelque chose de philosophique qui frappe au premier coup d'œil; c'est une vive image des grands orages de la vie et des révolutions des empires, qui renversent communément tout ce qu'il y a de plus élevé.

Le hasard me donna sur les fleurs une idée singulière, dont j'ai fait une nouvelle : j'avois sur ma cheminée un grand vase de cristal violet, que m'avoit donné madame de Chevreuse, il étoit rempli de roses blanches; quelques-unes de ces roses étoient tombées à côté du vase sur la cheminée, et, se trouvant éclairées par le soleil à travers le cristal violet du vase, elles étoient de la plus belle couleur de pourpre, et formoient ainsi un beau contraste avec les roses blanches restées dans le vase. Madame de Grollier vint me voir ce jour même; je lui fis part de mon observation : elle fut enthousiasmée, elle me promit de faire un tableau sur ce fait; mais malheureusement elle devint aveugle avant d'en avoir terminé l'esquisse. Pour moi, voici comment je composai ma nouvelle sur ce même fait. Un peintre d'histoire a une fille unique qui

lui est demandée en mariage par un peintre de fleurs, mais il veut que son gendre ait de l'imagination, et, pour l'éprouver, il lui propose de faire un tableau dont toutes les fleurs seront blanches, et, dont néanmoins la moitié sera d'une belle couleur, ou rouge, ou jaune, ou pourpre; et il l'assure que la chose est très-possible; le peintre de fleurs ne peut deviner cette énigme et se désole : la jeune personne dont il est aimé va faire une neuvaine, pour le succès de son mariage, dans une vieille chapelle gothique dont les vitraux sont de couleur; elle porte un vase rempli de fleurs blanches qu'elle pose sur un autel, et elle se met en prière : dans ce moment, son amant survient, et, jetant les yeux sur l'autel, il voit une partie des fleurs coloriée par le reflet des vitraux; alors il s'écrie que la prière est exaucée : il fait le tableau et il épouse la jeune personne. Je n'ai fait imprimer ce conte que long-temps après; il n'est point réuni à mes autres nouvelles; je l'ai placé à la suite de mon ouvrage intitulé : *La botanique historique et littéraire*. Je revis chez madame de Grollier, M. Briffaut, et avec plaisir ; je conserve toujours de l'intérêt aux personnes que j'ai

aimées. Je reçus le soir même une lettre de M. le duc de Glocester, que j'ai gardée comme un souvenir précieux.

Je reçus aussi de Dresde une lettre de cette jeune et charmante Polonaise, madame la comtesse de Zaleska, dont j'ai déjà parlé : elle m'envoyoit une grande miniature ravissante, représentant une vierge et l'enfant Jésus, d'après l'un des plus beaux tableaux de la galerie de Dresde, et que j'envoyai sur-le-champ à Casimir.

Madame de Choiseul me fit faire connoissance avec M. le vicomte de Saint-Priest, fils de l'ancien ambassadeur de Turquie ; j'ai beaucoup vu son père chez madame de Gourgues dans ma première jeunesse : je le regardois avec un grand respect, parce qu'il avoit passé plusieurs années à Constantinople ; sa conversation étoit aimable et instructive ; son fils m'intéresse également par son esprit, sa douceur, son goût pour les arts, et la singularité de sa destinée [1] ; sa vie est un véritable roman. Il a épousé une Russe, il a des enfans dont il a dirigé l'éducation avec le plus grand

[1] J'en parlerai avec plus de détail par la suite.
(Note de l'auteur.)

succès; son fils, qui étoit alors à peine sorti de l'adolescence, donnoit déjà des espérances, qu'il a pleinement justifiées depuis.

Durant ce même hiver je voyois souvent aussi madame la marquise de Montcalm : elle m'avoit demandé quelques lignes de mon écriture, et je lui portai des *réflexions sur l'espérance*, et faites pour elle; je les écrivis de ma main, d'une écriture extrêmement fine, sur un petit papier grand comme le doigt. Cette personne si intéressante par ses malheurs, sa conduite, son esprit et son caractère, est jeune encore, mais toujours malade, souffrante, ne pouvant marcher, et toujours sur une chaise longue; sa pieuse résignation est devenue en elle un sentiment si profond, si vrai, qu'il semble ne lui rien coûter; elle a un beau visage et une physionomie touchante qui va au cœur; on croiroit que M. de La Harpe, dans ses vers sur la mélancolie, a voulu peindre l'expression de ses yeux, lorsqu'il dit :

Son regard triste et doux implore la pitié !

Mais ses discours ne la demandent point; elle ne parle jamais de ses souffrances; elle est toujours prête à partager celles des autres; il

y a dans toute sa personne un calme d'autant plus frappant, qu'il contraste avec sa situation; ce calme n'est jamais insipide, parce qu'il est toujours uni à la sensibilité : c'est la paix d'une belle âme et non l'insouciance de l'égoïsme; son esprit a de la justesse, de la finesse; sa conversation est toujours douce, attachante et solide. Un jour je vis chez elle M. le duc de Richelieu, son frère, que je n'avois jamais rencontré; je fus charmée de son entretien, que je trouvai simple, naturel, agréable; je n'ai vu à personne une physionomie qui soit à la fois plus douce, et plus animée; j'ai un grand fond d'admiration pour l'homme qui s'est conduit avec tant de dignité dans l'émigration, et pour le fondateur d'Odessa [1].

Quand je songe au nombre infini d'ennemis que je me suis faits, je suis véritablement surprise de n'en être pas plus effrayée; les uns me haïssent pour d'anciens démêlés littéraires, dans lesquels j'eus l'*imprudence* d'avoir toujours raison; les autres, parce qu'ils ne veulent pas que l'on défende la religion, et que l'on ne soit

[1] A l'époque où j'écrivois ceci, M. de Richelieu vivoit encore.

(Note de l'auteur.)

pas prosterné devant Voltaire ; j'ai contre moi tous les philosophistes et leurs disciples, tous les littérateurs *romantiques*, tous les innombrables écrivains qui ne savent pas écrire ; toutes les femmes galantes qui ont une aversion naturelle pour la saine morale; tous ceux qui, joignant à des talens et à de bons principes beaucoup d'amour-propre et une grande ambition, sont excessivement ennuyés de *la ténacité* d'une vieille femme, de l'indulgence du public pour elle, et des succès qu'elle obtient si constamment, en soutenant la cause dont ils voudroient être les seuls défenseurs remarquables; ils trouvent fort mauvais qu'une femme ose à cet égard entrer en partage avec eux. Enfin, j'ai pour ennemis certains *ultras* qui pensent qu'on n'est véritablement monarchique qu'en aimant le despotisme, les lettres de cachet, les anciens droits de chasse, l'esclavage, etc., choses que j'ai toujours détestées.

Je me suis encore attiré la haine de tous ceux qui ont varié dans leurs principes, et le nombre en est grand, car je crois que je suis le seul auteur qui, publiant des ouvrages depuis près de cinquante ans, ait écrit dans les mêmes principes et montré les mêmes croyan-

ces, professé les mêmes doctrines, avant, pendant, depuis les révolutions, en pays étranger et en France. Il est difficile à soixante-quatorze ans [1] de faire tête à tant d'ennemis et de partis, surtout quand on ne possède ni maison, ni fortune, et qu'on n'a qu'un très-petit nombre d'amis qui sont incapables d'intriguer; je les ai choisis pour mon cœur, et non pour ma réputation. Pour supporter avec sérénité tant d'inimitiés et d'injustices, il faut sans doute, à mon âge, un courage plus *qu'humain*, c'est celui qui m'est donné; je suis par moi-même sensible, timide, et foible, mais je me répète ces paroles divines : *Celui qui n'a que le Très-Haut pour appui recevra des marques constantes de la protection du Dieu du ciel*, et je sens que j'aurai la force de poursuivre, de triompher, et de terminer dignement ma carrière littéraire.

Je fis, dans cet hiver, une chose que je ne pouvois faire que pour madame de Choiseul : j'allai à ce qu'on appelle aujourd'hui *une soirée*, mais ce fut chez elle; j'y restai jusqu'à deux

[1] Et plus encore à près de quatre-vingts que j'ai aujourd'hui.

(Note de l'auteur.)

heures. Il y eut une très-jolie assemblée, et une conversation fort aimable tint lieu de jeux et de musique; j'y revis, pour la première fois depuis trente-cinq ans, madame de Matignon : elle a perdu son éclatante fraîcheur, mais elle a conservé son aimable naturel; elle est grand'mère de madame de Beauffremont, qui étoit mariée à Théodore de Beauffremont, neveu de madame de Choiseul; cette jeune personne, charmante par sa figure et ses grâces, étoit là, ainsi que son mari, qui est aussi à tous égards le jeune homme le plus agréable. Je retrouvai à Madame de Matignon toute sa gaieté ct l'art de conter des riens avec un charme infini: ce qui me rappela une histoire très-plaisante qu'elle contoit, à son retour de Naples, et qui eut un succès parfait. Je vais tâcher d'en donner une idée ici; ce qui sera assez difficile. L'histoire est assurément très-innocente, mais il est embarrassant d'écrire le mot qui en fait tout le sel; cependant ce mot, que les jacobins, dans le temps de la plus grande licence, n'auroient pas osé prononcer tout haut dans un cercle, étoit alors mille fois répété dans la société, puisqu'il tenoit à une mode : ainsi je crois qu'après ces

précautions oratoires, je puis entreprendre ce petit récit.

Madame de Matignon, arrivant de Naples, fut obligée d'aller sur-le-champ à Marly, où étoit la cour; elle ne s'arrêta à Paris que pour y coucher; elle n'y avoit vu que deux ou trois personnages très-graves, qui n'avoient pas imaginé de la mettre au fait des modes nouvelles: il s'en étoit établi une, devenue universelle depuis douze ou quinze jours. Cette mode, qui n'avoit rapport qu'à l'habillement des femmes, consistoit à se mettre par-derrière, au bas de la taille, et sur la *croupe*, un paquet plus ou moins gros, plus ou moins *parfait de ressemblance*, auquel on donnoit sans détour le nom de *cul*. Madame de Matignon ignoroit complétement l'établissement de cette singulière mode. Elle n'arriva à Marly que pour se coucher; on la logea dans un appartement qui n'étoit séparé de celui qu'occupoit madame de Rully (aujourd'hui madame la duchesse d'Aumont) que par une cloison très-mince et une porte condamnée; qu'on se figure, s'il est possible, la surprise de madame de Matignon, lorsque le lendemain, deux heures après son réveil, elle entendit

entrer chez madame de Rully madame la princesse d'Hénin, qu'elle reconnut à la voix, et qui, sur-le-champ, dit : « Bonjour, mon cœur; *montrez-moi votre cul....* » Madame de Matignon, pétrifiée, écouta attentivement, et recueillit le dialogue suivant. Madame d'Hénin, reprenant la parole, s'écria, avec le ton de l'indignation : « Mais, mon cœur, il est affreux, votre *cul*, étroit, mesquin, tombant; il est affreux, vous dis-je. En voulez-vous voir un joli? tenez, regardez le mien.... » — « Ah! c'est vrai! » reprit madame de Rully, avec l'accent de l'admiration. « Regardez donc, mademoiselle Aubert (c'étoit sa femme de chambre, présente à cette scène); il est réellement charmant, le *cul* de madame d'Hénin, comme il est rebondi!... le mien est si plat, si maigre!... Ah! le joli, le joli *cul!...* » — « Voilà comme il faut avoir un *cul*, quand on veut réussir dans le monde. Il est bien heureux que j'aie été chargée du soin de vous surveiller [1]. »

J'abrége ce dialogue, beaucoup plus long et

[1] Par madame de Blot, tante de madame de Rully, et amie de madame d'Hénin.

(Note de l'auteur.)

plus agréable, quand il est conté par madame de Matignon; et, ce qui rend ce fait aussi curieux qu'il est plaisant, c'est qu'il est parfaitement exact et vrai dans tous ses détails. Les Angloises n'adoptèrent point cette mode, mais elles n'eurent pas le droit de s'en moquer, car quelques années après elles inventèrent de porter des *ventres;* ce qui est tout aussi bizarre, et n'a pas plus de décence.

J'ai été frappée, ainsi que beaucoup d'autres personnes, du ridicule des noms donnés par les terroristes à différentes choses; mais il faut convenir que cette espèce de ridicule a été portée beaucoup plus loin à quelques égards durant les dix années qui ont précédé la révolution, ce qui contrastoit d'une étrange manière avec la pruderie que certaines femmes conservoient encore; comme, par exemple, de ne jamais se permettre de prononcer le mot *culotte*, et cependant les mêmes personnes parloient sans cesse des *pet-en-l'air*, que les princes, dans leurs châteaux, permettoient de porter le matin jusqu'au dîner inclusivement.

Les noms donnés à certaines couleurs n'étoient pas plus nobles ni plus raisonnables, *caca dauphin*, *soupirs étouffés*, etc. Toutes

les femmes sans exception appeloient le gros nœud de ruban qui complétoit leur parure, *un parfait contentement ;* le petit panier qu'on mettoit le matin, une *considération*; et le ruban qui nouoit un bonnet négligé, un *désespoir.*

Dans le siècle de Louis XIV, aucune de ces dénominations n'existoit. Les noms mêmes de modes et de jeux avoient de la noblesse et de l'élégance : on jouoit à *l'anneau tournant, au papillon, au portique*[1]; presque toutes les modes avoient des noms de batailles ou de personnages célèbres, et rappeloient des idées de gloire.

Je vis aussi chez madame de Choiseul madame la baronne Dubourg, que je n'avois jamais rencontrée, mais dont j'avois beaucoup entendu vanter l'esprit et les agrémens. Le bon duc de La Vauguyon devoit y être, mais il étoit malade ; on lui avoit mis le matin vingt-cinq sangsues : il désiroit me revoir, j'aurois été charmée de renouveler connoissance avec lui; je ne l'avois pas vu depuis mon premier voyage en Hollande, il y avoit plus de quarante-cinq ans. Je fis ce

[1] Qu'on a depuis appelé *trou-madame.*

(Note de l'auteur.)

voyage avec madame la duchesse d'Orléans, et la malheureuse princesse de Lamballe. M. de La Vauguyon étoit ambassadeur de France à La Haye. Il fut particulièrement aimable pour moi; il prévint tellement en ma faveur le stathouder, que, lorsque nous allâmes à la cour, il ne fut occupé que de moi; M. de La Vauguyon lui avoit vanté mon talent de déclamation; et le prince, qui savoit des millions de vers françois, voulut me faire connoître le sien. Il me nomma, pour jouer au wisk avec lui, et, pendant toute la partie, il récita le rôle d'Orosmane, et je fis celui de Zaïre; pendant ce temps les princesses jouoient à une table ronde avec la princesse d'Orange, et le reste de la cour; mais notre déclamation, quoique à voix basse, leur donna beaucoup de distractions. A souper, le prince me fit placer à côté de lui : M. de La Vauguyon lui avoit dit que je n'avois jamais mangé de *nids d'oiseaux;* c'est un mets des Indes très-rare et très-cher. Ces nids d'oiseaux sont ceux d'une espèce d'hirondelle nommée *sanlangane;* on en servit un plat devant moi, que le prince me fit manger presque tout entier, et que je trouvai excellent. La princesse d'Orange avoit une fi-

gure majestueuse, elle étoit affable et spirituelle; elle n'avoit, au lieu de dames, que des *filles d'honneur*, qui étoient toutes, à cette époque, remarquablement laides.

Je fus très *à la mode* pendant l'hiver passé[1], mais je n'eus ni l'envie, ni la possibilité de répondre à toutes les avances qu'on voulut bien me faire. Mes éditions de réimpression consumoient un temps qui eût employé celui de dix littérateurs ordinaires, car aujourd'hui personne n'est laborieux. Le travail immense que je m'étois imposé me fatiguoit un peu, parce qu'il étoit sans cesse interrompu par des multitudes de billets auxquels il falloit répondre, par des visites qui se multiplioient tous les jours, par le temps énorme que nous passions à dîner, et par celui que d'ailleurs j'étois obligée de donner souvent à M. de Valence, hors du dîner; mais avec de la persévérance et de l'activité, on peut suffire à tout.

J'ai su, à n'en pouvoir douter, que madame la duchesse de Berri, et même feu monseigneur le duc de Berri, avoient daigné montrer quelque désir de me voir; il m'eût été bien facile de profiter de cette bonté, qui, malgré toute

[1] En 1820.

ma *sauvagerie*, m'eût procuré une grande satisfaction; mais si j'eusse eu l'honneur d'approcher quelquefois de madame la duchesse de Berri, on m'auroit supposé, en dépit de ma caducité, des desseins ambitieux que, même à trente ans, j'aurois été bien incapable de former. Ainsi, pour me soustraire à de nouvelles fables, j'ai dû renoncer au bonheur de voir et d'entendre cette héroïne de la sensibilité, du courage, et du malheur le plus tragique.

Pour revenir à la rue Pigale, je dois dire que j'ai toujours trouvé M. de Valence très-modéré dans ses principes politiques : il vouloit sincèrement la paix intérieure et le maintien de tout ce qui existoit; mais sa société n'étoit composée en général que de ceux qu'on appeloit alors *des libéraux;* et la mienne ne l'étoit que de ceux qu'on nommoit *ultras*. Au milieu de tout cela, je vivois sans disputes, parce que je ne parlois point de politique, et qu'on ne m'adressoit jamais un mot sur ce point. Parmi les personnes qui venoient chez M. de Valence je distinguai M. de Lacépède, homme d'un caractère si doux et si parfait, auquel on n'a pu reprocher, lorsqu'il avoit une grande place,

que d'être *trop poli*, reproche bien nouveau, et bien honorable à un homme en place; d'ailleurs cette politesse vient d'une âme bienveillante et généreuse : quand il étoit grand chancelier de la Légion-d'Honneur, il donnoit de sa bourse des sommes considérables en pensions, aux officiers malheureux de cette Légion, en leur faisant croire que ce bienfait leur étoit accordé par le gouvernement; enfin il est savant et modeste, et, ce qui est encore un titre auprès de moi, il aime passionnément la musique, et compose avec beaucoup de talent.

M. de Flaugergues a de l'esprit, du calme, et de la modération. M. le comte de Ségur, connu par ses talens, est d'une société agréable et piquante. M. Lemaire, si grand latiniste, loin d'avoir la pédanterie si ordinaire aux savans qui jouissent d'une haute réputation, est simple, naturel, et d'une gaieté charmante. Quant à ses opinions sur les affaires, je les ignore, car il ne parle jamais de politique, preuve d'un excellent esprit.

M. Villemain, qui n'a fait que des ouvrages sérieux et d'un goût sévère, est d'une vivacité qui contraste agréablement avec son esprit solide et réfléchi. Par un hasard singulier et ro-

manesque, et par une confidence qu'il ne pouvoit se dispenser de me faire, j'ai eu l'occasion de connoître avec une entière certitude qu'il n'est point d'âme plus sensible et plus désintéressée que la sienne. C'est une découverte qui m'enchantera toujours, quand elle sera relative à une personne dont on doit admirer les talens. Je n'en dirai pas davantage; j'ai promis le secret sur les détails touchans qui expliquent ce fait.

Je dînois souvent, chez M. de Valence, avec M. le duc de Bassano, et, me trouvant plusieurs fois à table à côté de lui, nous avons beaucoup causé ensemble, et j'ai été charmée de sa conversation. Il a toujours suivi constamment Napoléon dans ses campagnes, et il en a profité, en voyant toutes les choses curieuses et intéressantes qui se trouvoient dans les lieux qu'il a parcourus; en suivant Napoléon, comme ministre et comme courtisan, il s'instruisoit comme auroit pu le faire un littérateur, ou un ami passionné des arts. Il rend compte avec une extrême justesse d'esprit de tout ce qu'il a vu; il sait donner à ses descriptions un intérêt particulier, et l'on sent qu'elles sont parfaitement véridiques.

L'amiral Truguet étoit aussi de la société de M. de Valence ; je n'ai eu ni rapport, ni conversation particulière avec lui ; je sais seulement qu'il est généralement estimé ; mais je fus bien naturellement occupée de madame Truguet, son aimable et jeune épouse. Avant de me connoître personnellement, elle avoit pris, par la lecture de mes ouvrages, un très-grand sentiment pour moi ; elle me le témoigna, dès notre première entrevue, avec une naïveté remplie de grâce. Elle étoit déjà mère, et l'occupation si tendre où je la vis de son petit enfant acheva de m'intéresser vivement pour elle.

Enfin je retrouvai encore cet hiver une ancienne connoissance d'émigration, M. Dampmartin, connu par quelques ouvrages historiques estimables ; sa conduite en Prusse a été bien noble et bien généreuse ; j'en ai déjà parlé : nous fûmes enchantés de nous revoir. Je ne connois point de société plus douce et plus agréable que celle de M. Dampmartin ; et ceci est un grand éloge, lorsqu'on parle d'un homme qui pourroit avoir si justement des prétentions à l'esprit, c'est-à-dire le désir malheureux de briller dans la conversation.

J'étois encore chez M. de Valence, lorsque parut l'ouvrage de M. Garat sur M. Suard; il y a bien long-temps que je n'avois lu un ouvrage aussi étrange; le style, loin d'être celui d'un académicien qui plus d'une fois avoit montré du talent, est presqu'à chaque page rempli d'incorrections, de fautes de langage et de phrases recherchées et à prétentions, accusation qu'il me seroit bien facile de justifier par un grand nombre de citations, si on le désiroit; et dans cette triste production, nulle beauté ne rachète l'affectation et le galimatias; il est vrai que l'auteur a pris un pauvre sujet de panégyrique : vouloir présenter M. Suard comme un grand homme est une singulière idée. Qu'a-t-il fait? de petits essais littéraires tout-à-fait oubliés et faits pour l'être, et une très-médiocre traduction de l'histoire de Charles-Quint [1]. Quel rôle a-t-il joué? aucun; aussi M. Garat le loue-t-il surtout sur ses *agrémens incomparables* dans la société, sur *le charme de sa conversation* et sur *ses succès prodigieux dans le grand monde.*

[1] Mais qui fut prônée par les philosophes, parce qu'elle est *très-philosophique.*

(Note de l'auteur.)

M. Suard n'a jamais vécu qu'avec des gens de lettres et dans des *bureaux d'esprit* : là on dissertoit, et l'on ne causoit point. M. Garat veut aussi persuader que madame Suard, ainsi que son mari, étoit la personne du monde la plus à la mode; il dit : « Hommes et femmes, » on les voyoit courir de leurs hôtels, de leurs » palais, à la porte d'un homme de lettres et » de sa femme, » qu'ils appeloient (élégamment, dit M. Garat), *le petit ménage;* il ajoute que les chasseurs de leur connoissance garnissoient la table du *petit ménage de perdrix, de faisans, de gibier de toute espèce;* que le marquis de Chastellux envoyoit *les lièvres et les lapins*, qu'il appeloit *ses pièces fugitives.* Le fait est que M. Suard n'a jamais été dans le monde, et l'on s'en aperçoit facilement au ton de ses écrits. Le second volume de cet ouvrage surpasse tout ce qu'on peut imaginer de scandaleux : il suffit, pour en donner une idée, de dire que l'auteur compare Robespierre à *Jésus-Christ!*..... La plume s'échappe des mains en citant un tel blasphème..... L'auteur déjà dans le premier volume avoit osé faire l'éloge de *l'épître à Uranie*, de Voltaire, infâme ouvrage que même les philosophes du

dernier siècle regardoient comme méprisable sous tous les rapports. Dans ce même volume, l'auteur cite comme une chose très-touchante et même *religieuse* la lettre d'une femme mariée, maîtresse de M. de Suard, qui lui écrivoit, en sortant d'une église : « Je me prosterne aux pieds des autels et je dis : *Mon Dieu, qui m'avez donné ma sœur et mon amant, je vous aime et je vous adore.* »

Ce qu'il y a de plus étrange dans cet ouvrage, c'est que l'auteur, en débitant toutes ces extravagances, n'a nullement le projet de dire des impiétés ; il croit même qu'en général il respecte la religion : c'est un impie naïf. On ne peut comparer cette espèce d'ingénuité d'irréligion qu'à celle de corruption de mœurs qui se trouve dans les *Mémoires de madame d'Épinay* ; d'ailleurs rien n'est risible comme l'importance philosophique que l'auteur attache à tous les *mots* prononcés par M. Suard durant l'espace de soixante ans, à toutes ses conversations avec ses amis, dont M. Garat a conservé le souvenir le plus détaillé ; il croyoit, dit-il, *entendre Tacite*; il s'extasie sans cesse sur *sa grâce inimitable*, sur l'ascendant que son *génie* uni à *ses manières* et à *cette grâce parfaite*, lui

donnoit dans le monde dont il étoit *l'idole et le modèle*. Ce que je puis dire en vérité, c'est que j'ai passé trente ans dans le plus grand monde sans y avoir jamais rencontré M. Suard, et sans y avoir jamais entendu parler de lui, sinon à l'époque des grands succès de Gluck. Les gens de lettres alors se divisèrent en Gluckistes et Piccinistes, et, sans aucune connoissance en musique, se mirent à écrire des extravagances pour soutenir leurs opinions. M. Suard fut un de ces écrivains; ces écrits les couvrirent tous de ridicule; tous les musiciens s'en moquèrent, et je fus du nombre. Enfin, il y a aussi dans l'ouvrage de M. Garat je ne sais quel *commérage* philosophique que je n'ai vu dans aucun autre, et qui est véritablement très-comique. Il est inutile de dire que l'on rencontre souvent dans ce déplorable ouvrage des saillies heureuses et des traits spirituels; un auteur tel que M. Garat auroit pu facilement l'écrire ainsi d'un bout à l'autre. Il est inconcevable qu'avec son talent, sa raison et les nobles sentimens qu'il a toujours montrés, il ait pu laisser échapper de sa plume une semblable production.

Mon ami, lord Bristol, revint à Paris, ce

qui me fit un plaisir extrême; je trouvois un charme inexprimable dans son entretien, car personne au monde ne s'intéresse plus vivement que lui au rétablissement de la religion et de la morale.

Outre les impressions épurées d'ouvrages philosophiques dont j'ai déjà parlé, je conçus encore dès lors le projet de refaire l'*Encyclopédie*, ouvrage dont on ne pourra jamais se passer, par ordre alphabétique; et tant que nous n'en aurons pas une bonne, celle qui existe sera consultée et gardée dans les grandes bibliothèques, malgré ses erreurs, ses bévues, ses omissions, pour grossir les volumes, ses infamies en tout genre, et malgré tant de nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts, qui ont été faites de nos jours, etc. J'ai appelé très-justement, dans je ne sais quel ouvrage, cette énorme et monstrueuse production *le Briarée* des bibliothèques, titre qui lui convient parfaitement, puisque ce livre colossal s'élève insolemment et sans cesse contre le ciel. Il seroit bien à désirer qu'une société composée de littérateurs véritablement estimables entreprît de refondre, d'épurer et d'abréger cette incohérente et dangereuse com-

pilation ; je pourrois offrir à cet égard quelques documens utiles, ayant lu deux fois l'*Encyclopédie* d'un bout à l'autre (à l'exception de l'astronomie et des mathématiques) ; ce que je puis prouver, puisque j'en ai conservé deux volumes d'extraits. La grande entreprise de cette réimpression terminée seroit un bienfait public inestimable. J'ai fait aussi des notes critiques sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur les Mœurs*, de Duclos, mais elles sont encore manuscrites : je ne les ai point fait imprimer ; je les réserve pour un moment favorable, ainsi que mon travail sur Raynal.

Dès les années 1820 et 1821, l'impiété déclarée n'étoit déjà plus de mode : on n'osoit plus déclamer ouvertement contre la religion ; mais cependant elle faisoit des progrès effrayans surtout parmi les jeunes gens ; elle leur donnoit un esprit séditieux qui formoit une espèce de conjuration secrète qui n'étoit pas encore organisée, mais qui étoit réelle, et dont le but est de détruire la religion chrétienne et de réduire tous les gouvernemens en républiques. Ce qui alimentoit cet esprit impie et séditieux, sont les ouvrages des prétendus

philosophes du dernier siècle : leurs pamphlets et leurs petites brochures sont tombés dans le mépris et dans l'oubli; mais ils ont fait une cinquantaine de volumes, qui, quoique beaucoup moins estimés qu'autrefois, contiennent pourtant de bonnes choses mêlées à des erreurs pernicieuses. Si l'on prouvoit, 1°. que ces ouvrages ont une réputation très-usurpée pour le style; 2°. que leur inconcevable inconséquence démontre géométriquement que les systèmes en sont faux; 3°. si l'on pouvoit trouver un moyen d'anéantir tout ce qu'ils ont de dangereux, on rendroit à la religion et aux gouvernemens établis un service véritablement incalculable.

Les réfutations séparées, quelque bonnes qu'elles soient, n'atteindront jamais ce but; on ne peut donc, je crois, remédier à ce mal que par les moyens que j'ai proposés, les réimpressions épurées et l'entreprise d'une nouvelle Encyclopédie. Je communiquai toutes mes idées à cet égard à trois hommes d'un mérite supérieur, qui trouvèrent ce moyen sûr et immanquable. J'imaginai de joindre à mes réimpressions des préfaces faites avec le plus grand soin, dans lesquelles

j'annonce que les choses pernicieuses qui se trouvent dans ces ouvrages sont tellement incohérentes, qu'en les retranchant je n'ai jamais été obligée d'ajouter un seul mot de liaison. Je n'ai pas inséré dans ces ouvrages une seule syllabe de moi, ce qui prouve combien ils manquent de place, d'ordre et de logique. Ainsi nul ne pourra dire que j'ai refait ces ouvrages : le tout en est tout entier de leurs auteurs. Je suis autorisée à croire, et par mes ennemis mêmes, que mes critiques doivent avoir quelque poids. M. Suard a écrit que je n'avois de talent supérieur que pour *la critique*, et il a prouvé en ceci une grande impartialité, puisque je l'ai beaucoup critiqué. M. Hoffmann, dans le compte si singulièrement inexact et malveillant qu'il a rendu de *Pétrarque et Laure* dans le *Journal des Débats*, termine néanmoins cet article en disant, en propres termes, que j'avois atteint dans *Pétrarque le plus haut degré de la perfection du style*, et que mes ouvrages *sous ce rapport* (du style) *pouvaient être rangés parmi les écrivains littéraires et classiques du siècle de Louis XIV ;* et ce jugement d'un homme de lettres très-malveillant, mais très-spirituel, et

qui écrit avec beaucoup d'agrément, ce jugement honorable n'a point été contesté. J'ajouterai seulement qu'il est extraordinaire, lorsqu'on a manifesté une semblable opinion et d'une manière aussi positive, qu'il est bien étrange de ne pas citer une seule ligne d'un ouvrage auquel on reconnoît un genre de mérite qui n'est assurément pas commun, aujourd'hui surtout.

Tous les pères de famille et tous les honnêtes gens applaudiront, j'en suis bien sûre, aux projets que je viens d'énoncer. Il est bien certain que si presque toute la classe des banquiers a produit beaucoup de jeunes gens séditieux, on doit principalement l'attribuer au grand ouvrage de Raynal sur les Indes, que tous ceux qui se destinent au négoce sont en quelque sorte obligés de lire, parce que ce livre, si scandaleux à tant d'égards, contient sur le commerce des détails intéressans et curieux qui ne se trouvent point ailleurs. Mais, sous le rapport même de ce genre d'instruction, il seroit beaucoup plus utile, si le lecteur n'étoit pas continuellement distrait par les peintures les plus licencieuses et par des déclamations impies et révolution-

naires; l'auteur a écrit ces paroles : *Peuples, voulez-vous être heureux? renversez tous les autels et tous les trônes....* Son ouvrage sur les Indes n'est, dans sa plus grande partie, qu'un long commentaire de ces exécrables paroles.

Je reçus, étant toujours chez M. de Valence, deux dames étrangères charmantes; l'une madame la comtesse de Potocka, femme du comte François Potocki, et l'autre une Polonoise, madame la comtesse d'Orlofka. La première est petite-fille du prince de Ligne; ce titre seul avoit de l'intérêt pour moi; d'ailleurs elle est très-spirituelle, et elle a, ainsi que madame Orlofka, un naturel charmant: il faut convenir que le naturel n'est très-aimable que lorsqu'on y joint beaucoup d'esprit et la délicatesse qui l'empêche de dégénérer en niaiserie ou en grossièreté. M. Potocki est l'un des étrangers les plus instruits que j'aie connus, et sans aucune pédanterie; je passai des heures fort agréables avec ces trois personnes. Je vis aussi deux Angloises, qui m'arrivèrent sans aucune espèce de recommandation [1], et que je reçus unique-

[1] Elles me furent vivement recommandées, depuis, par M. le nonce qui, dans ce temps, m'honora de plusieurs visites. (Note de l'auteur.)

ment sur leur bonne mine; elles sont sœurs et s'appellent Clorinde et Georgina Byrne; elles me parlèrent beaucoup de mes deux amies de Langolen, Éléonore Buttler et miss Ponsonby, qui sont toujours sur le sommet de leur montagne; elles étoient menacées d'un grand malheur : miss Ponsonby est hydropique, ainsi l'une des deux survivra à l'autre. Ces héroïnes de l'amitié, vivant depuis trente ans dans cette solitude, n'en ont pas découché une seule fois.

J'appris avec plaisir qu'elles ne m'avoient point oubliée; elles avoient toujours dans leur salon un petit portrait en miniature de mademoiselle d'Orléans, que je leur donnai, et mon profil en miniature aussi, dont ma nièce Henriette leur fit le sacrifice, et elles montrèrent à ces dames tous mes ouvrages magnifiquement reliés dans leur bibliothèque.

Je revis alors mesdames de Chastenai avec un plaisir inexprimable; il est si doux de retrouver ses anciens amis! Victorine est toujours jolie et bien extraordinaire par la gravité de ses études, et l'emploi sérieux qu'elle fait du talent d'écrire. Je retrouvai à sa charmante mère la même grâce et la même douceur; son

mari l'accompagnoit, il est bien digne, par ses excellentes qualités, d'être le chef de cette respectable famille. Il me parla de mes *Parvenus* avec enthousiasme, je ne les ai jamais entendu louer avec plus de goût et de discernement ; ils me dirent qu'ils avoient passé près de quatre ans dans leur terre, où M. de Chastenai a établi des forges ; voilà presque toute notre noblesse devenue commerçante : c'est ce que Duclos a prédit dans ses *Considérations sur les mœurs*. J'ai toujours pensé qu'il y avoit de la duperie à se priver de cette ressource honorable, et une grande inconséquence à la dédaigner, quand on faisoit sans cesse des mésalliances pour de l'argent.

Anatole de Montesquiou me fit un présent charmant : c'étoit un tapis pour mettre devant un lit; ce tapis éblouissant est un pan tout entier empaillé à plat, il a son cou, ses ailes, sa belle queue; cela est superbe et d'un agrément infini. Comme il y a près d'un demi-siècle que j'ai renoncé à l'élégance, ce beau tapis seroit fort déplacé dans ma chambre; j'ai écrit à mademoiselle d'Orléans pour le lui offrir, en lui mandant que cette offre étoit une préférence et non un sacrifice; car, en effet, si

elle n'en eût pas voulu, je l'aurois sûrement donné à un autre; mais cet hommage ne pouvoit être mieux adressé qu'à mademoiselle d'Orléans, qui a toujours été d'une modestie, d'une simplicité remarquables, en possédant les avantages en tout genre qui pourroient donner de l'amour-propre; j'aimois à penser qu'elle fouleroit aux pieds chaque jour le symbole et l'attribut de l'orgueil.

Paméla vint à Paris; elle m'écrivit, en arrivant, une lettre aimable et touchante pour me demander à me voir; je lui répondis que précédemment elle avoit eu tort de partir sans me dire adieu, et sans m'écrire depuis; mais qu'alors même que je voudrois lui fermer ma porte, j'étois persuadée que cette porte s'ouvriroit d'elle-même, à son aspect; elle vint plusieurs fois. De petites explications douces me parurent bonnes dans sa bouche; elle est si aimable, elle a au fond un si bon naturel et tant d'esprit, qu'il est impossible de conserver de la rancune contre elle; il falloit tous les bouleversemens des nations, pour la rendre quelquefois un peu différente de ce que promettoient son enfance et sa première jeunesse.

Madame de Choiseul me dit que M. de Sommariva étoit arrivé d'Italie et qu'elle me l'améneroit ; je fus charmée de faire connoissance avec un homme qui a le plus noble caractère, et qui est d'ailleurs un ami si éclairé des talens et des arts ; je reçus cette aimable visite, et je fus charmée de sa conversation, qui est aussi spirituelle qu'instructive.

Je n'avois compté faire chez M. de Valence qu'un petit séjour de trois semaines, dans la seule intention d'être utile à mon petit-fils, en amenant M. de Valence à une conciliation ; cette affaire traînant en longueur, je restai beaucoup plus long-temps chez lui ; d'ailleurs M. de Valence avoit pris pour moi ce sentiment passionné que les personnes sérieusement malades ont toujours eu pour moi : ce fut ainsi que, dans ma jeunesse, madame la marquise de l'Aubépine, qui ne m'avoit jamais montré que de la malveillance, devenue très-malade, me fit écrire par son beau-père une lettre pathétique pour me conjurer d'aller la voir, afin, disoit-elle, de lui donner la consolation de m'exprimer, avant de mourir, tous ses sentimens ; confondue de cette bizarrerie, je crus cependant devoir céder à cette fantaisie de ma-

lade, parce qu'elle étoit dans un état fort dangereux; elle me reçut avec des transports inouïs, et me soutint qu'elle m'avoit toujours aimée de préférence à tout; comme je ne voulois pas la contrarier, j'eus l'air de la croire, et pendant deux mois je lui prodiguai les plus tendres soins; elle recouvra la santé, retourna dans le grand monde, et m'oublia tellement, qu'elle ne se fit même pas écrire chez moi. Depuis, dans l'émigration, madame Cohen, très-malade d'une hydropisie incurable, prit pour moi la même affection, et m'offrit, comme je l'ai dit, un superbe écrin de pierreries pour m'engager à rester à Berlin. Je pourrois citer encore d'autres exemples de mon *ascendant* sur les malades, mais je ne parlerai plus que de M. de Valence; il me répétoit sans cesse que, si je *l'abandonnois*, il mourroit; Bourdois, son médecin, me disoit qu'il étoit dans un état dangereux, et je restai; cependant, pour ne point lui être à charge, j'avois renvoyé ma femme de chambre : je n'étois servie que par les personnes de sa maison, mais qui toutes étoient à mes ordres avec un zèle qui ne s'est jamais ralenti, car M. de Valence leur avoit déclaré que celui qui me

donneroit le moindre sujet de mécontentement seroit renvoyé sur-le-champ; je n'en ai point fait renvoyer, et, tout au contraire, il en a conservé plusieurs à mon instante prière; j'avois une demoiselle de compagnie, et je l'envoyois tous les jours prendre ses repas à une table d'hôte dans une maison attenant à la nôtre, et tenue par des personnes très-distinguées, mais ruinées par la révolution. Quant à ma nourriture, sa partie la plus chère est dans mes déjeuners, et je me les fournissois moi-même. M. de Valence, pendant trois mois, fut assez malade pour se condamner lui-même à la diète la plus austère, et à ne plus se mettre à table; alors, ne voulant pas que l'on fît une petite cuisine à part pour moi, j'allai avec ma demoiselle de compagnie dîner à la table d'hôte chez nos voisines; j'y trouvai très-bonne compagnie, une conversation fort agréable, et un beau jardin dont nous avions la jouissance, avant et après le dîner; je n'ai jamais vu de table d'hôte si bien servie et d'aussi bon air en Allemagne, et dont les maîtresses de la maison fissent les honneurs avec tant de noblesse et d'agrément; cet établissement dure toujours: il mérite bien d'être recommandé aux étrangers.

J'avois choisi un logement chez M. de Valence : une vue admirable, un beau balcon, une très-grande chambre, me tentèrent; mais cette chambre étoit au cinquième étage, ce qui désoloit ceux qui venoient me voir; car, pour moi, je préfère toujours, à cause du grand air, les étages élevés, que je monte encore sans être essoufflée. Le pauvre M. de Monthyon vint me voir dans cet appartement; il avoit quatre-vingt-huit ans, et il étoit asthmatique : il étoit dans un si terrible état, en entrant dans ma chambre, que je crus qu'il alloit y expirer; cette visite, qui me fit tant de peur, me dégoûta entièrement de ce logement; je descendis à l'entre-sol : c'étoit un joli appartement composé de plusieurs pièces fort bien arrangées, mais les plafonds en étoient si bas, qu'on y respiroit à peine; d'ailleurs la chambre à coucher étoit posée sur la voûte, et j'avois au chevet de mon lit une pompe qui me réveilloit à la pointe du jour; les secousses données par cette pompe et celles des voitures qui passoient sous la voûte m'attaquèrent cruellement les nerfs et me firent perdre entièrement le sommeil. Je passois une grande partie de mes journées dans la chambre de M. de Valence, les portes et fe-

nêtres en étoient hermétiquement fermées : j'y étouffois, et ma santé dépérissoit visiblement; celle de M. de Valence se rétablit pour quelque temps, grâce à l'habileté de M. Bourdois, et à ma surveillance sur son régime; il se remit à table; bientôt il sortit pour aller passer ses soirées chez *Robert*, où l'on faisoit très-bonne chère, et où l'on jouoit très-gros jeu; ce qui ne tarda pas à lui faire grand mal.

Je fis faire mon portrait à l'huile et en grand par madame Chéradame, qui a un fort beau talent; je suis représentée jusqu'aux genoux écrivant pendant la nuit, ayant à côté de moi une lumière prête à s'éteindre, et m'arrêtant, en voyant naître le jour; cette idée est de Paméla; je fis mettre sur la table, à côté de la lumière, un vase de fleurs, et enfin un seul livre, sur le revers duquel ce mot est écrit : *Évangile;* parce qu'en effet la morale de tous mes ouvrages a toujours eu pour base les préceptes sacrés de ce livre divin. Il y a derrière moi une harpe dans l'ombre. J'avois beaucoup de répugnance à me faire peindre à mon âge, mais M. de Valence désiroit mon portrait, et je le fis faire pour lui, avec d'autant plus de plaisir, que je voulois, avant de quitter sa

maison, lui offrir quelque chose qui lui fût agréable, et je joignis à ce don une très-belle miniature que j'avois encore, et dont il avoit envie.

Je finis, sur la fin de cet hiver, le *catalogue pittoresque des tableaux* de M. de Sommariva, que j'écrivis de ma main et de ma belle écriture, et que j'ornai de culs-de-lampe et de vignettes; ce catalogue est précédé d'un discours sur la magnificence; je crois véritablement que c'est un des plus jolis ouvrages que j'aie fait; il est dans les mains de l'amateur des arts le plus magnifique et le plus éclairé qui ait jamais existé. Je n'ai gardé de cet ouvrage aucune espèce de copie, je n'en ai même pas fait de brouillon, j'ai tout écrit à main posée sur le livre. Il y a, entre autres, dans cet ouvrage, un morceau qui me plaît sur la vieillesse des femmes, et que j'y ai placé en parlant d'une *charité romaine*; je dis que dans ce tableau on a bien fait de préférer un père à une mère, car nos cheveux blancs n'inspirent point le respect; je développe cette idée d'une manière qui me paroît très-neuve; je pense que ce morceau mériteroit d'être cité, je n'en rapporterai qu'une seule phrase, dont il me semble que

l'idée est ingénieuse ; pour prouver la prééminence des vieillards sur les vieilles femmes, j'ajoute :

« Quand le temps dessèche un chêne, on « dit qu'*il se couronne*, quand il commence à « décolorer une rose, on dit qu'elle est flétrie. »

Voici ce que j'appelle un catalogue pittoresque. Pour donner un peu d'intérêt à une description de tableaux, je l'ai mise en dialogue, et j'ai supposé qu'une jeune dame veuve et un jeune homme amateur éclairé, vont ensemble visiter la belle collection de M. de Sommariva : on sent, dès les premiers mots du dialogue, que le jeune homme a des prétentions assez fondées sur le cœur de la jeune veuve, quoiqu'il n'ait pas encore osé lui demander sa main ; ces deux personnages, en raisonnant sur les tableaux, les décrivent et les jugent, etc. [1].

M. de Valence fit, bien malgré moi, une chose qui prouvoit à quel point il désiroit que je fusse bien chez lui ; voyant que je souffrois véritablement dans l'entre-sol par le bruit et le manque d'air, il voulut me forcer d'accepter

[1] D'après cette idée, on pourroit faire, dans le même genre, une infinité de catalogues pittoresques qui ne se ressembleroient point.

(Note de l'auteur.)

son appartement, le seul bon de la maison, et que j'avois déjà refusé plusieurs fois; il imagina, sans me consulter, d'aller s'établir dans la grande chambre que j'avois occupée au cinquième étage; alors il me conjura, avec beaucoup de grâce et de bonté, de prendre son logement vacant; ce que je refusai avec une fermeté inébranlable; il resta plus de six semaines à ce cinquième étage, malgré toutes mes instances; ce qui fut très-préjudiciable à sa santé, parce qu'il avoit déjà très-mal à un pied, et que de monter autant d'étages le fatigua beaucoup; enfin, voyant que j'étois décidée à ne point quitter mon entre-sol, il redescendit dans son appartement.

Un jour, en revenant de donner une séance à madame Chéradame, j'entrai chez M. de Valence, où je trouvai un homme de la figure la plus respectable, qui, en m'entendant nommer, s'est avancé vers moi pour me remercier, dans les termes les plus touchans, de l'éloge que j'ai fait de lui dans *les Parvenus;* cet homme est aujourd'hui le plus riche sellier de Paris : il s'appelle Garnier; c'est lui qui, dans le temps de la terreur, nommé commissaire des prisons, a sauvé la vie de

madame de Valence, en exposant trois fois la sienne, et avec un courage et un esprit infinis; il n'avoit accepté cette place que pour secourir les malheureux proscrits; il n'a jamais pris la moindre part, non-seulement aux cruautés, mais aux injustices et aux rigueurs; je l'ai vu avec autant de respect que d'attendrissement.

Avant mon premier séjour à Tivoli, il y eut beaucoup de train à l'issue de l'assemblée de la chambre des députés : il y eut même du sang de répandu ; on crut avoir la certitude qu'il n'y eut point de complot formé, mais que ce fut l'effet de l'effervescence de quelques jeunes gens des deux partis; quelques journaux eurent à se reprocher d'avoir exalté cette effervescence, en louant sans cesse la jeunesse d'en être susceptible; il faudroit, au contraire, la blâmer de se mêler des affaires politiques, qui la détournent de l'étude et de ses devoirs.

Quelques jours après, on afficha une proclamation au coin des rues, qui défendoit de s'arrêter en groupe : la gendarmerie empêchoit que trois personnes fussent réunies en s'arrêtant pour parler.

M. de Valence, quoique toujours malade, se rendoit régulièrement à la chambre des pairs pour le procès de Louvel; j'étois cruellement impatientée lorsque j'entendois un grand nombre de personnes qui avoient, comme tout le monde, la plus grande horreur du crime de ce scélérat, admirer néanmoins ses réponses et son impassibilité; cette manie de s'extasier sur l'entier abrutissement des monstres est devenue très-commune; pour moi, je trouve fort simple qu'un athée du peuple, ennuyé du travail, de la misère et de son existence, incapable d'ailleurs de sentiment humain, voie sa fin avec indifférence, et soit même satisfait de rentrer, comme il le croit, dans le néant. D'ailleurs, cet infâme assassin trouve une sorte de plaisir dans l'étonnement qu'il cause; il y a beaucoup de fanfaronnade dans son imbécile indifférence; l'idée de surprendre tout ce qui l'entoure lui donne au plus haut degré le stoïcisme de l'athéisme et de la stupidité.

Malgré l'ordonnance qui défendoit les attroupemens, il y en eut encore plusieurs, non du peuple, mais de presque tous les étudians et les écoliers de Paris : le mépris de l'autorité

royale me parut d'un bien mauvais augure. Au milieu de tout cela, ma santé se dérangeoit beaucoup, mais je n'en travaillois pas moins; et j'eus une peine très-vive, celle de voir madame de Choiseul partir pour trois mois. Je craignois qu'elle ne prolongeât davantage son séjour en Franche-Comté, malheureusement je ne me trompois pas.

Louvel fut condamné à mort : il se laissa défendre sans interrompre ses défenseurs. Il avoit quelque espérance confuse qu'on pourroit lui faire grâce; on s'extasioit toujours sur sa fermeté, on tâchoit *d'embellir* ses réponses; on auroit voulu pouvoir lui prêter des *réponses romaines*, tout cela sans mauvaise intention, mais par l'effet du goût naturel qu'on a depuis long-temps pour l'extraordinaire. Pour moi, je n'ai jamais vu dans cet assassin que le dernier degré d'une brutale insouciance mêlée à beaucoup de fanfaronnade. Après avoir appris son jugement, il demanda des *draps fins, car il vouloit passer une dernière bonne nuit et bien dormir*. Je suis encore très-persuadée qu'il espéroit qu'une émeute le sauveroit dans le chemin qu'il devoit parcourir pour aller au supplice, et que, lorsqu'il fut

sur l'échafaud, si on l'eût questionné encore dans ce moment, il auroit eu un langage bien différent. Je fus surprise qu'on eût omis de lui demander, dans l'interrogatoire, s'il ne s'étoit pas fait recevoir dans quelques sociétés particulières, d'autant plus qu'il avoit voyagé en Allemagne; et l'on sait qu'il y a dans ce pays des sociétés ténébreuses desquelles sont sortis plusieurs assassins, entre autres *Sand*.

Louvel fut exécuté à six heures du soir. Malgré toutes ses rodomontades, il étoit d'une excessive pâleur et dans un grand abattement; il y avoit une foule immense pour le voir passer : tout le monde le regardoit avec horreur. Arrivé au pied de l'échafaud, il étoit près de s'évanouir; il fallut que deux personnes l'aidassent à y monter. Le soir, tout étoit parfaitement tranquille dans Paris.

Je reçois une lettre charmante de madame la princesse de Salm [1], qui fait de si beaux vers;

[1] Une chanson commença la réputation de madame la princesse de Salm. Cette chanson, imprimée dans l'*Almanach des Grâces* de 1788, fut mise en musique par Plantade, et toute la France chanta *Bouton de Rose*. Née en 1767, à Nantes, mademoiselle Constance Théis vint à Paris où elle épousa, en 1789, M. Pipelot, chirur-

elle m'envoyoit une épître d'elle, intitulée : *A un honnête homme qui veut devenir intrigant.* Elle désiroit que j'en parlasse dans mon petit journal intitulé *l'Intrépide*, et que, peu de temps après, je fus forcée d'abandonner au moment où il prenoit le mieux, parce que mes associés, me manquant de parole, m'abandonnèrent tout le travail, ce qui, avec mes autres occupations, ne m'eût pas laissé un instant de repos. Je rassemblerai dans des mélanges tout ce que j'ai mis dans ce journal, et j'espère que le public trouvera qu'il méritoit d'être continué ; mais j'ai été convaincue depuis qu'un journal n'aura jamais une grande vogue qu'en paroissant tous les jours. J'eus pour celui-

gien accoucheur. Bientôt le nom de la femme devint plus célèbre que celui du mari. Madame Constance Pipelot avoit déjà publié différens morceaux de poésie, lorsqu'elle donna, au théâtre de Louvois, *Sapho*, tragédie lyrique, dont le compositeur Terastini fit la musique. Cet opéra eut un très-grand succès. Madame Constance Pipelot a donné, depuis, des *Épîtres* et des *Discours* en vers ; des *Éloges*, en prose ; des *Rapports* académiques et un roman. Elle a publié le recueil de ses vers, sous le titre, *Poésies de la princesse de Salm*, ayant épousé, en 1802, le comte, devenu prince de Salm-Dick.

(Note de l'éditeur.)

ci une idée critique qui parut originale : je voulois relever les fautes sans nombre de langage, les mauvaises locutions, les principes dangereux et les inconséquences qui se trouvent sans cesse dans les journaux, et j'imaginai un genre d'ironie très-neuf. Je dis dans un petit préambule que les journaux qui paroissent tous les matins, forcés souvent d'insérer précipitamment des articles, n'avoient pas le temps de corriger toutes les fautes d'impression, et que, pour *les obliger*, je me chargeois d'offrir au public tous les mois un *errata officieux* de ces fautes les plus grossières ; c'est ce que je fis en effet, et ce qui eut un succès particulier, et l'on a plusieurs fois depuis imité cette plaisanterie. Je rendis compte dans ce journal de l'épître *A un honnête homme* de madame la princesse de Salm, et j'en fis l'éloge de bien bonne foi, car cette pièce de vers est véritablement charmante.

M. l'évêque de Boulogne fit une si belle oraison funèbre de monseigneur le duc de Berri, que je ne puis m'empêcher d'en citer ici un morceau que voici :

« Malheureux sophistes, applaudissez-vous » donc de vos succès ; vous avez voulu les

» principes, vous en avez les conséquences;
» vous avez voulu tout immoler à vos vaines
» théories, vous en voyez l'application, et de
» vos systêmes monstrueux naissent des mons-
» tres de crimes; vous avez voulu qu'il n'y
» eût plus que des opinions, et il n'y a plus eu
» que des opinions dont chacun est le juge su-
» prême, et le régicide vous a donné ses opi-
» nions comme sa règle unique, et a justifié
» ainsi le meurtre par le meurtre. Non, ce
» n'est point ici un ressentiment, ce n'est
» point une haine personnelle, ce n'est point
» une injure vengée, *c'est son opinion, ce sont*
» *ses sentimens*; de sorte que c'est bien moins
» ici la passion qui pousse au crime, que le
» crime qui est la passion. Vous ne voulez point
» de religion, si ce n'est peut-être son simu-
» lacre; et, loin d'invoquer son autorité, vous
» ne cherchez qu'à lui opposer la vôtre, et le
» coupable aussi cherche à lui opposer la sien-
» ne, et dans la liberté de penser voit la liberté
» de tout faire. Vous désirez des lois athées,
» et vous avez des assassins athées aux yeux
» de qui le vice et la vertu ne sont *qu'un mot*
» comme Dieu, et pour lesquels il n'y a d'au-
» tres crimes que celui de manquer son coup.

» Vous ne voulez plus de sacrilége, et il n'y a
» plus de sacrilége, excepté la loi qui le mé-
» connoît ; et immoler l'héritier de la mo-
» narchie, ou le plus vil des hommes, n'est
» plus qu'un même crime. Enfin, vous persé-
» cutez les missionnaires de la vie éternelle,
» et vous avez des missionnaires du néant :
» tout cela n'est-il donc pas dans l'ordre? Et
» de quoi vous plaindriez-vous? Ne faut-il pas
» que les maîtres soient responsables de leurs
» disciples? ne faut-il pas que chaque arbre
» porte son fruit? ne faut-il pas qu'après avoir
» semé du vent vous recueilliez la tempête? Et
» puisque vous ne voulez pas de l'enfer dans
» l'autre monde, ne faut-il pas, en attendant,
» que vous le transportiez dans celui-ci? »

Je fis connoissance, à notre table d'hôte, avec un Grec athénien, très-savant, qu'on appelle M. Codrika [1]; il se mettoit toujours à table

[1] Des *Observations sur l'opinion de quelques hellénistes, touchant le grec moderne*; un ouvrage intitulé : *Étude du dialecte commun de la langue grecque*; la traduction, en grec moderne, des *Mondes* de Fontenelle : tels sont les ouvrages par lesquels M. Codrika s'est fait connoître comme littérateur et comme adversaire de M. Coray, autre Grec très-savant et très-estimé en France et dans

à côté de moi : sa conversation est originale et m'intéressoit beaucoup; il voyoit souvent madame de Stael; il m'a conté qu'elle l'appeloit *mon Turc*, j'ai dit que moi je l'aurois appelé *mon Athénien*.

Je souffris beaucoup, durant cet été, de la grande chaleur; ce que j'éprouvois de temps en temps ne me parut pas devoir altérer le fond de ma santé, et cependant c'étoient des angoisses inexprimables que je ne saurois décrire; ce n'étoient point des douleurs ni de la courbature : c'étoit un certain malaise indéfinissable; je crus avoir en moi quelque chose d'extraordinaire et de fort dangereux, et je n'en suis point encore dissuadée; depuis deux

sa patrie. M. Codrika, secrétaire interprète de la légation ottomane, envoyé auprès du gouvernement français, vint à Paris en 1800; il y resta, quoique rappelé par la Porte, et reçut une pension de six mille francs qu'il a conservée. La polémique de M. Codrika est de l'ancienne école; elle n'est ni assez modérée, ni assez polie. Il a écrit en faveur des Turcs et contre ses compatriotes, avant la guerre que ceux-ci soutiennent maintenant d'une manière si glorieuse. On ignore si tant d'actions héroïques, qui ont illustré les Grecs modernes, ont désarmé le courroux de M. Codrika.

(Note de l'éditeur.)

ans, le battement de mon cœur s'étoit affoibli peu à peu; enfin, il ne bat plus du tout (apparemment pour avoir trop battu dans le cours de ma vie); je ne consultai pendant longtemps personne là-dessus, parce que je crois que les maux du cœur sont incurables; mais ceci est un fait singulier dont je n'ai jamais entendu parler. Je me figure que mon cœur s'est ossifié, et que d'un moment à l'autre je puis subitement perdre la vie. J'ai conservé toutes mes facultés. Au reste, j'ose croire que je suis prête à rendre à Dieu cette âme si aimante qu'il m'avoit donnée, et ce seroit avec plaisir si je n'étois pas encore utile à ce que j'aime.

Madame la marquise de Grollier me fit un ravissant présent, celui d'un tableau de son ouvrage, dont les allusions sont si flatteuses pour moi, que je n'ose les détailler ici. C'est le dernier tableau qu'elle ait peint avant le malheur, pour elle et pour nous, qui l'a privée de la vue; j'attache un tel prix à ce gage de son amitié, que je l'ai donné à Anatole de Montesquiou. De mon côté, j'ai donné à madame de Grollier un ouvrage fait par moi et de mon invention : c'est un dessus de table qui représente, sur du papier noir, un bouquet de

fleurs encadré dans une guirlande; les fleurs sont en nacre, et les feuillages et les queues sont en or brillant et mat. L'ouvrage n'est point en application collé dessus le papier; j'ai découpé tout le dessin, à l'exception des queues, j'ai collé l'or et la nacre en dessous, et j'ai peint les queues en or; de manière que l'ouvrage, ne pouvant se décoller, est extrêmement solide; il a eu le plus grand succès; il est réellement charmant; mais il eût été mieux encore si j'avois pu avoir des plaques de nacre aussi minces que m'en fournissoit, il y a quelques années, autant que j'en voulois, un ouvrier qui est mort; il m'a été impossible, depuis ce temps, de trouver un bijoutier qui m'en fît de semblables, c'est-à-dire, minces comme du papier; ce qui m'a donné beaucoup d'humeur contre le *perfectionnement* si vanté des arts d'industrie. Madame de Grollier fit monter mon ouvrage sur une belle table d'ébène; je l'avois déjà recouvert d'une glace, et j'avoue que ce petit meuble est un des plus jolis que j'aie vus.

Anatole m'amena un matin son charmant enfant, qui, le jour même, m'envoya le plus joli écran, représentant une lyre et des fleurs,

parce qu'il avoit remarqué que je n'en avois point, et qu'il a pensé, a-t-il dit, que j'avois dû, l'hiver passé, me brûler le visage en me chauffant; je lui écrivis de ma main (ce qui est assurément une grande distinction), pour le remercier.

Rosamonde vint passer quelques jours chez M. de Valence; j'avois eu soin de l'instruire en secret de l'état de son père; elle est également fille, épouse, mère, et sœur parfaite; et l'on en peut dire autant de madame de Celles. Rosamonde avoit fait, quelque temps auparavant, un petit voyage à Paris avec ses enfans; mon arrière-petit-fils, Cyrus, est charmant par l'esprit et par l'intelligence, je lui ai donné une chaîne qui lui a causé de grands transports de joie.

Le journal la *Renommée*, le plus mauvais de tous les journaux libéraux, par l'irréligion et le mauvais style, finit entièrement à cette époque; il portoit l'estampe la plus ridicule que j'aie vue de ma vie : elle représentoit une *Renommée*, qui m'a inspiré cet impromptu, dont je n'ai fait aucun usage, et qui par conséquent est ici inédit; le voici :

Quelle est cette dévergondée,
Si laide et si dégingandée,

Dans cet indécent abandon?
Bon Dieu ! quelle étrange figure !
— Mais, c'est la Renommée. — Oh ! non,
Ce n'est que sa caricature.

M. Bourdois, médecin de M. de Valence, vint me voir; je le consultai sur mon cœur immobile; il me dit que les battemens du cœur s'affoiblissent toujours avec l'âge, à moins que le cœur ne soit malade; que l'entière cessation des battemens n'étoit pas une chose commune, mais qu'elle n'avoit absolument rien d'inquiétant. M. Bourdois est fort habile et fort spirituel; il m'a fait de fort bons raisonnemens, mais je persiste toujours à croire que j'ai au cœur quelque chose de très-singulier.

Léon de Montesquiou, en reconnoissance de ma lettre, m'en écrivit une charmante, mais qui ne contient que quatre ou cinq lignes, dans lesquelles il dit que sa mère lui défend de m'en écrire davantage; dans cette lettre il m'envoyoit une fable intitulée, *le Rossignol et la Fauvette*, faite par son père à ce sujet; et il ajoute dans son billet, pour que je ne m'y méprenne pas, ces mots : *Madame, le rossignol c'est vous;* la fable est si jolie, que je l'ai

fait transcrire ici. Léon n'a pour instituteurs que son père et sa mère, et il est élevé comme on ne le sera jamais dans les pensions; avec une naïveté et une modestie charmantes, il a l'instruction la plus étonnante à son âge; j'espère qu'il fera le bonheur de ses parens, qui le méritent bien à tous égards.

Voici la fable :

LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE.

Un rossignol harmonieux,
Chantre favorisé des dieux,
Miracle du printemps, charme de la nature,
Moduloit ses accords pendant la nuit obscure;
Surpris, on admiroit dans mille accens divers
Cette voix éclatante et pure :
Un calme approbateur protégeoit ses concerts.
Près de là, dans un nid prospère,
Vivoit un jeune oiseau sous l'aile de sa mère;
Il étoit loin des jours où l'on prend son essor,
Il n'étoit pas habile encor;
Et d'ailleurs ce n'étoit qu'une simple fauvette.
Ce naissant mélomane, au fond de sa retraite,
De tant d'accens heureux muet admirateur,
Écoutoit l'improvisateur.
L'audace est quelquefois compagne du jeune âge.
Ne voilà-t-il pas l'imprudent
Qu'un si bel exemple encourage;
Il veut au rossignol charmant
Répondre en son foible langage;

Mais sa mère le lui défend,
Et dit au jeune téméraire:
Une fauvette, mon enfant,
Près du rossignol doit se taire.

Madame la maréchale Moreau, qui venoit me voir très-souvent, me dit qu'elle avoit lu dans le *Journal de Paris* l'annonce d'un ouvrage intitulé *Genlisiana, ou Recueil d'anecdotes, de bons mots et de reparties, etc., de madame de Genlis, suivi d'une notice sur sa vie et ses ouvrages;* je supposai avec raison que c'étoit une espèce de libelle, ou du moins un tissu de mensonges; si l'ouvrage n'eût pas été malveillant, cela seroit beaucoup plus extraordinaire, car on n'a jamais rien écrit de semblable sur une personne existante, dont on n'a reçu ni notes, ni consentement, et qu'on ne connoît pas même de vue. Je commençai par désavouer publiquement cet ouvrage; je ne concevois pas *quels bons mots* et *quelles reparties* on avoit pu recueillir de moi; je n'ai jamais aimé à me faire citer dans ce genre, j'en ai connu de bonne heure tous les inconvéniens; l'un des moindres est de se faire attribuer mille sottises auxquelles on n'a jamais pensé, et, ce qui est beaucoup plus fâcheux, de se

donner souvent fort injustement la réputation d'une extrême malice, car toutes ces espèces de *bons mots* sont toujours des épigrammes plus ou moins mordantes; d'ailleurs je n'ai jamais porté la moindre prétention et le plus léger désir de briller dans le monde et dans la conversation générale; tout naturellement alors j'ai toujours mieux aimé jouir et profiter de l'esprit des autres que de montrer le mien; il y a tout à gagner à cela : ma passion dominante dans tous les temps a été de m'instruire, et je dois presque autant à la conversation qu'à la lecture; par le même motif, je voulois observer le monde, étudier les caractères, me rendre raison des ridicules, des travers, et toutes ces choses demandent le calme de l'amour-propre, du moins pour le moment; j'avois placé le mien dans l'avenir. Je n'ai jamais eu la duperie de faire de grands frais pour obtenir des succès éphémères et puériles, et si l'on m'a trouvée aimable dans la société, ce n'est point par ce que j'ai dit, mais c'est par la bonhomie et par la manière dont j'ai su écouter.

Le titre de l'ouvrage dont j'ai parlé étoit pour le faire acheter aux *amis* ainsi qu'aux

ennemis; c'étoit un libelle rempli de calomnies atroces, contradictoires et stupides. Ce nouveau déchaînement eut surtout pour cause mes réimpressions épurées des ouvrages philosophiques, auxquels j'ai fait des retranchemens et ajouté des notes. Je n'en continuai pas avec moins de zèle cette expiation des *éditions compactes*, dans lesquelles on a rassemblé toutes les impiétés, tous les blasphèmes, toutes les turpitudes *philosophiques* répandues dans une multitude de pamphlets qui étoient oubliés depuis long-temps.... Et l'on a fait ces infâmes éditions, de manière à les mettre, pour l'achat, à la portée de tout le monde.... Il n'y a jamais eu de scandale comparable à celui-là; non-seulement on n'eût osé le donner sous Napoléon, mais les républicains terroristes n'eussent pas permis la réimpression de ces obscénités, et l'on a cette impudente effronterie sous le règne du roi très-chrétien!

Quant à l'*Émile* de Rousseau, comme il ne contient point de turpitudes et de blasphèmes (du moins insolens et grossiers contre la religion), j'aurois dû n'en rien retrancher, et seulement augmenter le nombre des notes critiques : quoique Rousseau ait beaucoup pillé

(comme je l'ai prouvé ailleurs dans mes premiers Essais) de Sénèque, de Montaigne, de Balzac, de Lock, etc., il a cependant beaucoup plus d'originalité que les autres philosophes. Cette originalité, qui ne tient en général qu'au désir de se singulariser, n'est communément que de la bizarrerie, mais quelquefois néanmoins elle est heureuse et piquante. Le commun des lecteurs s'obstine encore à croire que Rousseau étoit un *profond penseur* et un génie sublime, car les esprits médiocres gardent une admiration mal fondée beaucoup plus long-temps que les esprits d'un ordre supérieur qu'un seul bon raisonnement peut désenchanter. Il falloit donc laisser *Émile* avec toutes ses erreurs, qu'il est si facile de combattre victorieusement, puisque l'inconcevable inconséquence de l'auteur en paroîtroit mille fois plus étrange, lorsqu'on trouveroit tous les rapprochemens dans des notes. Ainsi donc, quand je ferai une nouvelle édition d'*Émile*, je restituerai à cet ouvrage tout ce que j'en ai retranché, et j'ajouterai beaucoup de notes, qui ne seront pas les moins saillantes, car je m'étois privée, par les retranchemens, de la partie la plus brillante de la critique.

Personne au monde ne m'encourageoit dans mes réimpressions épurées; on me répétoit que cela n'empêcheroit pas de les réimprimer avec tout ce que j'ai retranché. Je persiste à croire que, si on les réimprime, ce sera toujours certainement beaucoup moins souvent et en plus petit nombre; secondement, que ce que j'ai conservé qui est instructif et bon, sera du moins fort utile à la jeunesse studieuse et raisonnable; on me répondoit que cette jeunesse-là ne seroit pas corrompue par les sophismes des impiétés, des obscénités que j'ai retranchées, parce qu'elle n'auroit cherché dans ces ouvrages que ce qui peut instruire; pour moi, je crois toujours bon de lui épargner la peine de *chercher*, et le danger d'être peut-être ébranlée par quelques raisonnemens captieux fondés sur une calomnie qui pourroit l'abuser; car il faut du temps, de l'expérience, et une grande lecture très-réfléchie, pour connoître à quel point les philosophes ont menti, et se sont approprié de vieilles erreurs combattues, et complétement réfutées depuis longtemps; enfin, en réduisant à cinq ou six volumes des ouvrages qui en ont dix, et dont je ne supprime que des extravagances et des in-

famies, j'épargne le temps si précieux des gens raisonnables, et cela seul est assurément un véritable service et un grand bien. J'ajouterai encore que, laissant dans ces ouvrages les folies et les contradictions, qui ne sont point corruptrices, je les combats dans des notes qui peuvent servir à former le goût et le jugement de la jeunesse. Je relève aussi dans des notes un grand nombre de fautes de langage ; ce qui n'est pas non plus sans utilité, car toutes ces critiques, dans lesquelles je ne mets aucun esprit de chicane, et qui sont incontestablement justes, doivent diminuer l'admiration exagérée que tant de gens ont pour ces auteurs; et c'est une chose infiniment plus importante qu'on ne pense; et, comme je ne mets pas un mot de moi dans le texte, il est impossible de soutenir que j'ai retouché ou refait ces ouvrages; tout ce qu'on peut dire, c'est que ces éditions sont des extraits fort longs et fort détaillés copiés littéralement, auxquels on n'a rien ajouté, et dont on n'a retranché que des passages scandaleux; et je croirai toujours que c'est là une entreprise excessivement utile. Je pense toujours de même aujourd'hui sur tous ces ouvrages, à l'exception

d'*Émile*, pour les raisons que j'ai mentionnées ci-dessus.

Les gens qui s'intéressent à moi, me disoient que je me faisois un grand nombre de nouveaux ennemis, ce qui ne m'effrayoit point du tout. J'aurois voulu avoir cinquante ans de moins pour livrer plus d'années aux persécutions de ce genre : s'y exposer avec utilité et les braver avec courage; consacrer à cette noble cause tout ce qu'on a de talens et de forces physiques et morales, c'est vivre! le contraire n'est qu'une insipide et coupable végétation. Je vais faire encore quelques démarches; rien ne me découragera : je ne suis secondée par qui que ce soit, mais je répondrois à celui qui feroit cette réflexion :

« Et, comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous! »

Anatole de Montesquiou me demanda, dans ce même temps, de mettre par écrit mes idées politiques qui ne se trouvoient détaillées, ni sous ce titre, ni méthodiquement dans mes ouvrages; je lui promis de composer pour lui seul mon petit *Traité politique*, qui sera divisé en trois lettres : la première contiendra l'examen de ce qui peut constituer le bonheur

d'une nation; dans la seconde j'examinerai si les gouvernemens actuels atteignent ce but; dans la troisième lettre, je chercherai les moyens d'y parvenir. Je crois que, sans être *publiciste*, on peut dire de fort bonnes choses sur ce sujet, si l'on a de bons principes, un esprit juste, une âme sensible, et la connoissance de l'histoire et du cœur humain. Le chaud me causoit un tel accablement, et j'étois d'ailleurs si occupée, qu'il me fut impossible de commencer ce petit ouvrage [1]. Anatole, qui étoit dans sa terre de *Bligny*, m'écrivit à ce sujet une lettre de reproche, que je trouvai si charmante, que je ne puis m'empêcher d'en orner ces mémoires; elle contient ce qui suit :

« Bligny, le 30 juillet 1820.

» Votre silence commence à devenir la chose du monde la plus inquiétante, trop chère amie; trop occupée de vos héros et de vos héroïnes chimériques, vous négligez le positif et des amis réels. Je m'en trouve très-mal : permettez-moi de m'en plaindre encore à vous-même, et croyez toutefois que toutes mes occupations champêtres, ou littéraires, et

[1] Je l'ai fait depuis.

même vos preuves d'indifférence, ne peuvent pas affoiblir l'occupation constante où je suis de vous, et en détourner mon cœur. Je m'étois offert pour disciple à votre universalité, et vous gardez un silence que je crois comprendre; n'est-ce pas là ce qui s'appelle un refus? c'est dommage. J'avois besoin d'un guide, d'un fil dans ce dédale de politique et de principes nouveaux entrelardés d'erreurs; je m'y perdrai bien vite, et j'y serai la proie de quelque monstre, ou la victime de quelque orage: je les mets sur votre conscience. Naples, avec ses inventions et son perfectionnement renouvelé des Grecs, étoit un excellent thême, un beau sujet de réflexions et d'observations instructives; pourquoi ne pas mettre en dehors les idées lumineuses qu'un sujet si nouveau pour votre plume vous inspire? et surtont pourquoi rejeter du sein de l'abondance l'humble prière du pauvre? Voici à ce sujet une fable nouvelle.

LE MOINEAU.

Un moineau débutant, bien foible, bien fragile,
S'égara dans des bois déserts,
Loin de son petit domicile,
A l'âge où la gent volatile

N'a pas encor vaincu les airs ;
De ses ailes parfois il essayoit l'usage,
Et sautilloit sur le feuillage
De branche en branche, ayant grand soin
De ne pas s'avancer plus loin.
Mais qui sait s'arrêter? souvent même le sage
Va plus loin qu'il ne veut. Notre petit moineau,
Tout en craignant le vent, le froid, le chaud, l'orage,
La sécheresse et même l'eau,
Enfin tout, se trouva sans guide et sans asile
Dans un lieu sauvage et stérile ;
Pour chercher du secours il erroit au hasard,
Lorsqu'il aperçut à l'écart
Un oiseau protecteur dont l'aile ingénieuse
Voiloit avec constance une tribu nombreuse
D'oisillons craintifs et fuyards,
Qui sous cet abri sûr échappoient aux regards
Comme à tous les dangers; à la poule couveuse
Le petit égaré, d'un air respectueux,
Exposa ses besoins et l'objet de ses vœux;
« Pour mon âge, dit-il, la nuit est dangereuse:
Que faire seul errant dans la noire vapeur?
Ayez pitié de moi, j'ai faim, j'ai froid, j'ai peur;
Au gré de mes souhaits montrez-vous généreuse,
En daignant m'accueillir dessous l'ample manteau,
Où l'on voit prospérer votre léger troupeau;
Je n'abuserai pas de votre bienfaisance:
Il faut si peu pour un moineau ;
Tolérez cette nuit ma débile existence
Auprès de vous; et puis demain,
Guidé par votre expérience,
Je trouverai le bon chemin :
Comptez sur ma reconnoissance ».
Hélas! il pria vainement;

Le lendemain, le pauvre enfant
Fut pris par des filets dans la forêt prochaine.
On dit que la poule inhumaine
Se repentit de ses refus ;
Mais le moineau n'existoit plus.
Le ciel vous envoya pour éclairer la terre :
Parcourez la noble carrière
Qui vous conduit à l'immortalité ;
Mais répandez sur tous, vos torrens de lumière ;
Le passereau le plus vulgaire
Ne doit pas être rejeté.

» Êtes-vous de mon avis, chère amie, ou bien allez-vous retomber ou plutôt persister dans ce silence qui me tue? Adieu. Ma triste indigence se prosterne devant votre féconde et sublime universalité.

» Un pauvre Moineau. »

Il y a certainement dans cette fable plusieurs traits qui rappellent la grâce, la naïveté, le talent de La Fontaine. J'aurois été bien ingrate si, après une si jolie lettre, je n'eusse pas commencé tout de suite le petit *Traité politique;* je le livrai sur-le-champ, et je n'en gardai nulle copie. Anatole n'avoit aucun besoin de mes petites idées sur ce sujet ; mais il les demandoit, je devois les lui offrir.

A la même époque dont je viens de parler,

je lus une chose étonnante et miraculeuse : un article très-bienveillant sur moi dans un journal, et dans le *Journal des Débats!...* Ce fut à propos de ce petit libelle fait sur moi par M. *Cousin d'Avallon;* il y avoit, entre autres, un mot que je croirois digne d'être cité, quand je ne serois pas l'objet de ce qu'il a d'obligeant : en parlant du parallèle que fait M. Cousin de madame de Staël et de moi, le journaliste dit qu'il ne prononce rien entre l'auteur de *Mademoiselle de La Vallière* et celui de *Corine,* et en parodiant ce vers si connu :

« Je ne décide point entre Genève et Rome, »

Il ajoute :

« Je ne décide point entre Genève et Paris. »

Une femme, et un auteur, ne pouvoit manquer de saisir tout ce que ce trait a de fin et d'obligeant; il faut convenir qu'en littérature françoise, lorsque ces deux villes se trouveront en rivalité, Paris vaudra toujours mieux que Genève.

J'étois et je suis encore, dans un sens, comme le misanthrope, qui dit qu'il seroit charmé de perdre son procès pour avoir une injustice de plus à conter ; je me console aussi des injus-

tices qui ont quelques singularités bizarres, par le plaisir d'en orner ces mémoires. J'appris avec certitude une chose véritablement inexplicable : M. Chéradame, chez lequel se vendoit une partie de mes ouvrages, alla prier l'un des rédacteurs du *Journal des Débats* d'annoncer et de rendre compte des nouvelles éditions épurées d'*Émile* et du *Siècle de Louis XIV*; M. Chéradame ajouta, ce qui étoit vrai, qu'il venoit de ma part faire cette démarche, que je n'ai jamais faite et que je ne ferai jamais pour des ouvrages de moi; mais, comme il ne s'agissoit que de réimpressions d'ouvrages contre la religion, dont j'ai ôté toutes les impiétés, et dans lesquels il n'y a de moi que des notes critiques, je pensai qu'un travail si utile à la morale me prescrivoit d'employer tous les moyens qui pouvoient le faire valoir, et que des journalistes religieux devoient surtout s'y intéresser. On répondit à M. Chéradame qu'en effet cette entreprise étoit parfaitement bonne, qu'on la trouvoit très-bien exécutée, qu'elle étoit dans les principes et dans les sentimens des rédacteurs; et que néanmoins, par intérêt pour la chose, et même pour moi, on ne pouvoit en faire mention

dans le *Journal des Débats*, parce qu'il étoit irrévocablement décidé, lorsqu'on y parleroit de mes ouvrages, que ce seroit M. Hoffman qui toujours en rendroit compte et en feroit les extraits; que rien au monde ne pouvoit engager M. Hoffman à parler avec bienveillance de mes ouvrages, et qu'ainsi tout ce que ce journal pouvoit faire pour moi, c'étoit de garder un profond silence.

Il y a peu de choses dans ma vie qui m'aient causé autant d'étonnement; conçoit-on qu'un journal, qui n'est pas malveillant pour un auteur, prenne l'engagement *irrévocable* de le livrer constamment à l'aversion d'un de ses associés? conçoit-on que des rédacteurs religieux sacrifient ainsi leurs principes et les intérêts de la bonne cause à l'animosité d'un de leurs collaborateurs? Il me fut bien prouvé, d'ailleurs, par l'article bienveillant que j'ai cité [1], que les rédacteurs de cet estimable journal ne sont nullement mes ennemis; au reste, la rancune de M. Hoffman ne m'empêchera jamais de rendre justice à son esprit et à ses talens. Depuis que je suis instruite

[1] Sur le libelle de M. Cousin.
(Note de l'auteur.)

du *pacte* fait contre moi dans le *Journal des Débats*, j'ai lu dans ce même journal plusieurs extraits fort agréables de M. Hoffman, et je me suis livrée, avec grand plaisir, à la douce vengeance d'en faire et d'en répéter l'éloge dans la société. Qu'il seroit à désirer que les gens de lettres qui professent de saines doctrines entendissent assez bien leurs véritables intérêts, et aimassent assez la littérature pour s'imposer la loi d'être invariablement équitables !..... Combien la droiture, la bonne foi, la candeur anobliroient les talens, et combien elles épargneroient de discussions et d'inimitiés fâcheuses !....

Le parti qu'on appelle *libéral* devroit naturellement l'emporter sur les royalistes, non assurément par la bonté de leur cause, mais parce qu'ils se soutiennent dans toutes les occasions, en dépit des petites rivalités particulières; tout intérêt, dans ce parti, est immolé à l'intérêt général : c'est ainsi qu'on réussit.

Tout cela ne m'empêchera pas de continuer ce que j'ai entrepris avec la même ardeur, et d'y employer toutes les forces qui me restent; sur toutes ces choses je dis bien sincèrement,

en pensant à mes ennemis et à toutes leurs intrigues contre moi :

Que Dieu voie et nous juge.

Je fis alors un tour de force littéraire dont je veux me vanter ici : je travaillai dans une matinée à cinq ouvrages différens; j'achevai de dicter un article sur la *censure;* je commençai et j'écrivis de ma main la première lettre du dernier roman que je comptois faire [1], *Palmyre et Flaminie*, ou *la Dupe et la Victime de son siècle*, qui est en deux volumes; j'en dictai le lendemain un plan très-détaillé; l'idée morale en est bonne et neuve; j'ai voulu peindre dans mes deux héroïnes la perfection religieuse, mais mondaine, et la perfection purement religieuse. Comme l'héroïne mondaine est la dupe de presque tous les sentimens qu'on lui montre, j'ai fait le roman en lettres, afin d'y peindre, avec un plus grand naturel, la fausseté et la duplicité, qui avoient fait de si grands progrès dans le grand monde, durant les dix ou douze années qui ont précédé la révolution; j'ai vu ce tableau de près, et je crois

[1] J'en ai fait d'autres depuis; ce que je ne croyois pas, en commençant *Flaminie*.

Note de l'auteur.)

l'avoir bien peint; des lettres de la même date, à différens personnages, et contenant les plus frappantes contradictions, atteindront sûrement ce but. Les lettres de Voltaire m'ont donné cette idée il y a long-temps, en lisant les lettres hypocrites qu'il écrit au roi Stanislas, à dom Calmet, etc., et les lettres impies des mêmes dates qu'il écrit à ses amis; les lettres au maréchal de Richelieu, qu'il appelle son *héros*, et les lettres, aussi de même date, dans lesquelles, s'adressant à ses confidens, il appelle le maréchal *le Maître du tripot* (c'est-à-dire de la Comédie Françoise), ou le *tripotier*. Cette duplicité, dans un ouvrage d'imagination, sera très-piquante et très-utile, si l'on a su la rendre morale.

Le troisième ouvrage auquel je travaillai fut une *Nouvelle* pour Alfred Lemaire, et qui est intitulée : *Frédal ou l'Artiste*. Je la composai avec autant de soin que si j'avois voulu la faire imprimer; je là fis pour lui seul, je la lui envoyai, et je n'en ai point gardé de copie : il me semble qu'il s'y trouve de l'imagination et de l'intérêt. Le quatrième ouvrage est un *Traité sur la sympathie*, que je fis pour deux dames angloises, et que j'écrivis de ma main dans un

livre blanc. Ces deux dames s'appellent miss Byrnes; elles sont extrêmement aimables, je les aime beaucoup, et j'en ai déjà parlé. Enfin, le cinquième ouvrage est ce qu'on vient de lire ci-dessus dans ces mémoires.

Il faut convenir que le moment où je fis le tour de force dont je viens de parler n'étoit pas favorable à la littérature [1], et par conséquent à tous les travaux que j'entreprenois avec tant de courage.

Après l'assassinat de monseigneur le duc de Berri vint la loi sur les élections, et ensuite une nouvelle conspiration contre toute la famille royale, qui produisit un grand procès qui occupa tout le monde exclusivement; tout cela, joint à la révolution d'Espagne, à celle de Naples, à celle qui sembloit menacer tous les royaumes, acheva bien naturellement d'éteindre toute espèce de goût pour la littérature. Toutes mes entreprises de cette époque s'en ressentirent, et je ne m'en étonnai pas.

J'allois toujours chez madame de Montcalm, aussi souvent que me le permettoient mes nombreuses occupations. Je lui portai un jour

[1] En 1821.

pour l'amuser un gros volume de plantes peintes par moi que je venois d'achever. Ce manuscrit très-précieux m'a coûté trente ans de recherches; c'est un gros livre in-4°. contenant toutes les plantes coloriées dont il est parlé dans *la Bible* et dans les vies des saints, que j'appelle 1°. *l'Herbier sacré*; 2°. *l'Herbier de la reconnoissance et de l'amitié*, contenant les plantes qui portent les noms de personnages fameux; 3°. *l'Herbier héraldique*, contenant toutes les armoiries de la noblesse françoise qui offrent une ou plusieurs plantes; et 4°. *l'Herbier d'or*, toutes les plantes d'or dont il est parlé dans la fable et dans l'histoire. Je n'ai rien répété dans ce livre de ce que j'ai dit dans ma *Botanique historique et littéraire*, qui est imprimée : le travail de mon livre est tout autre chose; j'en ai dessiné et peint toute seule, sans aucune espèce d'aide, toutes les plantes, et en outre j'ai orné le texte d'une infinité de vignettes et de culs-de-lampe. J'oublie de dire qu'à *l'Herbier héraldique* je mis sur le revers des pages un grand nombre de devises anciennes tirées du règne végétal, et les ordres anciens qui en sont tirés aussi. Je crois que ce livre, pour toute grande bibliothéque, valoit

bien au moins quinze mille francs; tous ceux qui l'ont vu, et même des artistes, en furent charmés. M. le duc de Richelieu, qui le vit chez madame de Montcalm, en parut enchanté; il se chargea d'en parler au roi pour sa bibliothéque particulière : j'en demandai seulement huit mille francs. J'aimois infiniment mieux qu'il restât entre les mains du roi de France, que de l'envoyer dans les pays étrangers (ce qui m'eût été si facile) pour une somme beaucoup plus forte. Je n'avois pas reçu la moindre marque de protection et de bienveillance de la cour; cependant l'auteur de *Mademoiselle de Clermont*, *d'un Trait de la vie de Henri IV*, de *la Vie de Henri IV*, de trois romans historiques traduits dans toutes les langues, et dans lesquels, sous l'empire de Napoléon, je me suis plu à faire valoir, avec toute la portion de talent que le ciel m'a donnée, la race des Bourbons, l'auteur de plus de trente-cinq volumes sur l'éducation consacrés par près de quarante ans de succès, l'auteur qui a constamment combattu pour la cause de la religion, et enfin l'éditeur des *Mémoires de Dangeau* et des nouvelles réimpressions épurées que je donnois alors au public, ce foible cham-

pion de la bonne cause, mais si courageux et si persévérant jusque dans la débilité de l'âge, et ayant élevé avec tant de succès trois princes et une princesse du sang, cet auteur, dis-je, méritoit aussi bien une marque de protection du gouvernement que tant d'autres qui en ont obtenu si facilement. Le roi a daigné accepter cet hommage; je sais qu'il a lu ce volume avec plaisir (et son suffrage est si précieux!), qu'il a gardé ce manuscrit plusieurs jours sur sa table, et qu'ensuite il l'a fait mettre dans sa bibliothéque particulière dans laquelle on ne peut entrer que par billet, et dont M. Valery, homme de lettres distingué, est le conservateur.

En cherchant dans mes papiers, je trouvai le brouillon des réflexions sur l'*Espérance*, faites pour madame de Montcalm; et, comme elles sont très-religieuses, je crois devoir les insérer dans ces mémoires. Voici cette copie :

« M. de Châteaubriand a dit admirablement » que *c'est une religion bien divine que celle* » *qui a fait une vertu de l'espérance.*

» En effet, il n'appartient qu'au souverain » dispensateur de tous les biens, à l'être sou- » verainement puissant et bon, de défendre et

» de maudire le désespoir. C'est pourquoi le
» suicide ne fut pas un crime chez les païens,
» et c'est pourquoi il en est un irrémissible
» pour les chrétiens.

» Qu'il y a de bonté et de profondeur dans
» cette sublime réunion des trois vertus théo-
» logales : *la foi, l'espérance, et la charité !*
» La foi qui reconnoît la puissance suprême
» et protectrice; la charité qui comprend l'a-
» mour, et qui la fait adorer; l'espérance qui
» s'y confie, et qui en attend le soulagement
» de ses peines !

» La religion commande la résignation dans
» les plus grands maux; n'en a-t-elle pas le
» droit, lorsqu'en même temps elle nous pres-
» crit l'espérance ?...

» A ce commandement plein d'amour, à
» ce commandement d'une autorité si douce
» et si majestueuse, qui peut méconnoître le
» vrai Dieu ?...

» Le juste résigné n'est que patient, il sait
» qu'il aura la force de tout supporter, il sait
» que ses maux finiront, et qu'il en recevra
» le prix.

» Hélas ! dans le cours de la vie, et
» même de la vie la plus heureuse aux yeux

» du monde, qui n'a pas besoin d'espérance ?
» Que ne souffre pas quelquefois, par le cœur
» et par l'imagination, celui que souvent on
» envie !

» Il est des chagrins auxquels nulle protection, nul ami sur la terre, ne sauroit remédier ! Quelle douceur alors de se livrer à l'espérance que l'ami souverain peut en délivrer, et sans faire ces miracles éclatans, qu'il y auroit de la présomption à lui demander, car il peut donner à tout une apparence simple et naturelle ! Combien, sous le nom du temps ou du hasard, ne fait-il pas sans cesse de prodiges pour le juste ! C'est lui qui console de la perte d'un objet chéri ; c'est lui qui donne la force de supporter avec calme l'injustice, la calomnie et l'ingratitude ; c'est lui qui fait découvrir au malade qui espère en lui le remède nouveau, ou qui inspire tout à coup le médecin qui le guérit. L'espérance purement humaine est trompeuse et mensongère comme les passions qui la produisent ; elle n'est qu'illusion et folie. Mais l'espérance religieuse a pour base l'éternelle vérité ; loin d'égarer l'imagination et d'enfanter

» des monstres, elle élève et purifie l'âme,
» elle y répand une délicieuse sécurité; plus
» on s'y livre, plus on l'exalte, plus on ac-
» quiert de mérite aux yeux de celui qui a dit:

» Je le délivrerai, je le sauverai, *parce*
» *qu'il a espéré en moi.*

» Enfin, quelle pensée, que celle-ci:

» Dieu ne peut tromper; il voit mon ave-
» nir, qui m'est inconnu, et il m'ordonne
» d'espérer.... »

J'appris une nouvelle perte de manuscrits inédits qui me fit de la peine; c'est une pièce à ajouter au *Théâtre d'éducation,* dans le volume des sujets tirés de l'Écriture-Sainte : je l'avois faite il y a vingt-trois ans dans ma chaumière de *Brével*, et je l'avois toujours réservée pour une édition générale; elle avoit pour titre, *David.* Elle étoit véritablement théâtrale et intéressante; je représentois David âgé de seize ans, ayant vaincu Goliath, et s'étant retiré, après sa victoire, sans se faire connoître, ainsi que le dit l'Écriture; je le supposois revenu dans la maison paternelle, et son père Isaï absent. Au lever de la toile, on voyoit David, au point du jour, endormi sous un berceau de feuillage, parce qu'il avoit cédé son logement à des étrangers

demandant l'hospitalité; la harpe de David est à ses côtés, et sa fronde à ses pieds. Pendant le sommeil de David, l'orchestre jouoit une symphonie guerrière et triomphante; il y avoit deux silences, pendant lesquels David, toujours dormant, s'écrioit: *J'ai vaincu Goliath!* Il me semble que cette idée est belle et neuve, et qu'elle eût produit beaucoup d'effet. David, à son réveil, exprimoit la joie de sa victoire, et disoit qu'il attendoit son père, et qu'il vouloit garder le secret de son triomphe jusqu'à ce qu'il l'en eût instruit; ensuite David prenoit sa harpe, et chantoit un hymne dont j'avois fait les paroles. Au retour d'Isaï, on voyoit défiler sa petite caravane formée par ses serviteurs; on voyoit aussi, dans le cours de la pièce, une belle cérémonie antique, celle de l'offrande à Dieu de la gerbe sacrée. Jonathas et Saül jouoient de grands rôles dans la pièce; Saül étoit amené par Jonathas, qui avoit reçu l'hospitalité de David, un jour qu'il s'étoit égaré à la chasse. David calmoit les fureurs de Saül avec sa harpe. Il y avoit, à mon avis, une très-belle scène dans la pièce; celle où David confioit à son père le secret de sa victoire, et dans laquelle Isaï le faisoit consentir

à ne jamais le révéler, afin d'en conserver le mérite pur aux yeux de Dieu et de l'amour paternel, et aussi afin de se soustraire aux dangers de la renommée, de l'ambition, et aux persécutions de l'envie. A la fin David étoit reconnu par des députés spectateurs du combat, qui avoient fait suivre le jeune vainqueur, et qui savoient qu'il habitoit la maison d'Isaï. Il y avoit dans cette pièce de beaux contrastes formés par la haute sagesse d'Isaï, son bonheur intérieur, et la turbulence, l'orgueil et la fureur de Saül; il y avoit de l'intérêt pour l'amour paternel et filial, et l'amitié de David et de Jonathas, et enfin on y trouvoit un spectacle très-frappant et très-varié. Dans le temps où je voyois beaucoup M. Briffaut, il me dit qu'il vouloit faire une tragédie intitulée, *Saül;* je lui lus mon *David*, avec permission d'en prendre ce qu'il voudroit. Il fut charmé de cette petite pièce, qui étoit en trois actes, et je crois qu'il en a pris l'idée de faire combattre la jalousie de Saül contre David par l'admiration et l'inclination naturelle.

J'avois laissé cette pièce à Casimir; il l'avoit mise avec toutes ses compositions, et, dans sa dévotion, voulant brûler toutes ses

comédies, ma pauvre pièce a été enveloppée dans la proscription, ainsi qu'une fable en vers, intitulée *le Genévrier et le Gratte-Cul*, l'une des plus jolies que j'aie jamais faites. Je lui avois laissé aussi une grande quantité de lettres de madame de Brady, de M. de Tréneuil, de M. Briffaut, de M. de Millevoye, d'Anatole de Montesquiou, et de plusieurs autres personnes; il avoit mêlé pareillement ces lettres avec les siennes et il a brûlé le tout. Je me consolai facilement de cette perte, et je regrettai davantage un beau mélodrame, une charmante comédie de Casimir, qu'il brûla sans pitié, malgré les succès brillans de lectures de société, dont j'ai déjà parlé. C'étoit assurément une preuve non équivoque de la plus profonde piété; et la satisfaction de lui voir à un si haut degré de tels sentimens me dédommagea pleinement du sacrifice. J'ai moi-même brûlé toutes mes premières compositions, qui auroient bien formé trois gros volumes, mais je ne les regrette pas : elles ne valoient rien. Je n'avois uniquement conservé qu'un petit manuscrit qui n'auroit pu faire qu'un volume in-12, de cent cinquante pages; il avoit pour titre *les Dangers de la Cé-*

lébrité; je l'avois gardé, parce que je n'y avois point mis les coups de théâtre extravagans de mes autres productions de ce temps, et, s'il faut l'avouer, parce que je l'avois écrit avec soin sur un joli papier à vignettes. Je le montrai un jour à Belle-Chasse à M. de Valence, qui me conjura à genoux (et ce n'est point une exagération), de le lui donner : j'y consentis. Long-temps après, je lui demandai ce qu'il avoit fait de ce manuscrit; cette question parut l'embarrasser, je n'insistai point; on ne l'a point trouvé après sa mort. Enfin, outre les manuscrits que m'a perdus ma fille et dont j'ai parlé ailleurs, je perdis encore un journal, ce que j'ai beaucoup regretté, et que j'avois fait pour ma mère, sur un grand livre blanc *in-folio*, pendant le temps que j'ai passé à Genlis; je crois en avoir déjà parlé, ainsi que beaucoup d'autres manuscrits que j'ai perdus.

J'ai oublié, dans le compte de mes manuscrits perdus, ou sacrifiés, une pièce en cinq actes intitulée : *La Fausse Antipathie.* C'est le titre d'une pièce de Destouches, mais la mienne n'avoit aucun rapport avec la sienne; je l'avois lue à ma nièce Henriette et à quelques autres personnes; et je la trouvois si jolie

que craignant de céder à la tentation de la faire jouer (chose que je n'ai jamais voulu permettre pour mes pièces), je la brûlai à l'Arsenal; ma filleule Stéphanie Alyon, aujourd'hui madame Javary, étoit présente à cette exécution qu'elle voulut vainement empêcher. J'ai fait encore, dans les commencemens de la révolution, une pièce en prose et en cinq actes, très-singulière; elle étoit prise entièrement des ouvrages de J.-J. Rousseau; elle avoit pour titre, *L'Ile de Saint-Pierre;* je n'avois pris que ses beaux morceaux, et ceux qui sont religieux; j'avois cousu tout cela à une intrigue simple et ingénieuse; il n'y avoit pas deux pages de moi; toute la pièce étoit de Jean-Jacques, et elle étoit charmante. En partant pour l'Angleterre, je l'ai laissée à une personne de ma connoissance qui la fit jouer : elle eut le plus grand succès; et le lendemain de la seconde représentation, on porta en pompe au Panthéon le buste de Jean-Jacques. Mais, après plusieurs représentations, on la trouva trop religieuse; on donna d'indignes pièces dans un sens tout contraire, et on ne la joua plus. Je n'ai jamais pu ravoir le manuscrit; il n'étoit pas de mon écriture, puisque la pièce entière

n'étoit qu'une compilation; on me répondit qu'on l'avoit donné à Molé, qui n'a jamais voulu le rendre; je n'en avois point de double copie : je l'ai perdu.

Il y eut, dans le cours de cette année, une éclipse de soleil; elle n'étoit point entière, mais l'obscurcissement fut très-visible, et avoit quelque chose de frappant avec un beau ciel sans aucun nuage. Il y a je ne sais quoi de solennel dans ces phénomènes de la nature, qui porte à une méditation qui peut facilement devenir de la crainte. Ce spectacle me causa une vive émotion; il est assez naturel de penser que lorsque le Créateur suspend les lois de la nature, il pourroit aussi les dissoudre; la foi nous apprend que cet événement est inévitable; nous en ignorons l'époque, et, pour moi, je ne crois pas qu'à présent elle soit fort éloignée. Voici là-dessus mon idée.

Le Créateur n'a rien fait en vain; ainsi le monde ne finira que lorsque tout le globe sera connu, lorsque toutes les substances végétales et minérales auront été employées, et lorsque enfin l'homme aura acquis toute l'industrie et toutes les connoissances dans les arts et dans les sciences, que son intelligence et l'expé-

rience peuvent lui donner. Depuis l'invention de l'imprimerie, il avance à pas de géant dans cette espèce de perfectionnement; tout ce qu'il acquiert ne se perd plus, et se trouve ainsi fixé par le moyen de l'imprimerie. Les progrès de la navigation ont fait faire, depuis cent ans, d'immenses découvertes; nous avons acquis un prodigieux nombre de plantes nouvelles, de métaux et de demi-métaux qui étoient inconnus, il y a cinquante ans; il reste moins de choses à découvrir qu'on n'en a découvert et perfectionné depuis un siècle. La mécanique, la physique, la chimie, la botanique, et l'histoire naturelle ont fait les mêmes progrès. L'anatomie, que n'ont point connue les anciens, a porté la chirurgie à un point qui est à peu près celui de la perfection. Dans un siècle et demi ou deux siècles tout au plus, tout sera connu, tout sera su. Quant à la morale, elle a eu le dernier degré de perfection quand l'Évangile a été prêché; mais les vices et les passions, en produisant une corruption presque générale, ont rempli l'Europe d'erreurs, et de principes faux et contradictoires; aujourd'hui tout est confondu dans la morale, et, par une conséquence nécessaire, tout le

sera dans les gouvernemens; un désordre universel dans ce genre sera le résultat du philosophisme. Tour à tour l'anarchie, les révolutions, les guerres civiles et extérieures bouleverseront l'Europe; mais les monumens des arts et des sciences, les artistes, et les savans qui les cultivent toujours, les bibliothéques immenses établies dans toutes les villes, conserveront le dépôt des connoissances humaines; après avoir souffert tous les maux qu'entraînent des passions extravagantes et l'impiété, le bien naîtra du mal, l'esprit de parti fatigué s'anéantira dans le besoin du repos; on profitera enfin des leçons de l'expérience qu'on a jusqu'ici repoussées, on reviendra à la raison, à la religion; on renoncera à de funestes préjugés qui existent depuis si long-temps; les gouvernemens n'auront plus l'odieuse immoralité d'établir des loteries, et d'infâmes impôts sur les maisons de jeux et les lieux de débauche; les duels et les guerres offensives feront horreur; alors on verra renaître le plus brillant âge d'or : ce sera celui d'une parfaite civilisation; le monde assez vieux pour se convertir sera ainsi préparé à rendre le compte universel; c'est à cette époque mé-

morable que, toutes les destinées de l'homme étant accomplies, toutes ses facultés ayant été mises en œuvre, tous les trésors de la nature et de la création étant connus, le temps finira et se perdra dans l'éternité. Je crois que cinq ou six cents ans suffisent à peu près pour opérer toutes ces choses.

La demoiselle de compagnie que j'avois me quitta par des raisons de famille qui la regardoient, et non par aucune espèce de mécontentement. Je me trouvai donc sans compagne, sans secrétaire, sans copiste, ayant un grand ouvrage à faire !... Je me trouvai livrée à une femme de chambre de vingt-deux ans, que je fus alors obligée de prendre, qui n'avoit qu'une grosse écriture, aussi peu lisible qu'affreuse, et qui ne savoit exactement pas un seul mot d'orthographe. Cependant, je ne pouvois écrire long-temps, sans une extrême fatigue ; il fallut donc faire écrire cette femme de chambre sous ma dictée ; c'étoit un étrange secrétaire auquel j'étois forcée de dicter à mesure l'orthographe de chaque mot ; mais j'avois plusieurs fois enseigné l'orthographe avec succès et en peu de temps à des personnes de cet état, et sans utilité pour moi. Mais comme celle-ci

montroit de l'intelligence et de la bonne volonté, je prenois intérêt à l'instruire et à la former. Il est fort ennuyeux d'enseigner les élémens de toutes les connoissances humaines; je l'ai toujours trouvé, et surtout lorsqu'on a, par les sciences et par des talens, les moyens de s'occuper agréablement. Voilà ce que j'ai toujours pensé; et néanmoins j'ai donné, durant tout le cours de ma vie, un prodigieux nombre de leçons, parce que j'ai toujours été persuadée que la religion et seulement l'humanité prescrivent de faire, dans tous les temps, et dans toutes les situations, tout le bien que l'on peut faire; ce qui rappelle non-seulement les préceptes sacrés de l'Évangile, mais ce vers ancien d'un sens si profond :

« Qui ne vit que pour soi, n'est pas digne de vivre. »

Je ne pouvois charger mon nouveau secrétaire de me faire des extraits, même en lui marquant dans un livre les passages que j'aurois voulu prendre, car elle n'étoit pas en état de copier : mais je n'en lisois pas moins; et toutes les manies et les puérilités politiques me retraçoient dans un autre genre les extravagances des Gluckistes et des Piccinistes, et

la folie de l'esprit de parti qui veut toujours ériger en *écrivains sublimes* ceux qui soutiennent les opinions que soi-même on professe, et le tout sans comprendre un mot du fond des choses. Je me souviens que, lorsque Gluck venoit souvent chez moi, je lui dis un soir que l'injustice de ses détracteurs me faisoit beaucoup moins de peine que l'ignorance de ses partisans *écrivains;* il me répondit : *Quand je leur expliquerois ce qu'il faut dire, ils ne me comprendroient pas.*

C'est aussi une des manies de ce siècle, de mettre au rang des *grands hommes* tous ceux avec lesquels on a eu des liaisons intimes, ou tous ceux du parti qu'on a suivi. Il en résulte que dans une multitude de *mémoires historiques* de nos jours, d'éloges funèbres, de biographies, de brochures, etc., on trouve des révélations innombrables, qui nous apprennent les noms des personnages les plus *fameux*, nos contemporains, dont nous ignorions entièrement la *célébrité*. Là nous découvrons des pépinières de guerriers illustrés par des exploits inconnus, dont on n'avoit jamais entendu parler; des millions d'orateurs sublimes, et d'hommes de génie, dont il ne reste

pas un ouvrage que l'on puisse citer. Il est vrai que dans les mêmes ouvrages, et dans une infinité de libelles, honorés du nom de *dictionnaires*, *d'histoires*, etc., on trouve aussi des révélations d'un autre genre : on y renverse les réputations qui sont le plus solidement établies ; on y prouve que des écrits traduits dans toutes les langues de l'Europe ne valent rien ; on y fait ce qu'un ancien philosophe (au rapport de Bayle) attribuoit à Jupiter : on y *rabaisse les grandes choses*, on y *élève les choses basses*. Tout cela est ingénieux, et surtout instructif; et voilà comme nos légions d'auteurs modernes font des livres!...

Nos *penseurs*, tous grands hommes d'état, se moquent sans cesse de la *frivolité* du dix-septième siècle et de la première moitié du dix-huitième. Il est vrai que les prétentions et l'ambition n'ont rien de *frivole*, car nous avons vu, dans ces derniers temps, une multitude d'*hommes de génie* prétendre aux premières places, à des majorats, à des royaumes.... On répète que la société n'est plus frivole; hélas! non; et, selon moi, c'est un vrai malheur. J'écrivis à ce sujet à Anatole de Montesquiou une lettre en vers et en prose,

que je crois devoir placer ici, parce qu'elle peint les mœurs de ces derniers temps :

« Il y a un grand charme à pouvoir bien raisonner dans un entretien sérieux, et à dire des » riens avec grâce dans le petit cercle d'une » société intime ; et jadis les seuls François » sembloient avoir le privilége exclusif d'exer- » cer avec succès ce double talent.

» Il est une déesse inconstante et légère,
» Badinant, folâtrant avec aménité,
» Et jadis à Paris toujours sûre de plaire,
» Sous les aimables traits d'une douce gaîté
» Réunie à l'esprit, surtout à l'élégance :
» Son nom est la frivolité.
» Fruit du luxe et de la beauté,
» Elle naquit au sein de l'heureuse abondance,
» De la paix, de l'oisiveté.
» On la vit accourir en France,
» Avec les grâces et l'amour.
» Ce qui brille un moment, ce qui ne plaît qu'un jour,
» Est, en tout pays, son domaine;
» Mais elle transporta, sur les bords de la Seine,
» Son trône aérien, et sa volage cour.
» Des fêtes et des jeux brillante souveraine,
» Durant nos anciens jours de splendeur et de paix,
» Elle eut le don charmant de plaire et de séduire;
» Mais elle sut aussi restreindre son empire;
» Et, sans blesser jamais la décence et le goût,
» Elle avoit alors en partage
» Un ton si piquant et si doux,
» Que la raison souvent emprunta son langage.

» Avant l'époque affreuse où l'irréligion, la

» licence et l'orgueil en démence se réunirent
» pour enfanter tout ce que nous avons vu, la
» frivolité françoise n'étoit point un défaut na-
» tional; elle étoit au contraire le préservatif
» de la pédanterie, de l'affectation, et de
» mille prétentions ridicules et dangereuses.
» On la trouvoit où elle doit être pour le
» charme de la société, dans les conversations
» des gens du monde, dans les commerces
» épistolaires et aux spectacles les plus gais.
» Elle excluoit de nos entretiens le ton dog-
» matique et tranchant, la métaphysique, la
» politique, les dissertations; elle étoit à son
» tour exclue des affaires et des ouvrages sé
» rieux. On n'a jamais mieux pensé et mieux
» écrit que lorsque la société étoit embellie
» par la frivolité la plus aimable, qui n'étoit
» autre chose qu'un délassement d'esprit et une
» gaieté pleine de finesse, de naturel et de grâ-
» ce. Si l'on retranchoit tout ce qu'il y a de fri-
» vole dans les lettres de madame de Sévigné,
» on en ôteroit le plus grand charme. Telle
» étoit jadis parmi nous la frivolité; mais,

» Du fond d'un antre affreux, creusé dans un abîme,
» S'élance et paraît tout à coup
» Un monstre audacieux, enfanté par le crime,
» Bouleversant, ravageant tout;

» Ce monstre forcené, cette horrible mégère,
» Sortant du gouffre et de l'obscurité,
» Déchire avec fureur les voiles du mystère,
» Qui cachoient aux yeux du vulgaire
» Son effrayante nudité.
» Des devoirs et des lois franchissant la barrière,
» Un poignard à la main, et triomphante et fière,
» Elle se nomme enfin, c'étoit l'impiété...
» A son aspect hideux, reculant en arrière,
» L'innocente frivolité
» Jura d'abandonner la France;
» Mais, soit paresse, ou soit reconnoissance,
» Et souvenir des beaux jours écoulés,
» Elle resta dans ces lieux désolés.

» Les Muses, les Grâces, et le Dieu du goût, » prirent la fuite pour aller chercher de pai- » sibles asiles. Cette troupe charmante cher- » cha long-temps; elle est peut-être errante » encore : espérons qu'elle reviendra se fixer » en France.

» En attendant, nous étions moins aimables,
» Sans devenir plus raisonnables;
» Parmi nous, la frivolité,
» Sans grâce, sans légèreté,
» Et de ses attraits dépourvue,
» Ne pouvant éviter les pédans et les sots,
» Redoute à tort d'être aperçue,
» Ou se montre mal à propos;
» Elle n'est plus un doux moyen de plaire;
» Du siècle où nous vivons prenant le caractère,

» Elle a changé de ton, de manière, de goût;
» Vainement la pédanterie
» Se vante de l'avoir bannie;
» Sous une lourde forme on la trouve partout.
» A la fausse science elle est toujours unie;
» Couverte du manteau de la philosophie,
» Elle ose se mêler aux plus graves travaux;
» Elle a, dans sa folle manie,
» Corrompu Melpomène et dédaigné Thalie;
» Elle est dans les salons, elle est dans les bureaux;
» Dans nos livres savans, dans nos pamphlets nouveaux,
» Et parfois à l'Académie.

» En effet, est-il rien de plus frivole que » tous ces coups de théâtre sans vraisemblance, qui composent nos tragédies modernes; et que cette métaphysique ou ces » madrigaux, qui dans nos comédies remplacent la gaieté de Molière? Quoi de plus » frivole que la prétention ridicule et fatigante » de certains écrivains, de placer de ligne en » ligne un mot brillant ou une pensée philosophique, méthode sûre pour écrire sans naturel, et par conséquent sans goût et sans » justesse! Il n'est pas moins frivole de vouloir » mettre de l'esprit et de jolies phrases dans » des ouvrages scientifiques et dans des livres » de médecine. Convenons donc que la frivolité exempte de malignité, la frivolité qui

» ne veut rien approfondir, qui effleure tout
» avec grâce, qui raille sans aigreur, qui juge
» en badinant et raconte sans réflexions, tou-
» jours prête à se moquer de ses propres juge-
» mens, convenons que cette aimable frivolité
» fait tout l'agrément de la société et de la
» conversation, et qu'elle est le délassement
» nécessaire des grandes affaires et du travail.
» Son étourderie ressemble à la candeur, et
» son espèce d'enfantillage ressemble à l'in-
» nocence; mais qu'elle est à la fois insipide
» et ridicule, quand, se méconnoissant elle-
» même, elle prend un air capable et un ton
» doctoral pour disserter gravement sur des
» puérilités, ou pour débiter des lieux com-
» muns et de fausses maximes!... »

Je louai un petit logement aux Bains de Tivoli; j'avois besoin de changer d'air, d'un beau jardin, d'une profonde solitude; et j'y allai en effet, au grand déplaisir de M. de Valence. Il n'y avoit de vacant qu'un vilain logement; au reste ma chambre donnoit sur le jardin : elle avoit une jolie vue, et j'en aurois été fort contente, si ma cheminée n'eût pas fumé.

J'inventai un nouveau jeu de cartes tout en fleurs, et dont l'idée me parut ingénieuse,

parce qu'elle est d'une clarté si parfaite, qu'un enfant de sept ou huit ans pourroit la comprendre en un quart d'heure et jouer tout de suite avec ces cartes. Je crois que personne ne s'est occupé de fleurs autant que moi : une ou plusieurs fleurs jouent un rôle intéressant dans chacun de mes romans, et dans presque toutes mes nouvelles; j'en ai même fait une intitulée, *les Fleurs*, et une autre qui a pour titre, *les Fleurs Funéraires*. Dans ma jeunessse, j'ai fait sortir de son obscurité la rose de Salency: j'en fis le sujet d'une pièce dans le *Théâtre d'Éducation;* on imita, depuis, cette petite comédie, qu'on mit en opéra-comique, et j'ai été la première cause de l'établissement de toutes les rosières fondées en France, depuis cette époque. C'est à moi que l'on a dû le premier rosier de roses mousseuses que l'on ait vu en France. Mon ouvrage intitulé, *la Botanique historique et littéraire*, contient d'immenses recherches sur les événemens produits par les fleurs, sur le culte que plusieurs nations leur ont rendu, enfin sur ces charmantes productions comme attributs et comme emblêmes. J'ai fait en outre sur les fleurs, 1°. l'ouvrage manuscrit dont j'ai déjà parlé, et qui se trouve dans

la bibliothéque particulière du roi. 2°. Des arabesques mythologiques peints par moi et gravés, et que j'ai ornés de toutes les fleurs consacrées aux faux dieux. 3°. Toutes les plantes de grandeur naturelle dont il est parlé dans la fable ; et c'est, je crois, ce que j'ai fait de mieux dans ce genre. Le prince Jérôme Bonaparte, que je n'avois pas alors l'honneur de connoître personnellement, acheta cet ouvrage dont il donna six mille francs; on lui présenta cette collection sans lui dire le nom de l'auteur : il fut charmé de l'exécution et de l'idée; il en fit sur-le-champ l'acquisition. 4°. Des Alphabets de fleurs. 5°. Un volume manuscrit entièrement rempli de devises toutes tirées du règne végétal, dont je peignis toutes les fleurs; j'y ajoutai un petit nombre de notes ; ce manuscrit n'a point été imprimé, je n'en gardai point de copie; je n'ai ni donné séparément, ni cité dans mes ouvrages une seule de ces devises; tandis que j'étois chez M. de Valence, je vendis ce petit manuscrit quatre mille francs; il est entre les mains d'une dame anglaise fort aimable et très-spirituelle, lady Guilfort. 6°. Quatre tableaux de fleurs sur les saisons, chaque tableau conte-

nant les fleurs de chaque saison avec des vers que je citerai plus tard. 7°. Un ouvrage intitulé : *Herbier Moral* composé de fables dont les sujets sont tirés du règne végétal; on a surtout remarqué *les Deux Cerisiers*, *la Feuille détachée d'un grand arbre*, et *le Lierre*. 8°. Mon *Jeu de cartes*. 9°. Mes *Plantes usuelles* à l'usage des jeunes personnes, ouvrage livré depuis long-temps à M. Barrois, et qui n'a point encore paru; j'en ai déjà parlé avec détail. 10°. Enfin mes *Jeux Champêtres*, dédiés à S. A. R. M. le duc de Chartres. J'oublie mon plus grand *titre de gloire* en ce genre et l'un des plus anciens, ma *Botanique de Fleurs Artificielles* composée de plantes des champs, que je fis à Belle-Chasse, que M. de Buffon admiroit tant, et qui fut parfaitement bien vendue au *profit de la nation*, avec les caisses et les vases qui la contenoient, lorsqu'on fit à Belle-Chasse l'inventaire de tout ce qui m'appartenoit, tandis que j'étois dans les pays étrangers; c'est avec ma *Lanterne Magique historique* et mes tableaux, de tout ce qu'on m'a pris sans rien me rendre, ce que j'ai le plus vivement regretté [1].

[1] Il manque à cette énumération deux choses sur les

Je me trouvai parfaitement heureuse à Tivoli ; je finis là, sans distraction, mon roman de *Flaminie* ; il ne manquoit à mon bonheur qu'un piano et une harpe ; mais j'exerce tous les jours mes doigts sur une petite harpe que

fleurs, que j'ai faites depuis ; la première est un cantique sur les fleurs (et sur un air vulgaire) que j'ai composé pour mon arrière-petite-fille, Pulchérie de Celles ; c'est un cours de morale religiense et de botaniqne dans ce qu'elle a de plus curieux, car j'y ai placé une très-grande quantité de plantes *merveilleuses* dans lesquelles se mon trent évidemment la divine providence et les soins bienfaisans du Créateur. D'ailleurs, cette composition est une suite de l'idée qui forme le fond de mon ouvrage sur l'éducatiou, qui est intitulé : *Alphonsine ou la tendresse maternelle;* cette idée consiste à attacher, dès l'enfance, un souvenir vertueux à toutes les choses qui peuvent dans la suite produire des sensations dangereuses, et ces espèces d'impressions sont peut-être plus à craindre que les passions, surtont pour les femmes. J'espère donc que mon cantique sera pour ma postérité féminine un préservatif contre les fadeurs et les flatteries qu'à l'occasion des fleurs, on prodigue sans cesse avec succès aux jeunes personnes ; j'ai ajouté beaucoup de notes *scientifiques* à mon cantique qui a cent et un couplets. C'est un véritable ouvrage ; j'y ai mis cette épigraphe : « Dieu a fait » connoître aux hommes la vertu des plantes ; le Très- » Haut leur en a donné la science, afin qu'ils l'honoras-

m'a faite Alfred, et j'étois bien sûre de ne rien perdre de mon exécution; pendant ce temps, je dictois. Quant au piano, j'imaginai de m'exercer tous les jours sur une table [1]. J'avois une

» sent dans ses merveilles. » (*Ecclésiastique*, ch. XXXVIII.) J'en ai déjà envoyé une copie à ma chère petite Pulchérie, et j'en fais une pour elle en ce moment, que j'écris de ma main, que j'orne de deux vignettes, et que je lui enverrai incessamment. Mon autre et nouvelle production sur les fleurs est *La guirlande d'Hélène, née princesse de Beaufremont comtesse de Choiseul;* je peins moi-même cette guirlande dans un beau livre blanc relié en maroquin, qu'elle m'a donné, et j'ajoute à chaque fleur, quatre, ou six, ou huit vers qui lui sont adressés. Je compte y mettre une trentaine de fleurs, et j'ai déjà commencé cet ouvrage auquel je travaille avec un bien grand plaisir.

(Note de l'auteur.)

[1] « J'ai été vingt mois sans piano, et pendant tout ce temps je m'amusois tous les jours à exercer mes doigts, de temps en temps, quand j'avois du monde, sur le bord d'une table ou sur le bras d'un fauteuil, en appuyant assez les doigts pour ne pas perdre la force nécessaire à la pression; et, quoique je me sois moins occupée de cet exercice que de celui des harpes muettes, quand j'ai pu me procurer un piano, il y a six semaines, j'ai trouvé que mes doigts n'avoient absolument rien perdu : j'avois seulement presque entièrement oublié tout ce que je sa-

guitare et j'en jouois sans fiction ; avec tout cela un peu de peinture, un peu de lecture, beaucoup de promenades dans le jardin, de temps en temps les visites de deux ou trois amis, et mes journées s'écouloient très-agréablement.

Les personnes qui sont à la tête de cette maison sont très-obligeantes et fort aimables. J'avois une jeune voisine bien malheureuse

vois par cœur, ce que j'ai rappris sans peine en huit ou dix jours.

» J'ai entendu conter à une excellente musicienne (nièce de madame Errard) le trait suivant : « Un très-bon pianiste fut mis en prison pour dettes ; il demanda et obtint la permission d'avoir avec lui son fils, âgé de sept ans ; il eut l'idée, pour se distraire, d'enseigner à cet enfant à jouer du piano, il ne lui en avoit jamais donné une seule leçon ; mais il lui fut impossible de se procurer un piano ; alors il imagina, ainsi que moi, d'y suppléer par l'exercice des doigts sur une table ; mais, de plus, il traça sur la table les figures des notes ; il marqua les dièses avec des morceaux de papier, auxquels il donna le relief nécessaire ; l'enfant jouait ainsi presque toute la journée, et dans les intervalles il apprenoit la musique. Son père resta une année entière en prison. Aussitôt qu'il fut en liberté, il fit étudier son enfant sur un vrai piano, et, au bout d'un mois, l'enfant fut en état de jouer, dans un concert, une sonate difficile et brillante, composée

et bien intéressante, mademoiselle Clémence Gabarus. Six mois auparavant, en se relevant la nuit sans lumière, pour aller prendre une perruche qui s'étoit échappée de sa cage, elle glissa, tomba et se fracassa la hanche et le genou; depuis ce temps, elle étoit toujours dans son lit, souffrant de vives douleurs. Quand ce cruel accident arriva, elle étoit au moment de se marier; quelques jours après, son prétendu fit une chute de cheval et se cassa la

de trois morceaux, et qu'il exécuta avec une perfection très-rare à son âge. »

» Tartini, excellent compositeur italien, et le premier violon de son temps (il y a soixante ans), s'avisa de commencer le violon à trente-trois ans; il y devint supérieur en un an; on sait que durant cette année il portoit toujours dans sa poche un manche de violon, afin de rompre ses doigts aux positions les plus difficiles et les plus extraordinaires du manche de cet instrument.

» Je joue aussi de la guitare, sur laquelle j'ai été d'une très-grande force, dont j'ai beaucoup perdu, parce que je n'ai point imaginé sur cet instrument de moyens de suppléer à des études ordinaires et journalières, de sorte que, n'en jouant que de loin en loin, ma maiu gauche est beaucoup moins habile; la droite est toujours bonne, car les arpégemens et les batteries exécutés sur la harpe la donnent toujours telle sur la guitare. »

(*Emploi du Temps*, Chap. VI.)

jambe; voilà une triste sympathie! Cette jeune personne me fit témoigner le désir de me voir; j'allai chez elle sur-le-champ. Je hais les visites et je n'en fais jamais; le temps m'est très-précieux, mais ce n'est pas le perdre que d'en consacrer une partie à l'espoir de porter quelques consolations aux personnes qui souffrent. Mademoiselle Gabarus est belle et intéressante à tous égards : sa patience dans tous ses maux étoit véritablement admirable.

Madame la duchesse de Berri vint à Tivoli prendre des bains; elle charma toute la maison par sa bonté et son affabilité. Jamais princesse n'a été aussi universellement aimée, et n'a excité une admiration d'un genre aussi touchant.

M. de Valence me demandoit, avec tant de grâce, d'instance et d'amitié, de retourner chez lui, que je le lui promis, d'autant plus qu'il me mandoit, dans une de ses lettres et en propres termes, *que si je me refusois à ses prières, il étoit certain de retomber malade et de mourir.* Il m'avoit déjà dit, pour me retenir, cette même phrase, à laquelle je n'ai jamais pu résister. Ainsi, je ne crus pas pouvoir me dispenser d'aller reprendre mon petit loge-

ment dans la rue Pigale ; cependant je ne renonçai point au dessein positif formé depuis si long-temps de me retirer dans un couvent ; mais rien n'est plus difficile à Paris que d'y trouver un logement, car ils sont tous pris ou retenus d'avance.

Je voyois toujours de temps en temps M. le chevalier d'Harmensen ; je ne connois pas de conversation tête à tête plus intéressante et plus instructive que la sienne.

Le comte de Rochefort, qui m'avoit fait faire connoissance avec lui, m'en conta un trait charmant que je ne puis me défendre de rapporter ici. Dans un de nos bouleversemens politiques, M. de Rochefort se trouva dans un véritable embarras d'argent. Un jour qu'il dînoit avec deux ou trois personnes chez le chevalier d'Harmensen, on le questionna sur sa situation ; il répondit brièvement et légèrement qu'il avoit chargé un homme d'affaires de lui trouver de l'argent à emprunter, et que, comme il n'avoit pas besoin d'une grande somme, il étoit sans inquiétude ; après cette réponse, il se hâta de parler d'autre chose. Le lendemain, à son réveil, on lui dit que le valet de chambre du chevalier d'Harmensen demandoit à lui

parler; il le fit entrer, et cet homme lui dit que son maître l'avoit chargé de lui *rendre les 4,000 fr. qu'il lui devoit.* Cette obligeance et cette tournure généreuse touchèrent vivement le comte de Rochefort, et il n'accepta que 2,000 francs, dont il avoit besoin; dans son billet de remercîment, il prit l'engagement de rendre cette somme à une époque fixe, et il eut le bonheur de pouvoir la restituer beaucoup plus tôt; mais il ne crut pas s'acquitter, car il y a des dettes dont on ne se libère point par des restitutions matérielles; et la belle mémoire de M. de Rochefort conservera toujours le souvenir de ce noble procédé.

Au bout de cinq mois, je quittai Tivoli; j'y fis connoissance, dans les derniers jours, avec une personne aimable et spirituelle, qui porte un nom que je révérois depuis long-temps: c'est madame la marquise de Becdelièvre, dont le mari est petit-neveu du vertueux évêque de Nîmes, qui étoit adoré bien justement dans son diocèse, où il avoit établi des manufactures (qui donnoient du travail à tous les pauvres), des hospices pour des malades, etc. En allant en Italie, nous avons connu avec détail le bien immense qu'il a fait dans cette pro-

vince, et nous eûmes un grand plaisir à voir et à contempler ce pieux bienfaiteur de l'humanité.

J'allai donc m'établir de nouveau dans le bruyant entresol que j'avais déjà occupé chez M. de Valence; pour cette fois, j'en arrangeai le petit salon à ma fantaisie: il contint alors tout ce qui m'occupe, une table à écrire et à peindre, une belle harpe d'Errard, que je venois d'acquérir, ma guitare, et un piano que M. de Valence eut la bonté d'y faire mettre.

Je comptois faire alors un ouvrage dont on m'avoit donné l'idée, et qui étoit fort désiré par plusieurs personnes : c'étoient des nouvelles, dont chacune devoit contenir la vie d'un poëte moderne, le tout pour faire suite à mon Pétrarque. Je devois faire huit nouvelles, dont les sujets étoient *le Camoëns*, *Michel Cervantes*, *le Tasse*, *Milton*, *Savage*, *Pierre Corneille*, *La Fontaine* et *Jean-Baptiste Rousseau;* j'aurois voulu faire encore cet ouvrage, et en outre un gros volume in-12 des *Annales de la vertu*, pour finir cet ouvrage dont on a fait tant d'éditions; j'aurois voulu faire encore *le La Bruyère des antichambres*, pour les domestiques, ouvrage qui manque et qui leur

seroit très-utile. D'ailleurs, comme je le conçevois, les personnes des classes les plus élevées auroient pu le lire avec plaisir. Le milieu et la fin de cet hiver furent bien tristes pour moi; je voyois chaque jour dépérir M. de Valence : je tâchois constamment, dans nos conversations particulières, de l'amener à des sentimens religieux que les exemples édifians de sa femme et de ses filles auroient dû naturellement lui inspirer; mais il n'avoit jamais lu dans toute sa vie que les ouvrages de nos prétendus philosophes. Je m'attachai à lui prouver que ces *esprits forts* avoient écrit autant de mensonges que de blasphèmes : M. de Valence m'écoutoit avec une douceur et une attention qui m'encourageoient; jamais ces entretiens, si nouveaux pour lui, n'ont eu l'air de le contrarier ou de l'ennuyer; j'obtins même de lui d'aller régulièrement à la messe : il y venoit avec moi tous les dimanches et toutes les fêtes.

Presque tous mes anciens amis étoient absens. Madame de Choiseul, qui m'avoit promis de ne rester que trois mois en Franche-Comté, fut forcée, par ses affaires, d'y passer quatorze mortels mois, qui me parurent d'une

longueur démesurée; Astolphe de Custine étoit dans sa terre de Fervagues, près de Lisieux; madame la maréchale Moreau, déjà très-malade, gardoit sa chambre.

Je fis connoissance avec une Angloise charmante, madame Canning, femme du ministre; elle a une fille qui est belle comme un ange.

Je voyois souvent M. de Saulty et son aimable famille. M. de Saulty, quoiqu'il soit sans cesse occupé d'affaires, n'en est pas moins de la société la plus agréable. Je l'ai vu, dans son château de Baville, jouer les soirs à de petits jeux, avec une gaieté, une vivacité qui me charmoient, quand je songeois que souvent il étoit obligé de se lever à la pointe du jour pour se livrer tout entier aux travaux les plus arides. Je me rappelle que, dans ma jeunesse, je soupois de temps en temps avec des magistrats et des financiers, et j'avois remarqué qu'ils se *rembrunissoient* singulièrement à la fin des soirées; l'idée du lendemain matin gâtoit la fin de toutes leurs soirées. Enfin, M. de Saulty a une instruction tout-à-fait étrangère à ses occupations habituelles; il a fait de très-bonnes études; il a en histoire et en littérature des connoissances beaucoup plus que superficielles,

et, pour que rien ne lui manque pour m'intéresser et pour me plaire, il fait souvent de fort jolis vers; et il est l'ami le plus obligeant et le plus fidèle.

Je vis encore dans ce temps, et presque tous les jours, M. Gérono, ce jeune homme si intéressant dont j'ai déjà parlé. Il venoit toujours, par amitié, écrire sous ma dictée pendant des heures entières.

J'allois toujours faire ma cour à S. A. S. mademoiselle d'Orléans [1], qui est toujours aussi bonne et aussi tendre pour moi; je vis là le petit prince de Joinville, qui n'avoit que deux ans, et qui parloit aussi distinctement et aussi bien qu'un enfant de six ou sept; il étoit d'ailleurs aussi obligeant qu'intelligent et beau; en tout, la famille de M. le duc d'Orléans est véritablement la plus intéressante que je connoisse; elle est charmante par les figures, les qualités naturelles, et l'éducation, et enfin par l'attachement mutuel des parens et des enfans. Je m'applaudis d'avoir proposé à M. le duc d'Orléans madame Mallet pour institutrice des

[1] Portant aujourd'hui le véritable titre qui convient aux princes du sang, celui d'*altesse royale*.

(Note de l'auteur.)

jeunes princesses ses filles. Madame Mallet, par ses vertus et ses talens, est bien digne d'être dirigée par une princesse d'un aussi rare mérite que S. A. R. madame la duchesse d'Orléans; elle a tout ce qu'il faut pour bien concevoir les ordres qu'elle en reçoit, et pour les exécuter avec une parfaite exactitude. C'est mademoiselle d'Orléans qui, seule, enseigne à jouer de la harpe à l'aînée de ses nièces, la princesse Louise; mademoiselle d'Orléans crut devoir à sa vieille maîtresse de harpe de lui faire entendre sa jeune écolière, et elle me fit assister à une de ses leçons dont je fus charmée.

Je fis d'un trait de plume, le lendemain de ma visite au Palais-Royal, une épître en vers à ma vieille montre; et comme elle a eu du succès dans la société, je vais la placer ici.

ÉPITRE

A MA VIEILLE MONTRE USÉE ET N'ALLANT PLUS.

(16 décembre 1820.)

Durant un demi-siècle, attachée à mon sort,
Tu fus ma compagne fidèle,
Et je me flattois que ton zèle
Se soutiendroit jusqu'à la mort!

Tu réglois mes travaux, mes veilles et mes muses [1];
Au lieu de me guider, maintenant tu m'abuses!
Tons tes avis, hors de saison,
Pressent, retardent sans raison,
Et trop sonvent, pour me confondre,
Tu refuses de me répondre!...
A ta solide et brillante beauté
Le temps n'a fait aucun outrage,
Tandis qu'il épnisa toute sa cruauté
Sur ma force et sur mon visage!
Mais je suis plns vieille que toi,
Car tu recevois la naissance,
Lorsque nons fîmes connoissance.
Et tn radotes avant moi!...
Est-ce folie, est-ce vengeance?
Qnand tn parois être en enfance,
Dois-je croire à ta bonne foi?
Il est vrai, dans ma solitude,
Quelquefois, j'en conviens, me laissant emporter
Par l'attrait si puissant des arts et de l'étude,
J'oubliai de te consulter;
Tn ne m'en étois pas moins chère,
Et ce tort fut involontaire;
Eh quoi! prétends-tu m'en punir,

[1] J'ai dit *mes muses*, non ponr la rime, mais pour l'exactitude, pnisque j'ai cultivé plus d'*une muse*, d'abord en littérature, ayant écrit dans presque tous les genres, ensuite ayant aussi cultivé, et constamment, la musique, etc. Il n'y a point de présomption à dire un fait, pnisque je ne prétends point que ce soit avec succès.

(Note de l'auteur.)

Par tes écarts et ton morne silence?
Ou plutôt veux-tu m'avertir
Que pour moi le temps va finir,
Et que sa voix s'éteint dans cet espace immense
Que je dois bientôt parcourir?...
Faite pour me survivre, ô mon ancienne amie,
Toi qui marquas presque tous les instans
De mes jours orageux et de ma longue vie,
Ne m'abandonne point dans mes derniers momens!
Et, pour me préserver de tout penser frivole,
Fixe-toi-là si près de mon tombeau;
Parmi tous ces papiers, reste sur mon bureau,
Sans mouvement et sans parole;
Et que ton immobilité,
En frappant mes regards, soit pour eux le symbole
De l'immobile éternité [1] !...

Madame la comtesse d'Hautpoul [2] m'envoya le recueil de ses poésies, formant un volume

[1] Cette épître, quelques années après, a paru imprimée, pour la première fois, dans le joli petit *Journal des Dimanches*. (Note de l'auteur.)

[2] Madame Beaufort d'Hautpoul, née Marsollier, a composé une vingtaine de volumes de romans; un *Cours de Littérature ancienne et moderne*, *à l'usage des jeunes demoiselles*, et un grand nombre de morceaux de poésie remarquables par la mollesse, l'abandon et une tendre mélancolie. Ses romances sont des modèles de ce genre de composition. Madame d'Hautpoul a publié, sous le titre d'*Athénée des Dames*, un journal qui paroissoit une fois par mois. (Note de l'éditeur.)

in-8°., dédié au roi. Il y a dans ce volume plusieurs pièces de vers charmantes; mais il y en a quelques-unes qui sont beaucoup trop familières pour être placées dans un recueil dédié au roi, et contenant une élégie sur la mort de monseigneur le duc de Berri : ce qui est surtout étonnant, c'est que l'auteur, par inadvertance sans doute, ait mis dans ce même volume un conte burlesque et licencieux intitulé *la Savonnette,* et qui n'a pas même le mérite d'être plaisant. Avec un peu de réflexion, l'auteur auroit senti qu'il y a bien peu de goût à insérer un conte de ce genre dans un livre rempli d'élégies et dédié au roi. Madame d'Hautpoul eut la bonté de venir me voir : elle est très-aimable; elle s'occupoit alors de faire des extraits historiques pour la jeunesse. Elle me demanda de lui faire un plan de lecture pour cet ouvrage ; je lui répondis que j'en avois donné un dans *Adèle et Théodore* : elle m'a dit qu'elle le reliroit et en *profiteroit*, ce qui me fit sourire, parce que j'imaginai que ce plan seroit copié sans me citer. C'est un honneur que l'on me fait sans cesse depuis quarante ans.

Voici les vers que j'ai faits pour les quatre

saisons de fleurs, que j'ai peintes pour en former quatre tableaux :

PRINTEMPS.

Filles aimables du printemps,
Ces belles fleurs, de la jeunesse
Ont la légèreté, l'éclat et la souplesse,
La brillante fraîcheur et tous les agrémens;
Mais de leur beauté fugitive
Nous verrons bientôt le déclin;
Sous peu de jours et peut-être demain,
Sur ces coteaux et sur la rive,
Nos yeux les chercheront en vain!
Et néanmoins ce n'est qu'en apparence
Que ces fleurs reçoivent la mort;
Elles conservent l'existence,
Et pour subir le même sort,
En dépit de l'expérience.
Si quelquefois l'haleine du zéphir,
Par sa bienfaisante influence,
Vient ranimer et rafraîchir
Leurs attraits prêts à se flétrir,
Elles sont toujours sans défense
Contre l'orage, et la grêle, et les vents,
Et pour orner les bois, les champs et la prairie,
Elles renaissent tous les ans.
Je ne leur porte point envie;
Plaire et briller quelques instans,
Craindre toujours, souffrir long-temps,
Hélas! telle est pour nous la vie!
Oh! qui pourroit supporter ses tourmens,

Ses revers, ses peines cruelles,
Ses inquiétudes mortelles
Sur son incertain avenir,
Sans l'espoir de la voir finir !...

L'ÉTÉ.

Saison des doux plaisirs, des jeux de l'innocence,
A ton éclatante beauté
Tu réunis l'utilité ;
Tu réalises l'espérance
Du citadin et de l'homme des champs,
Tu leur donnes la jouissance
Des biens promis par le printemps.
Le riche, au sein de l'abondance,
Le cénobite et le voluptueux,
Ne peuvent se passer de tes fruits savoureux.
Que tes jours sont brillans, que tes nuits sont charmantes!
Mais à ton soleil radieux,
J'ai toujours préféré les clartés vacillantes
De ces étoiles scintillantes
Qui parent la voûte des cieux.
Combien j'ai consacré de veilles
A contempler tes touchantes merveilles
Dans les vallons silencieux,
Quand l'astre de la nuit jette sur la nature
Son voile transparent, mais si mystérieux!
Laissons le fol amour, égaré dans ses vœux,
Vanter cette lumière et si douce et si pure;
Un sentiment religieux,
Une céleste, une divine flamme,
Peuvent seuls en goûter l'attrait délicieux!
Oui, c'est vers toi que s'élance mon âme,

O Créateur de l'univers,
En admirant de tant d'objets divers
L'ordre, les beautés, l'harmonie;
Reçois, au déclin de ma vie,
Mes derniers chants, mes derniers vers.

L'AUTOMNE.

Déjà la rose a perdu ses couleurs,
Déjà la feuille jaunissante
Du sombre hiver annonce les rigueurs;
Le temps semble hâter sa course menaçante,
La nuit s'approche, le jour fuit,
Le rossignol se tait, et le soleil pâlit!
La nature, ainsi défaillante,
En présentant à nos regards,
Une si triste décadence,
Nous invite de toutes parts
A ne fonder notre espérance,
Nos vœux, nos désirs, nos projets,
Que sur des biens de notre essence,
Et qui ne périssent jamais.

L'HIVER.

Sans fruits, sans fleurs et sans verdure,
Ennemi de toute culture,
Parmi la neige et les frimas,
Le triste hiver désole nos climats,
Et désenchante la nature.
Mais nous supportons sa rigueur,
Sans en éprouver de douleur,
Sans en gémir, et sans murmure.

On ne pense qu'au doux printemps
Qui doit terminer ses ravages;
Et vous, vieillards impatiens,
Vous osez vous plaindre du temps,
De son poids et de ses outrages!
Pour se soumettre, sans souffrir,
A tous les maux de cette vie,
Retraçons-nous le souvenir
De la véritable patrie,
Et de l'immortel avenir.

Mademoiselle d'Orléans me fit l'honneur de m'écrire une charmante lettre, en m'envoyant une très-jolie pendule, qu'elle appelle *une suppléante* à ma *vieille montre*, car je lui avois offert l'hommage de l'Épître manuscrite à ma vieille montre. Mes arrière-petites-filles admirèrent tant cette pendule, que je ne pus résister au plaisir de la leur donner.

Madame la maréchale Moreau me donna un superbe bénitier de cristal, orné de dorures et d'améthystes, etc.

Je fus obligée de renvoyer une femme de chambre incorrigible. Je fus servie à bâtons-rompus par les gens de la maison, qui, ayant beaucoup d'autres choses à faire, m'oublioient sans cesse; un soir on m'enferma, sans le vouloir, à la nuit, sans lumière, et pendant trois heures un quart. Je sonnai inutilement

quatre fois ; je pris mon parti sans aucune impatience : je composai dans ma tête, je priai Dieu, je méditai, et je ne m'ennuyai point ; je fus délivrée de ma captivité par une visite. Je ne contai point cet incident à M. de Valence, afin de ne pas faire gronder ses gens, mais il en fut instruit quelques jours après, et rien de semblable ne s'est renouvelé depuis. Au contraire, j'étois servie par tous ses domestiques avec un zèle qui ne s'est jamais démenti jusqu'à mon départ ; il est vrai que je sus le reconnoître de manière à le redoubler encore, s'il eût été possible ; malheureusement M. de Valence, si facile à vivre dans la société, étoit un maître impérieux et violent : il changeoit très-souvent de domestiques ; ce qui étoit fort cher pour moi par les pour-boire continuels qu'il falloit sans cesse renouveler : aussi quand j'employois tous mes soins à l'adoucir pour ses domestiques, il y avoit un peu d'intérêt personnel dans *ce bon caractère.*

Je dînai chez M. de Valence avec madame la princesse de Wagram, que je trouvai fort aimable, et qui fut pour moi d'une extrême affabilité ; elle me fit l'honneur de venir chez moi. Je suis toujours reconnoissante de ces

marques honorables de bienveillance; mais, à l'âge où je suis, je ressemble à ces voyageurs qui trouvent que ce n'est pas la peine de cultiver les bontés qu'on leur témoigne dans des lieux qu'ils vont quitter et qu'ils ne reverront jamais.

M. de Custine revint; je fus charmée de le revoir. Il fit des vers sur mon Épître à ma montre, que je citerai ici, par vanité pour lui, et non parce qu'ils me furent adressés; on sait que la poésie et l'amitié ont le privilége et le droit d'exagérer sans mesure. Voici ces vers charmans que l'on peut appeler un impromptu, car l'auteur sortit de chez moi à onze heures du soir, pour aller lire à madame la princesse de Vaudemont mon épître que je venois de lui donner, et, le lendemain matin, il m'envoya ces vers:

Le temps, pour nous si court, ne cessera pour vous
Que lorsqu'il finira pour la nature entière;
Vous avez arraché, de son aile légère,
Une plume immortelle, et vous bravez ses coups,
En versant comme lui la vie et la lumière.
Jouissez ici-bas de l'immortalité,
Que le temps même vous assure;
Songez qu'il est pour vous, comme l'éternité,
Une source abondante et pure
De lumière et de vérité.

M. de Custine, dans cette année, m'amena un jeune homme fort aimable, parent de feu M. de Genlis, et qui s'appelle M. le marquis de La Grange; il a une figure agréable, il pense et s'exprime bien, deux choses qui me charment, surtout dans les jeunes gens qui peuvent avoir une si grande influence sur les mœurs. Je fis aussi connoissance avec un autre jeune homme, M. de Bouillé, petit-neveu du célèbre marquis de Bouillé, que j'ai beaucoup connu dans ma jeunesse, et qui a joué un rôle si noble et si courageux dans les commencemens de la révolution. Son petit-neveu me paroît digne de son nom; il est jeune, beau, spirituel, il a les sentimens les plus religieux; il me parut aussi, autant que j'en ai pu juger dans une conversation d'une heure et demie, qu'il a beaucoup plus d'instruction que les jeunes gens de son âge, même bien élevés, n'en ont communément.

Je puis dire que j'ai également le droit de ne pas être *honteuse* de mes ennemis, et *d'être fière de mes amis.*

Ma *Palmyre* parut : un journal refusa tout net de l'annoncer; j'étois accoutumée à ce genre de politesse des journaux; je n'en fus ni

surprise, ni fâchée; mais le public, toujours si indulgent pour moi, malgré le silence des journaux, se porta en foule chez Maradan pour acheter ce nouveau roman. J'avois fait cet ouvrage comme par enchantement; je ne mis pas trois mois à le dicter, en dictant aussi toutes les lettres de chaque mot; malgré cette précaution, ma femme de chambre copiste faisoit des fautes grossières presque à chaque page, car elle joignoit à la plus extrême ignorance la plus étonnante étourderie, et elle avoit dans l'imagination une telle surabondance d'*h*, d'*i*, et d'*o*, que rien ne pouvoit contenir l'impétueuse multiplicité de ces lettres; elle prenoit d'ailleurs trois ou quatre caractères dans une seule ligne, passant avec une facilité merveilleuse, non du *grave au doux*, mais de la plus grosse majuscule à l'Elzevir le plus fin. Il en a résulté qu'il me fut impossible d'estimer (chose que je fais ordinairement très-bien) ce que produiroit à l'impression ce singulier manuscrit, et on l'imprima sans savoir s'il auroit un ou deux volumes. J'avois contracté, en dictant à ma femme de chambre copiste, une si grande habitude de dire à haute voix toutes les lettres

des mots que j'articulois, qu'il m'est arrivé plusieurs fois, dans la conversation particulière, de faire la même chose sans m'en apercevoir, quand je n'avois qu'une phrase courte à dire. J'ai eu une véritable peine à perdre cette habitude.

Le jour où j'eus soixante-quinze ans accomplis, en remerciant Dieu qui, en prolongeant ainsi ma carrière, daignoit me conserver une parfaite santé, une excellente vue qui s'étoit jusqu'alors passée de lunettes [1], l'ouïe que j'avois à vingt ans, de bonnes jambes, la mémoire et toutes mes facultés intellectuelles, je repassai sur tous les événemens de ma vie, et je me confirmai dans l'opinion que j'avois depuis si long-temps, c'est qu'à l'exception de la perte de ceux que nous aimons, presque tous nos malheurs et toutes nos peines viennent toujours un peu de notre faute.

Je puis me rendre la justice de n'avoir jamais eu de mauvaises intentions, d'avoir été incapable de sentimens de haine et de vengeance; mais j'ai eu si peu d'égoïsme, que

[1] Et je puis dire encore exactement la même chose, sur la fin de l'année 1825, où je prends quatre-vingts ans. (Note de l'auteur.)

cette vertu est devenue en moi un défaut capital, parce que non-seulement je ne me suis jamais occupée de ma fortune, mais que je n'ai jamais réfléchi à ma conduite, ce qui m'a fait faire une infinité d'étourderies et de fausses démarches. J'ai beaucoup médité sur les intérêts des objets de mes affections, je n'ai jamais pris la peine de penser aux miens dans aucun genre; de sorte que si j'avois ma carrière à recommencer avec le souvenir du passé, je ne ferois presque rien de ce que j'ai fait qui m'a regardé personnellement, excepté en littérature; car je ne crois pas, dans ma conscience, que dans la nombreuse collection de mes ouvrages, j'eusse raisonnablement plus de dix pages à retrancher. J'ai eu, à cet égard, du courage, de la persévérance, et les intentions les plus pures, et je me flatte que mes écrits ont été utiles, et en général le seront toujours.

Mais la plupart de mes actions ont été d'une imprudence peu commune. Si j'eusse mieux calculé ma vie, je me serois épargné de cruels chagrins, et je serois très-heureuse aujourd'hui. Que Dieu me fasse la grâce de bien employer le temps qui me reste; je ne désire vi-

vre encore quelques années que pour achever de réparer et d'expier mes fautes. Je finirai cet article par un avertissement utile à la jeunesse spirituelle et studieuse : elle doit se défier de deux très-bonnes choses dont l'excès est dangereux : le désintéressement poussé jusqu'à la duperie, et l'esprit observateur qui donne une curiosité qui peut entraîner facilement dans des démarches inconsidérées. Tout excès est mauvais; la sagesse, fondée sur la religion et sur la défiance de soi-même, peut seule en préserver. On ne s'instruit point, ou l'on s'instruit à ses dépens, en se plaçant volontairement dans des situations périlleuses. Quant au désintéressement, la raison doit y mettre des bornes; quand il devient romanesque, il n'est plus qu'une folie causée par l'orgueil, et non par la délicatesse de l'âme et des principes. Par exemple, pourquoi refuser ce qui est légitimement dû de gens qui peuvent payer sans s'appauvrir? Ne vaudroit-il pas mieux recevoir pour donner à ceux qui sont dans le besoin? Il est beau de se dépouiller par bienfaisance, il est absurde de rejeter le paiement d'une dette par vanité, et voilà ce que j'ai fait mille fois. Ces sortes d'actions sont toujours punies, car

elles n'inspirent jamais de reconnoissance. Il est très-louable de remettre, quand on le peut, une dette que le créancier ne pourroit acquitter sans se ruiner; mais, je le répète, il y a de la sottise à ne pas accepter l'acquit d'une dette qui ne sauroit déranger la fortune du débiteur.

Je trouvai chez M. de Valence un secrétaire qui me dédommagea pleinement de toutes les bévues de ma femme de chambre copiste : c'étoit une jeune personne fille de la concierge, femme de charge de M. de Valence, qui n'avoit dans la maison aucune espèce d'emploi ; sa mère, qui n'étoit pas née pour servir, obtint, pour prix de l'utilité de ses soins, de garder sa fille avec elle, et à condition qu'elle n'auroit rien de commun avec M. de Valence et qu'elle n'entreroit même jamais dans sa chambre, ce que M. de Valence approuva entièrement comme une mesure indispensable de décence pour une personne aussi jeune et aussi jolie. Cette personne, appelée Julie, est charmante par sa figure, sa modestie et ses sentimens ; elle employoit son temps très-pieusement et d'une manière utile; elle est fort habile dans tous les ouvrages à l'aiguille, elle a une jolie écriture,

et son orthographe, à fort peu de chose près, étoit fort bonne. J'achevai, en peu de temps, de la perfectionner; ce qu'elle me dut particulièrement, ce fut d'écrire des billets et des lettres avec une convenance parfaite et avec toutes les formules d'usage qui varient prodigieusement suivant l'âge, le sexe et le rang des personnes auxquelles on écrit. Je ne connois point de femme qui écrive une lettre ou un billet avec plus de goût et un meilleur ton. Elle récompensoit mes soins par le zèle le plus empressé et l'affection la plus touchante; elle venoit régulièrement tous les jours écrire pour moi sous ma dictée. Je n'aurois jamais pu, sans elle, débrouiller les notes presque indéchiffrables qui m'étoient remises pour écrire les mémoires de madame de Bonchamp : je reparlerai encore d'elle à ce sujet.

M. de Valence, malgré le déplorable état de sa santé, alloit toujours à la Chambre des Pairs; il a rempli ce devoir, devenu si fatigant pour lui, avec un courage bien digne d'éloges, mais il ne pouvoit presque plus travailler à ses discours. Jusque-là il n'avoit fait que me les lire et me demander quelques petits conseils sur le style; mais voulant pro-

poser à la Chambre un projet de loi véritablement intéressant [1], il me conjura de faire tout ce morceau; je lui répondis que je le ferois avec plaisir, mais que, ne pouvant écrire moi-même sans une extrême fatigue, je ne pourrois *lui donner* cet article, c'est-à-dire, lui promettre le secret à cet égard, puisque je serois obligée de le dicter à Julie. M. de Valence répliqua que cela ne lui *faisoit rien du tout*, et qu'il ne cacheroit nullement le nom du *véritable auteur*. Je dictai donc à Julie ce morceau tout entier; il se trouve dans les discours imprimés de M. de Valence, qui le lut avec le plus grand succès à la Chambre, qui en ordonna l'impression. Voilà toute la part réelle que j'ai eue à ses discours, quoiqu'on ait dit que je les faisois tous; il ne m'a jamais consulté d'ailleurs que sous les rapports littéraires, et encore assez rarement,

[1] Peu de temps auparavant, un infortuné (Lesurgues) avoit été faussement accusé d'un crime, condamné à mort, et exécuté; sa parfaite innocence venoit d'être authentiquement reconnue. M. de Valence vouloit demander une loi qui non-seulement réhabilitât la mémoire de l'innocent injustement condamné, mais qui offrît des dédommagemens à sa malheureuse famille.

(Note de l'auteur.)

et seulement sur quelques phrases isolées qu'il croyoit lui-même susceptibles de critique.

Palmyre fut accueillie par le public, comme mes autres ouvrages; et de plus les journaux qui en parlèrent en firent les plus grands éloges, surtout le journal des Débats, qui dérogea, dans cette occasion, à la loi qu'il s'étoit faite de charger M. Hoffman de faire tous les articles qui me concernent; c'est M. Dussault qui rendit compte de *Palmyre*, et avec une extrême bienveillance et tout le talent qu'on lui connoît; les journaux libéraux refusèrent tous de l'annoncer. Ce n'est assurément pas l'intrigue, la faveur, et la cabale, qui ont fait mes succès; je n'ai ni le génie, ni le talent du grand Corneille, mais je puis dire comme lui :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

C'est une chose plaisante de voir aussi avec quel peu de pudeur les auteurs mes contemporains se font louer; c'est un art qui est poussé très-loin aujourd'hui, mais celui de bien écrire vaut mieux. Il est mieux encore de voir avec quelle effronterie on me pille de tous côtés, surtout depuis quinze ans. Si je revendiquois tout ce qu'on m'a volé, je n'au-

rois plus le temps de composer. On a pillé mon *Théâtre d'Éducation* dans des milliers de Dialogues faits depuis pour la jeunesse ; on a même pillé une pièce intitulée *la Curieuse* pour la mettre au Théâtre-François sous un autre nom [1]. Toutes les femmes, sans exception, qui, depuis vingt ans, composent des romans, ont mis dans leurs ouvrages tous les miens à contribution.

Toutes mes recherches historiques, presque sans exception, ont été pillées de même, sans jamais me citer. On a copié dans des Dictionnaires des articles entiers de mes ouvrages sur la mythologie [2]. Il y a quinze ans que je les

[1] On vient encore de mieux faire, comme je l'ai déjà dit; on vient de prendre toute entière cette pièce de *la Curieuse*, qu'on a mise au théâtre; on y a seulement inséré qnelques phrases burlesques, qui ne sont point dans l'original. On voit, entre antres, à l'Opéra-Comique, une pièce qui a pour titre, *les Deux mots*, ou *Une Nuit dans la Forêt*, et qui est entièrement prise d'une pièce de madame de Genlis, intitulée *Minuit*, qui se trouve à la suite des *Souvenirs de Félicie*. On pourroit citer une énorme quantité d'autres plagiats de ce genre, et que l'autenr même ignore.

(Note de l'éditeur.)

[2] Mes *Arabesques Mythologiques*, contenant l'histoire

ai publiés, et depuis ce temps, on a fait une quantité de petits Dictionnaires, pour y insérer une grande partie de mon travail sur ce sujet. On a fait depuis une quantité de petits Almanachs sur les fleurs, et tout le texte en est presque entièrement tiré de ma *Botanique historique et littéraire*, ouvrage qui, je l'ose dire, est amusant et très-curieux par l'immensité et la singularité des recherches. Enfin mes ouvrages ont produit une énorme quantité de pièces de théâtre, de ballets, de mélodrames, etc. Ainsi je puis me flatter d'avoir été d'un très-grand secours à tous les auteurs de mon temps qui manquoient d'imagination.

L'anniversaire de la mort si tragique et si touchante de l'infortuné duc de Berri renouvela visiblement l'impression terrible de cet événement funeste; ce jour malheureux fit faire bien naturellement de tristes réflexions: le crime qu'il rappeloit en retraçoit tant d'autres!... Que de forfaits, de meurtres, de guerres injustes, de scandales, d'impiétés monstrueuses et d'excès dans tous les genres

des dieux, déesses, demi-dieux, et des divinités allégoriques. (Note de l'auteur.)

depuis trente ans!... Quand les opinions nouvelles ne produisent que des bouleversemens, des crimes, la perte de la morale publique, des erreurs, des sophismes, la décadence des lettres et l'abaissement des âmes de la masse d'une nation, certainement ces opinions ne sont pas bonnes. Personne ne s'entend plus; aucun parti ne sait au juste ce qu'il veut; les discours et les écrits politiques manquent en général de franchise et de loyauté; on y sent partout des arrière-pensées; on n'y voit de clair et de positif que des intérêts personnels. Le véritable amour de la gloire n'existe plus, le besoin et le désir des richesses l'ont remplacé. Les écrits politiques n'instruisent plus, ils sont sans aucun plan, et leur langage souvent barbare est presque toujours inintelligible : ils offrent la confusion morale des langues. On peut quelquefois y trouver quelques bonnes maximes, quelques paragraphes intéressans; mais presque toujours l'ensemble n'en vaut rien, faute de résultats utiles et de conclusions satisfaisantes. Il est vrai que les sciences ont fait de grands progrès; mais il est absurde de penser que sans les guerres, les conscriptions, les gardes nationales, l'interruption de toutes les études,

on n'auroit point porté jusqu'à leur perfection l'agriculture, la chimie, la physique, la chirurgie, la mécanique, etc.; et qu'il falloit le bouleversement de l'Europe pour produire en médecine, en chirurgie, etc., un Alibert, un Moreau (de la Sarthe), un Dupuytren, un Richerand, etc.; et si nous n'avions pas perdu par les guerres des millions de bras, l'agriculture seroit beaucoup plus florissante. Au reste, la naissance miraculeuse de M. le duc de Bordeaux ouvre un champ sans limites aux plus douces espérances, et semble nous annoncer et nous promettre un meilleur ordre de choses.

On célébra à Saint-Denis l'anniversaire de la mort du malheureux duc de Berri, et, malgré le mauvais temps, il y eut un monde énorme. Les ennemis de la monarchie auront beau faire, il y a dans la masse de la nation un grand fonds d'attachement pour la famille royale. On peut dire qu'il seroit difficile de trouver dans une famille particulière plus de vertus et de bons exemples que, depuis la restauration, on en voit dans la famille royale [1]. Madame, du-

[1] Louis XVIII avoit certainement beaucoup d'esprit, d'instruction et de fort bonnes intentions. Notre monarque actuel, Charles X, monseigneur le dauphin, ont

chesse d'Angoulême, Madame, duchesse de Berri, par la pureté de leur vie et par leur conduite, sont des anges; M. le duc d'Orléans est le modèle des époux et des pères; Madame la duchesse d'Orléans douairière étoit généralement admirée; S. A. R. Madame duchesse d'Orléans et mademoiselle d'Orléans sont révérées et chéries de tout ce qui les approche. Tout le monde rend justice à l'affabilité, aux qualités du cœur et à la bonté parfaite de M. le duc de Bourbon. Madame la duchesse de Bourbon se refusoit tout personnellement pour donner aux pauvres, et pour soutenir les établissemens de charité qu'elle avoit fondés. La perfection de la vertu n'a dans aucun temps été contestée à madame la princesse de Condé [1]. Si l'on étoit équitable, on béniroit universellement le ciel qui a rétabli dans ses droits une telle famille, et dont les ancêtres ont illustré la France en la rendant la première nation de l'Europe.

M. Fiévée fit paroître une petite brochure

la piété la plus exemplaire, l'affabilité la plus aimable et une immense charité.

(Note de l'auteur, faite en 1825.)

[1] Abbesse du Temple.

(Note de l'auteur.

intitulée : *Ce que tout le monde pense, ce que personne ne dit.* On pourroit critiquer ce titre sous plus d'un rapport, mais un titre ne vaut pas la peine d'être discuté. On doit admirer dans cet écrit ce que l'on trouvera toujours dans les ouvrages de l'auteur, une grande supériorité de talent et d'esprit. Je ne puis m'empêcher de citer ici un passage de cette brochure :

« L'habitude qu'on a prise en France de » faire reposer la politique sur des opinions [1], » a conduit nécessairement à isoler les faits » de leur conséquence. Les esprits s'épuisent » dans les vains efforts qu'ils font pour com- » prendre chaque événement, sans le rap- » procher des événemens qui l'ont précédé.

» Le monde n'a jamais été gouverné que » par des doctrines et des talens...

» A mesure que la civilisation avance, l'his- » toire ne s'occupe plus uniquement de ceux » qui gouvernent; on sent que les nations ont

[1] L'écrivain confond ici le mot *reposer* avec les verbes *fonder* et *appuyer*, ce qui donne un sens louche à cette phrase, et telle est aujourd'hui, en écrivant, la négligence habituelle des esprits les plus distingués.

(Note de l'auteur.)

» une force qui n'est pas concentrée dans l'ad-
» ministration...

» Renoncer aux doctrines du gouvernement
» qu'on est appelé à défendre, et se soutenir
» avec éclat dans l'opinion publique est une
» chose impossible...

» Tout le monde vise à l'importance, il ne
» faut que rétrécir le cadre. Renfermez en-
» semble les trois députés les plus muets, il y
» aura au moins un orateur. »

L'auteur dit ceci avec beaucoup de justesse sur le danger des réunions particulières où l'on prépare les délibérations des chambres. Ces dangers sont expliqués dans la brochure avec beaucoup de sagacité.

« Depuis que tous les services publics sont
» soldés, quiconque sollicite une fonction
» demande de l'argent.

» Quand vous aurez donné toutes les places
» à un parti, depuis les directions générales
» jusqu'aux bureaux de loterie et de tabac,
» ceux qui n'en auront pas obtenu (et ce sera
» neuf sur dix) resteront là encore pour crier
» que tout est perdu, et que le gouvernement
» néglige ses plus sincères partisans. Jamais
» folie n'a été plus grande que celle de préten-

» dre fonder la stabilité d'un état sur le zèle
» des hommes qui offrent pour garantie le
» besoin qu'ils ont d'un emploi lucratif.

» Ce n'est jamais ceux qui veulent être
» payés, qu'il faut avoir la prétention de sa-
» tisfaire, mais bien ceux qui payent, par
» conséquent, la nation propriétaire, indu-
» strieuse et commerciale. Ceux qui la com-
» posent ne demandent rien pour eux que la
» part qui leur appartient dans les libertés
» publiques ; ils apportent au trésor pour
» tous. Entrez franchement dans un système
» qui les satisfasse..., vous aurez une majorité
» fixe dans la chambre et hors de la cham-
» bre..... Comme le pouvoir est une condition
» indispensable de tout état social, le pouvoir
» aura gagné en moyens dans les mêmes pro-
» portions que la société aura acquis; seule-
» ment pour jouir de toutes les forces qui ré-
» sultent des nouveaux développemens de la
» civilisation, il faudra qu'il cherche les forces
» où elles sont, et non où elles ne sont plus,
» du moins exclusivement; c'est là tout le se-
» cret des gouvernemens modernes...

» L'union par les hommes n'est presque
» toujours qu'un amas de trahisons secrètes;

» l'union des esprits est la seule bonne, du-
» rable, et elle ne s'opère que par des doc-
» trines. *Les doctrinaires* sont ceux qui font
» des doctrines; les hommes d'état sont ceux
» qui cherchent leur force dans les doctrines
» de l'état [1]; ils ne les font pas pour les cir-
» constánces, ils s'en appuient contre les cir-
» constances. Mais lorsqu'il y a dans un état
» des doctrines publiques et des doctrines
» secrètes, tout est impossible, même la ré-
» pression d'autres doctrines secrètes profes-
» sées dans des intentions qui ne sont ni fran-
» çoises, ni constitutionnelles, ni ministériel-
les. »

Je dois réfuter ici quelques articles d'un ouvrage estimable à beaucoup d'égards, mais qui contient plusieurs choses inexactes et même fausses; cet ouvrage est d'un M. Lemaire, qui n'est pas le latiniste. L'auteur de cette histoire raisonne souvent avec beaucoup de sens; il paraît avoir de la modération et de bons sentimens; on ne sent point en lui le projet de mentir ou d'exagérer; mais il a

[1] C'est-à-dire, appuyées sur les doctrines religieuses, fondement de tout. (Note de l'auteur.)

été très-mal informé d'une quantité de faits qu'il conte d'une manière inexacte, et souvent, comme je l'ai dit, tout-à-fait fausse, ce que je puis affirmer avec vérité comme témoin oculaire; par exemple, le malheureux duc d'Orléans, père de mon élève, est sans cesse calomnié dans cet ouvrage. Voici un des mensonges qu'on y rapporte à son sujet, celui-là suffira pour donner une idée des autres; on y dit que la principale cause de *sa haine contre la cour* vient du refus que l'on y fit de la main de mademoiselle d'Orléans pour monseigneur le duc d'Angoulême. Toute la cour et tout le monde savent que ce mariage fut positivement arrêté peu de temps avant la révolution, que les paroles furent données, les complimens reçus, et que le mariage ne se fit pas sur-le-champ, parce que les futurs époux n'avoient pas tout-à-fait l'âge fixé par les lois; il leur manquoit à l'un et à l'autre quelques mois pour atteindre cet âge; mais l'entrevue fut faite, la chose publiée de part et d'autre; et j'ai déjà dit que Monsieur, qui fut depuis Louis XVIII, me fit l'honneur de m'écrire pour me demander d'accorder une place de lectrice auprès de la princesse à une femme qui avoit été atta-

chée à son éducation; car la princesse, en se mariant à douze ans, devoit rester à Belle-Chasse jusqu'à seize pour y finir son éducation, et l'on savoit que l'on m'avoit donné la disposition de toutes les places subalternes de la maisòn. La révolution vint qui rompit tout.

Il y a dans le premier volume de cette histoire trois pièces authentiques rapportées tout du long, et très-curieuses à lire ainsi réunies et de suite : ce sont trois discours prononcés par le roi, le garde des sceaux, et M. Necker, à la séance royale des états-généraux en 1789. J'étois à cette séance royale, et je me souviens que je trouvai les discours très-maladroits; mais avec l'expérience que je dois à trente années écoulées depuis, et à tous les événemens qui ont signalé cette époque, je ne revins pas de ma surprise, en relisant ces discours, et en réfléchissant à l'effet qu'ils durent produire. Le roi s'y livre aux révolutionnaires, il autorise tout ce qu'il devoit réprimer, il sanctionne tout ce qu'il devoit craindre. Le garde des sceaux, dans sa harangue, oublie les intérêts du roi; M. Necker, dans la sienne, les trahit tous. D'ailleurs son discours, sous le rapport du style et du talent oratoire, est

véritablement bien au-dessous de sa réputation d'écrivain.

En tout, en pensant à tous les faits de la révolution, et en se retraçant le tableau de la conduite irréfléchie de la cour, on n'est nullement étonné de la plupart des choses qui y sont arrivées; elles n'ont été que les conséquences nécessaires d'une telle conduite.

Je voyois quelquefois chez M. de Valence monsieur et madame d'Argenson, monsieur Victor de Broglie (fils de madame d'Argenson, d'un premier mariage), et monsieur de Chauvelin. J'ai beaucoup vu madame d'Argenson dans sa première jeunesse, et avant son mariage; elle est fille de madame de Rosen, qui étoit sœur du comte d'Harville. Madame d'Argenson avoit la figure la plus agréable, et sa personne le sera toujours, parce qu'elle est gracieuse, qu'elle a de la douceur, de la gaieté, la politesse la plus aimable, et beaucoup de naturel.

M. d'Argenson est très-spirituel[1], il y a de

[1] M. le marquis Voyer d'Argenson, né à Paris, en 1771, entra fort jenne au service; il fut aide de camp du général Wittgenstein qui, au commencement de la révolution, commandait une division sur la Meuse. Bientôt

l'intérêt et de la vivacité dans sa conversation.

On loue généralement l'esprit et l'instruction de M. le duc de Broglie[1]; je n'ai pu en juger, il parle très-peu, et cette réserve annonce certainement un grand nombre de qualités rares dans une personne qui passe généralement

M. d'Argenson quitta l'armée et rentra dans l'intérieur. Il épousa la veuve du prince de Broglie, mère du duc de Broglie, pair de France, et petite-fille du maréchal de Rosen. En 1804, il fut nommé préfet des Deux-Nèthes, et se distingua dans cet emploi par la plus honorable résistance à un ordre illégal d'arrestation, donné par décision de l'empereur, contre le maire et contre les habitans d'Anvers; il falloit obéir ou se retirer. M. d'Argenson donna sa démission. Il fut nommé, en 1815, membre de la chambre des représentans, et réélu, dans le cours de la même année, par le département du Haut-Rhin.

(Note de l'éditeur.)

[1] M. le duc Victor de Broglie, pair de France, né en 1785, n'avoit que neuf ans lorsqu'il perdit son père, condamné par le tribunal révolutionnaire de Paris. Nommé auditeur au conseil d'état, en 1809, il fut bientôt chargé de missions importantes, en Illyrie, en Espagne, en Pologne et en Autriche. Il prit séance à la chambre des pairs, au mois de juin 1814. Madame de Broglie est fille de madame de Staël.

(Note de l'éditeur.)

pour avoir un esprit très-distingué; mais il a dans la physionomie quelque chose de moqueur et de persifleur qui ne me plaît pas. Je n'ai vu cette espèce d'expression aussi singulièrement marquée que sur le visage du feu vicomte de Custine.

Il arriva à M. de Broglie une aventure qui fit beaucoup de bruit. Il s'apercevoit, depuis quelque temps, que, malgré ses défenses expresses, on dérangeoit dans son cabinet, sur son bureau, ses lettres, ses papiers, les brouillons de ses discours oratoires; on les changeoit de place, et souvent même il lui en manquoit plusieurs pages; on l'avertit que l'on voyoit presque tous les jours de la lumière jusqu'à quatre ou cinq heures du matin dans les chambres de deux domestiques. M. de Broglie conçut des soupçons, et, pour les éclaircir, il feignit un soir d'être un peu malade, et se coucha à dix heures; il se releva, sans bruit et sans appeler, à minuit, et il alla visiter son cabinet : alors il trouva qu'on avoit enlevé tous ses papiers; il alla sur-le-champ dans les chambres des domestiques qui conservoient de la lumière toute la nuit, et il les surprit copiant ses manuscrits. M. de Broglie, dans

cette occasion, qui pouvoit naturellement causer un violent mouvement de colère, se conduisit avec beaucoup de modération et de sang-froid; il se contenta d'obtenir un ordre qui forçoit ces deux misérables, qui sont Suisses, à quitter sur-le-champ la France, et M. de Broglie eut la générosité de leur donner l'argent nécessaire pour retourner dans leur pays.

Rien certainement ne nous appartient mieux que le fruit de notre travail et les productions de notre esprit. Ainsi le vol d'un manuscrit est, s'il est possible, plus condamnable encore qu'un vol d'argent; par conséquent je ne crois pas que la licence de l'espionnage puisse s'étendre jusqu'à faire dérober des lettres et des papiers inédits, c'est-à-dire, en secret et par des domestiques; car le domestique capable de commettre un tel délit ne se fera aucun scrupule de voler de l'argent pour son compte, et avec un peu de temps il pourra bien en venir à assassiner son maître, et à le faire sauter avec de la poudre à canon, comme fit alors le valet de chambre de l'ex-ministre de la marine. En général les moyens de force et d'autorité, dans les temps orageux, sont beaucoup moins funestes dans leurs conséquences

que les moyens obscurs et corrupteurs; outre qu'ils renversent tous les fondemens de la morale, ils ont toujours peu de sûreté, et s'ils échouent, ils déconsidèrent le gouvernement. Quand la violence ne réussit pas en ce genre, son audace au moins la sauve du mépris; et si elle a du succès, elle acquiert une sorte de grandeur, qui, aux yeux du vulgaire, efface son injustice.

M. le marquis de Chauvelin avoit alors la réputation d'être trop *libéral* pour me plaire; je n'admire les *ultrà* dans aucun genre, excepté les vrais dévots; et j'appelle ainsi ceux qui sont également catholiques, apostoliques, romains, et *évangéliques;* ceux qui ne pensent pas que l'unité de l'église soit rompue par les *libertés gallicanes*, puisque ces libertés ont été accordées par les chefs suprêmes de l'église, par les papes que la religion nous prescrit de croire infaillibles, et par conséquent toujours sincères en matières de foi. J'appelle enfin vrais dévots ceux qui, d'après l'Évangile (qui défend jusqu'au mensonge officieux), ne croient pas permis de faire un petit mal pour opérer un grand bien; admirable précepte qui réprouve le zèle violent et inconsidéré qui produit le fanatisme

sanguinaire! Pour en revenir à M. de Chauvelin, il me sembloit, d'après sa conduite publique, qu'il aimoit les scènes et le bruit; et c'est un travers d'amour-propre qui mène loin dans les temps de faction; car, lorsqu'on vise à l'*effet*, on perd toujours un peu de vue le bien public.

On donna promptement, après la première, une seconde édition de *Palmyre*. L'article d'annonce, fait encore par M. Dussault[1], contenoit de nouveaux éloges de l'ouvrage; mais l'auteur de l'article me faisoit un étrange reproche; il prétendoit que j'avois dit *que toutes*

[1] M. Dussault, critique judicieux, mais excessivement sévère, n'a guère écrit que dans les feuilles publiques. Après la révolution du 9 thermidor il rédigea avec Fréron, et sous sa direction, l'*Orateur du Peuple*, feuille dans laquelle il attaque, avec beaucoup de force, les auteurs de la tyrannie populaire. Il travailla ensuite au *Véridique*, ce qui le fit condamner à la déportation, mais il sut se soustraire à cette peine. Enfin, il a coopéré à la rédaction du *Journal des Débats*. M. Dussault publia plusieurs écrits, après la chute de Robespierre; le plus remarquable est intitulé : *Fragmens pour servir à l'Histoire de la Convention*. Ce savant critique est mort depuis très-peu de temps. Il étoit né en 1769, à Paris.

(Note de l'éditeur.)

les dames du faubourg Saint-Germain sont fausses. Il n'est point dit, dans le passage indiqué, qu'elles le soient *toutes;* et, en second lieu, ce n'est point moi qui les accuse. J'étois alors moi-même, à l'époque indiquée dans l'ouvrage, une des dames du faubourg Saint-Germain, puisque je logeois rue de Grenelle, chez M. de Puisieulx, à l'hôtel de Sillery. J'ai placé ce mot satirique dans une lettre d'un homme qui appelle la *sensibilité* une duperie, et l'*innocence* une niaiserie, d'un homme enfin qui, en parlant des trois personnages les plus vertueux du roman, ne les appelle jamais que des hypocrites et des tartuffes. Ainsi, le reproche vague en deux lignes que me fit M. Dussault étoit de la plus extrême injustice, et si l'article d'ailleurs étoit malveillant, on pourroit appeler ce reproche une fausseté calomnieuse, et d'autant plus qu'il mit en rumeur contre moi toutes les dames du faubourg Saint-Germain, quoiqu'elles eussent lu l'ouvrage avec ravissement; mais ce mot de M. Dussault changea leurs dispositions, elles dirent que j'avois eu les plus mauvaises intentions, puisqu'un littérateur si distingué, qui a tant loué le reste de l'ou-

vrage, le trouvoit ainsi; et voilà comme on juge dans le monde, et voilà comment tournent à mon désavantage les éloges même qu'on me donne.

J'écrivis une réclamation sur cet article; elle étoit remplie de douceur, de modération et d'égards pour l'auteur. Je l'envoyai à Maradan pour la faire insérer dans le *Journal des Débats;* mais M. Dussault, auquel Maradan la montra, fut désolé, et vint me supplier d'y changer une infinité de choses. Ennuyée de cette tracasserie, je dis à M. Dussault que je le priois de faire lui-même ces changemens.

Je réfléchis depuis que, s'il n'avoit pas eu la bonne foi que je lui supposois (je le connoissois à peine personnellement), et s'il eût été gagné par mes ennemis, il auroit arrangé ma réclamation de manière à me nuire tout-à-fait et sans retour, puisque j'y aurois mis ma signature (cependant l'ouvrage restoit pour le démentir). Je fus persuadée cependant qu'il étoit incapable d'une telle noirceur; mais du moins j'aurois dû demander à revoir cette lettre arrangée par lui, avant de la livrer à l'impression. Le temps et l'expérience n'ont pu me corriger d'un excès de confiance et de droi-

ture, qui rendent tous mes premiers mouvemens d'une extrême imprudence ; mais, dans cette occasion, je n'eus point à m'en repentir : je lus, le surlendemain, ma réclamation dans le *Journal des Débats*. Ma confiance en l'honnêteté de M. Dussault ne fut point trompée ; on changea seulement deux ou trois expressions qni ôtèrent un peu de la force de ma réplique ; mais je l'avois permis, et même j'autorisois à faire beaucoup plus ; ainsi je n'eus qu'à me louer de M. Dussault et de la promptitude avec laquelle il fit insérer cette réponse ; elle dut calmer l'agitation des dames du faubourg Saint-Germain. Il est singulier que ces dames soient si disposées à s'irriter contre moi, elles dont les mères et les grand's-mères ont supporté avec tant de douceur et de bonhomie les peintures scandaleuses, ridicules et fausses que Crébillon fils, Marmontel et Duclos ont faites des gens du monde, de la cour, et de la société...

J'ai réfuté avec un succès qui n'a jamais été contesté toutes ces faussetés extravagantes ; je m'en suis moquée surtout dans *Adèle et Théodore*, et dans mon conte intitulé *les Deux Réputations*, dans lequel je passe en revue les

contes prétendus moraux de Marmontel; ce littérateur vivoit alors; il ne répondit pas à mes critiques, et comme je crois l'avoir déjà dit, lorsque, plusieurs années après, il fit une nouvelle édition de ses contes, il retrancha de sa préface cette phrase : *Si ces contes n'ont pas le mérite de bien peindre le grand monde, ils n'en ont aucun.*

J'ose croire que, sous ce rapport, mes ouvrages seront le seul monument littéraire qui puisse donner une idée juste et parfaitement vraie de la société, du ton et des mœurs du dix-huitième siècle, et des vingt premières années de celui-ci. J'ai vécu à la cour, et dans le grand monde; j'ai su observer, et j'ai peint sans humeur, sans exagération, et avec une parfaite vérité. J'ai justifié les gens de la cour et de la société d'une infinité de platitudes et même de bassesses que leur attribuoient les gens de lettres; cependant ces mêmes écrivains n'ont inspiré aucun ressentiment aux gens du monde, tandis que mes ouvrages ont excité beaucoup d'inimitiés, de ressentimens et de calomnies ridicules. Des peintures vraies qui renferment quelques traits de critique blessent tous ceux qui s'y reconnoissent; c'est pourquoi

les Caractères de La Bruyère ont fait tant d'ennemis à l'auteur; ses contemporains l'ont déchiré, mais la postérité l'admirera toujours. L'attribut inséparable du vrai est la durée.

Pour revenir aux injustices que j'ai éprouvées, non-seulement des littérateurs, mais des gens du monde et de ma propre classe, je terminerai cette digression par un trait qui prouvera que même la bienveillance personnelle ne sauroit empêcher de me juger avec cette rigueur outrée.

Une femme de beaucoup d'esprit, qui a toujours paru s'intéresser à moi, en causant sur mes ouvrages, il y a peu de temps, faisoit un grand éloge de mes *Petits Émigrés*, et puis tout d'un coup elle ajouta : mais je ne me console pas que vous y ayez si maltraité la noblesse émigrée. Ce reproche me confondit; car il est tout-à-fait extravagant, puisque dans cet ouvrage je suis continuellement occupée du soin de faire valoir les vertus, le courage, et les sentimens de la noblesse émigrée, et que je n'en représente pas un seul qui soit intrigant, envieux, vicieux; et néanmoins dans le grand nombre il s'en est trouvé de tels; mais ce que madame de *** appeloit *maltraiter les émigrés*,

c'est d'avoir peint une dame de la cour parlant ridiculement sur la politique, et mettant mal l'orthographe. Je représente d'ailleurs cette femme comme une personne très-bonne et très-honnête, et je lui oppose une autre royaliste remplie d'instruction, d'esprit et de vertus. A en croire quelques libéraux d'aujourd'hui, toutes les personnes de la vieille cour étoient ignorantes, arrogantes, à peu près imbéciles, et ne sachant pas un mot d'orthographe; et en prononçant ce beau jugement, ils n'admettent que deux ou trois exceptions. La vérité est qu'en général la classe élevée n'étoit nullement dépourvue d'instruction, et qu'on ne pouvoit citer qu'un très-petit nombre de gens d'une ignorance honteuse, mais il en existoit; et l'on a long-temps parlé, quelques années avant la révolution, des lettres de deux grandes dames de la cour, dont l'orthographe étoit si ridicule qu'elle en étoit devenue fameuse; c'est l'une de ces deux dames qui, étant en Suisse, écrivoit de Schaffouse qu'elle venoit de voir *dans les envi-ronds une belle chute de reins*. Cette lettre toute entière écrite dans ce genre, fut communiquée à plusieurs personnes, et il en courut plusieurs copies.

Je dînois souvent chez lord Bristol : je m'y trouvai un jour avec M. Canning[1] qui se mit à table à côté de moi, et dont l'entretien m'a vivement intéressée ; il a beaucoup d'esprit et de sagesse, deux choses aussi agréables que précieuses lorsqu'elles sont réunies.

Je fus charmée de revoir là le savant voyageur, si justement célèbre, M. de Humboldt ; il étoit à table à côté de M. Canning : je causai beaucoup avec lui ; il a vu tant de choses, il en parle si bien, et il a une si profonde instruction et un si excellent esprit, qu'on ne peut se lasser de le questionner et de l'écouter. Il m'a confirmé tout ce que j'avois lu dans les estimables ouvrages de mon ami le docteur Alibert sur les belles expériences de M. Mutis sur les diverses sortes de quinquina. M. Mutis, le plus persévérant observateur de tous les botanistes, a passé trente-cinq ans dans l'Amérique méridionale, pour y étudier la botanique, et surtout les propriétés des différentes espèces de quinquina. M. Mutis est mort il y a peu de temps dans ce pays où la science l'avoit naturalisé.

[1] Maintenant premier ministre en Angleterre.
(Note de l'auteur.)

M. de Humboldt me confirma aussi dans la foi des merveilles du guaco, cette plante admirable, qui préserve de la piqûre mortelle du plus venimeux et du plus redoutable de tous les serpens; il suffit, pour cela, de faire passer dans le sang quelques gouttes du jus de cette plante, et alors on peut se faire piquer impunément par le serpent; sans quoi une seule piqûre de ce reptile fait mourir en quelques secondes; c'est avec son venin que les sauvages empoisonnent leurs flèches, dont la blessure donne à l'instant la mort, si l'on n'a pas fait usage du guaco. Ces flèches empoisonnées conservent leur propriété meurtrière pendant un grand nombre d'années [1].

C'est une bien belle découverte que celle de cette plante, et qui contribue à faire admirer la Providence, qui partout et toujours place le remède à côté du mal.

M. de Humboldt me demanda de me venir voir avant son départ pour de nouveaux voyages, car il comptoit aller incessamment en Perse; cet infatigable voyageur est d'une

[1] Il semble qu'on devroit employer cette plante contre la rage.

(Note de l'éditeur.)

santé si robuste, qu'il n'a jamais eu un seul accès de fièvre. C'est un don du ciel, bien heureusement placé pour l'intérêt de la botanique et des sciences. Je veux me vanter ici du suffrage dont il a honoré mon ouvrage intitulé : *la Botanique historique et littéraire ;* j'avois appris par plusieurs personnes qu'il en avoit fait l'éloge en *s'étonnant* (ce fut son expression) des recherches prodigieuses que contient cet ouvrage. Son approbation, toujours si honorable, fut doublement précieuse pour moi, puisqu'elle ne m'avoit point été adressée; et il me fut très-doux de trouver l'occasion de le remercier personnellement de cette aimable indulgence.

Je vis encore à ce dîner un homme très-célèbre, lord Sidney Smith ; dans de longs voyages sur mer, il a sauvé la vie, il y a vingt ans, à un pacha d'Égypte; ce pacha, au bout de tant d'années, s'en est ressouvenu, et, se rappelant que lord Sidney Smith est savant et curieux d'antiquités, il venoit d'envoyer à ce grand amiral anglois une très-belle chose qui a été trouvée en creusant la terre sous les ruines d'un antique temple païen : ce sont deux grandes plaques d'or extrêmement pur,

portant des inscriptions en grec, et parfaitement conservées, qui apprennent que ces plaques ont été mises en terre avec les fondemens du temple par la reine Bérénice, femme et sœur du roi Ptolomée, qui éleva ce temple; ceci nous apprend un usage des anciens que nous ne connoissions pas, et qui cependant s'est perpétué jusqu'à nous, puisqu'en posant la première pierre d'un édifice, nous mettons toujours sur cette pierre une médaille de métal portant la date de la fondation et le nom du fondateur et de l'architecte. Lord Sidney Smith avoit apporté ces plaqucs dans sa poche pour me les montrer; quoiqu'il eût un cabinet de curiosités, il n'y mit point ces plaques : il en fit le sacrifice pour enrichir le Musée public de Londres, et c'est une très-belle action pour un antiquaire. Revenons à la littérature.

Je crois avoir peint les femmes dans mes romans et mes Nouvelles, mais je ne les ai jugées que dans un petit discours fait pour être placé à la tête d'un de mes ouvrages. Comme il ne fait point partie de ce livre, et que le *jugement* ne paroît manquer ni d'originalité, ni de justesse, je ne résiste point à la tentation de le placer ici, et ce sera le seul *double emploi*

qu'on trouvera dans la collection de mes ouvrages.

Les hommes de lettres ont sur les femmes auteurs une supériorité de fait qu'il est assurément impossible de méconnoître et de contester : tous les ouvages de femmes rassemblés ne valent pas quelques belles pages de Bossuet, de Pascal, quelques scènes de Corneille, de Racine, de Molière, etc.; mais il n'en faut pas conclure que l'organisation des femmes soit inférieure à celle des hommes. Le génie se compose de toutes les qualités qu'on ne leur conteste pas, et qu'elles peuvent posséder au plus haut degré; l'imagination, la sensibilité, l'élévation de l'âme. Le manque d'études et l'éducation ayant dans tous les temps écarté les femmes de la carrière littéraire, elles ont montré leur grandeur d'âme, non en retraçant dans leurs écrits des faits historiques, ou en présentant d'ingénieuses fictions, mais par des actions réelles; elles ont mieux fait que peindre, elles ont souvent, par leur conduite, fourni les modèles d'un sublime héroïsme. Nulle femme, dans ses écrits, n'a peint la grande âme de Cornélie; qu'importe, puisque Cornélie elle-même n'est point un être imagi-

naire? et n'avons-nous pas vu, de nos jours, durant les tempêtes révolutionnaires, des femmes égaler les héros par l'énergie de leur courage et par leur grandeur d'âme? *Les grandes pensées viennent du cœur* [1], et de la même source doivent (quand rien ne s'y oppose) résulter les mêmes effets.

On répète, pour prouver l'infériorité des femmes, que nulle d'elles n'a fait une bonne tragédie, ou un beau poëme épique. Une multitude innombrable d'hommes de lettres ont fait des tragédies, et nous ne comptons que quatre grands poëtes tragiques, et c'est beaucoup; nulle autre nation n'en peut compter autant. Nous n'avons qu'un seul poëme épique, et il faut avouer qu'il est extrêmement inférieur au *Paradis perdu* et à la *Jérusalem délivrée*. Cinq femmes seulement parmi nous ont essayé de faire des tragédies, et non-seulement aucune n'a éprouvé, comme tant d'auteurs, le chagrin d'une chute honteuse, mais toutes ces tragédies eurent un grand succès dans leur nouveauté [2]. Les jeunes gens au collége, nourris

[1] Vauvenargues.

[2] *Arrie et Pétus*, de mademoiselle Barbier, eut seize représentations; toutes ses autres pièces furent de même

de la lecture des Grecs et des Latins, font presque tous des vers; et pour peu qu'ils aient de talens, ils forment le désir ambitieux de travailler pour le théâtre. On doit convenir que ce n'est pas une idée qui puisse se présenter aussi naturellement à une pensionnaire de couvent, et à une jeune personne qui entre dans le monde. Dira-t-on que nul des rois, des grands capitaines, des hommes d'état, n'a eu de génie, parce qu'aucun d'eux n'a fait une tragédie, quoique néanmoins plusieurs d'entre eux aient été poëtes? Dira-t-on que les Suédois, les Danois, les Russes, les Polonois, les Hollandois, ces peuples si spirituels, si policés, ont une organisation inférieure à celle des François, des Anglois, des Italiens, des Espagnols et des Allemands, parce qu'ils n'ont pas produit de grands poëtes dramatiques? Nous ne pouvons exceller dans un art que lorsque cet art est généralement cultivé dans

reçues avec de grands applaudissemens. *Laodamie*, de mademoiselle Bernard, eut vingt représentations; *Brutus*, de la même, en eut vingt-cinq. *Les Amazones*, de madame du Bocage, eurent aussi un grand nombre de représentations. Son poëme épique, la *Colombiade*, eut beaucoup de succès, et fut traduit en plusieurs langues. (Note de l'auteur.)

notre nation, et dans la classe où le ciel nous a placés. Le peuple le plus célèbre dans l'histoire, les Romains, n'ont point eu de bons poëtes tragiques. Des millions de porte-faix, et des milliers de religieuses et de mères de famille auroient pu, avec une éducation différente, et dans une autre situation, composer d'excellentes tragédies. La faculté de sentir et d'admirer ce qui est grand, ce qui est beau, et la puissance d'aimer, sont les mêmes dans les deux sexes : ainsi l'égalité morale est parfaite entre eux.

Mais si trop peu de femmes (faute d'étude et de hardiesse) ont fait des tragédies et des poëmes pour avoir pu s'égaler aux hommes à cet égard, elles les ont souvent surpassés dans plusieurs ouvrages d'un autre genre. Aucun homme n'a laissé un recueil de lettres familières que l'on puisse comparer aux *Lettres de madame de Sévigné* et à celles de *madame de Maintenon; la Princesse de Clèves*, les *Lettres Péruviennes*, les *Lettres de madame Riccoboni*, les romans de *madame de Staël*, de *madame de Souza*, les deux derniers de *madame Cotin*, sont infiniment supérieurs à tous ceux des romanciers françois, sans en excepter

les romans de Marivaux, et moins encore les ennuyeux et volumineux ouvrages de l'abbé Prévôt. Car *Gilblas* est un ouvrage d'un autre genre; c'est la peinture des vices, des ridicules produits par l'ambition, la vanité, la cupidité, et non le développement des sentimens naturels, du cœur, l'amour, l'amitié, la jalousie, la piété filiale, etc. L'auteur, si spirituel et souvent si profond dans ses plaisanteries, n'avoit étudié, et ne connoissoit bien que les intrigans subalternes et les ridicules de l'orgueil; quand il quitte son pinceau satirique, il devient commun; tous les épisodes de Gilblas qu'il a voulu rendre intéressans et touchans, sont fades et mal écrits.

Madame Deshoulières n'a point de rivaux dans le genre de poésie dont elle a laissé de si charmans modèles. Les hommes qui assignent les rangs dans la littérature, puisqu'ils en dispensent les honneurs et en distribuent les places, dont toutes les femmes sont exclues, donnent souvent de la célébrité à des talens fort médiocres. Par exemple, si d'Alembert n'eût été ni géomètre, ni académicien, malgré son acharnement contre la religion, son mépris pour les rois et pour la France, ses

écrits sont si froids, si dénués de grâce, de pensées et de naturel, qu'ils seroient oubliés déjà. Une femme qui auroit eu le malheur de composer la plupart de ses éloges académiques, ne paroîtroit à tous les yeux qu'une précieuse ridicule. Cependant l'Académie reçut d'Alembert comme le littérateur le plus distingué. Et l'auteur d'*Ariane* et du *Comte d'Essex*, frère du créateur parmi nous de la tragédie et de la comédie, ne fut élu qu'après la mort du grand Corneille; mais on reçut le marquis de Saint-Aulaire pour un madrigal, tandis que le fils du grand Racine, auteur lui-même d'un beau poëme, ne fut jamais admis dans son sein! Cette même académie fit la plus injuste critique du *Cid*, le premier chef-d'œuvre qui ait honoré la scène françoise, et elle prit le deuil à la mort de Voiture!... S'il existoit une académie de femmes, on ose dire qu'elle pourroit sans peine se conduire mieux et juger plus sainement.

Il est difficile de concilier entre eux les jugemens universellement portés sur les femmes; car ils sont, ou contradictoires, ou vides de sens : on leur accorde une extrême sensibilité, on dit même qu'elle est plus vive que celle

des hommes, et on leur refuse de l'énergie; mais qu'est-ce qu'une extrême sensibilité sans énergie, c'est-à-dire, une sensibilité qui ne rendroit pas capable de tous les sacrifices et d'un grand dévoûment? Et qu'est-ce que l'énergie, sinon cette force d'âme, cette puissance de volonté qui, bien ou mal employées, donnent une constance inébranlable pour arriver à son but, ou fait tout braver, les obstacles, les périls, la mort même, pour l'objet d'une passion dominante? La ténacité de volonté des femmes pour tout ce qu'elles désirent ardemment a passé en proverbe : ainsi donc on ne leur conteste pas ce genre d'énergie qui exige une extrême persévérance. Qui pourroit ne pas reconnoître en elles l'énergie qui demande un courage héroïque? En manquoit-elle, cette princesse infortunée qui se précipita au milieu des flammes pour chercher sa fille [1]? — Et parmi tant de nobles victimes de la foi, parmi tant de martyrs qui ont persisté dans leur croyance avec une énergie si sublime, et malgré l'horreur des plus affreux supplices, ne compte-t-on pas autant de femmes que d'hommes?.....

[1] La princesse de Schwartzemberg

On prétend que les femmes, par leur organisation, sont douées d'une délicatesse que les hommes ne peuvent avoir; ce jugement favorable ne me paroît pas plus fondé que tous ceux qui leur sont désavantageux : plusieurs ouvrages faits par des gens de lettres prouvent que ce mérite n'est nullement exclusif chez les femmes; mais il est vrai que c'est un des caractères distinctifs de presque tous leurs écrits. Cela doit être, parce que l'éducation et la bienséance leur imposent la loi de contenir, de concentrer presque tous leurs sentimens, et d'en adoucir toujours l'expression : de là ces tournures délicates, cette finesse exercée à faire entendre ce que l'on n'ose expliquer. Ce n'est point de la dissimulation; cet art en général n'est point de cacher ce qu'on éprouve; sa perfection au contraire est de le faire bien connoître sans l'expliquer, sans employer des paroles que l'on puisse citer comme un aveu positif. L'amour surtout rend cette délicatesse ingénieuse; il donne alors aux femmes un langage touchant et mystérieux, qui a quelque chose de céleste, car il n'est fait que pour le cœur et l'imagination; les paroles articulées ne sont rien, le sens secret est tout, et ne

peut être bien compris que par l'âme à laquelle il s'adresse. Indépendamment de tous les principes qui rendent la pudeur et la retenue si indispensables dans une femme, que de contrastes résultent de cette timidité d'un côté, et de cette audace, de cette ardeur de l'autre! que de grâces dans une femme jeune et belle, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être! Tout en elle est d'accord; la délicatesse de ses traits, de ses formes et de ses discours; la modestie de son maintien et de ses longs vêtemens, la douceur de sa voix et de son caractère; elle ne se déguise point, mais elle se voile toujours; ce qu'elle dit d'affectueux est d'autant plus touchant, que, loin d'exagérer ce qu'elle éprouve, elle doit l'exprimer sans véhémence; sa sensibilité est plus profonde que celle d'un homme, parce qu'elle est plus contrainte; elle se décèle et ne s'exhale point; enfin, pour la bien connoître et pour l'entendre, il faut la deviner; elle attire autant par l'attrait piquant de la curiosité que par ses charmes. Quel mauvais goût il faut avoir pour dévoiler tout ce mystère, pour anéantir toutes ces grâces, en présentant dans un roman, ou dans un ouvrage dramatique, une héroïne sans

pudeur, s'exprimant avec tout l'emportement de l'amant le plus impétueux! c'est cependant ce que nous avons souvent vu depuis quelques années. En transformant ainsi les femmes, on a cru leur donner de l'*énergie*, on s'est trompé : non-seulement on ne pouvoit les dépouiller de leurs grâces naturelles sans leur ôter toute leur dignité, mais ce langage véhément et *passionné* leur ôte tout ce qu'elles avoient de véritablement touchant.

Si l'on veut réfléchir aux situations et aux scènes qui, dans les ouvrages d'imagination et au théâtre, produisent le plus d'effet, on verra toujours que ces grands effets sont dus aux *réticences* et aux *sentimens contraints*, c'est-à-dire, aux sentimens que l'on n'ose montrer ouvertement, ou que l'on voudroit cacher.

Lorsque Orosmane dit :

Je ne suis point jaloux; si je l'étois jamais...

il fait frémir, parce qu'il parle à l'imagination qui se représente aussitôt à la fois et vaguement des vengeances terribles et des excès inouïs; et si Orosmane eût déclaré qu'il seroit capable de tuer sa maîtresse, il n'auroit fait aucune impression.

Le beau vers de situation des Troyennes :

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici?

ne fait une si vive sensation que parce que cette mère, tremblante pour son fils qu'elle vient de cacher, n'ose demander ouvertement qu'on éloigne ces soldats; elle contraint sa frayeur pour ne pas trahir son secret, et l'on frémit avec elle; car le spectateur qui connoît sa situation, croit lire dans son âme; il y découvre une inquiétude déchirante que nul langage ne pourroit exprimer.

Quand, dans *Bajazet*, Roxane dit :

Écoutez, Bajazet ; je sens que je vous aime,

elle fait infiniment plus d'effet que si elle employoit l'expression la plus passionnée. Si elle s'écrioit *je t'adore*, le spectateur resteroit froid; mais on voit que, voulant intimider Bajazet, et redoutant de lui donner des armes contre elle, son dessein est de cacher sa passion, et que, même dans ce mouvement qui la décèle, elle en contraint l'expression : alors ce mot si simple, surtout dans une femme naturellement si emportée, si violente, *je sens que je vous aime*, est mille fois plus théâtral que ne pourroient l'être le retour

et les transports d'amour les plus véhémens.

Dans *Phèdre*, l'intérêt de la belle scène entre Hippolyte et Thésée n'est fondé que sur *la contrainte* que s'impose le jeune prince qui ne veut point se justifier en accusant Phèdre.

Une des plus belles scènes de *Zaïre* est celle dans laquelle Orosmane veut cacher à Zaïre sa jalousie et sa colère.

Il seroit facile de multiplier à l'infini ce genre de citations, qui prouvent que la contrainte et la retenue qui, dans mille occasions, donnent aux sentimens tant de délicatesse, leur peuvent donner aussi souvent beaucoup plus d'énergie que les expressions les plus fortes, et que le langage le plus passionné. Le caractère naturel des femmes offre toutes ces ressources, tous ces moyens dramatiques; il présente de plus le contraste le plus agréable ou le plus touchant avec celui des hommes : c'est donc une grande maladresse de le dénaturer, et qui décèle une extrême ignorance de l'art d'émouvoir et de plaire. Aussi les anciens et les modernes du bon temps n'ont fait parler avec véhémence que des femmes capa-

bles de commettre des crimes[1] : Hermione, Phèdre, etc. Mais quel doux langage dans les situations les plus violentes, que celui d'Andromaque, d'Iphigénie, de Josabet, de Zaïre, etc.! et comme elles savent aimer! quelle profondeur dans leurs sentimens!... Josabet craint pour sa religion et pour l'enfant qu'elle aime uniquement; mais quel contraste admirable perdu, si, dans ses discours, elle avoit la force et la véhémence du grand-prêtre!

On reviendra à la nature et à la vérité, c'est toujours par un défaut de réflexion et de goût qu'on s'en écarte. Ici une objection se présente : *Les femmes, parmi nous si différentes des sauvages, sont-elles réellement ce que la nature a voulu qu'elles fussent, et ce qu'elles doivent être?* Oui, parce que les sauvages ne sont que dans un état de dégradation et d'anarchie. Dieu, qui n'a rien fait en vain, n'a pas donné à l'homme tant de facultés intellectuelles pour que ces facultés admirables restassent enfouies. Les développer, les étendre, c'est remplir le vœu de la nature.

[1] Ou nées chez des barbares ou peu civilisées encore. (Note de l'auteur.)

L'homme est évidemment fait pour vivre en société, pour avoir un culte, des lois, et pour cultiver les sciences et les arts. Chez les sauvages, toutes les lois de la nature sont outragées, tous les droits usurpés au hasard, parce qu'ils y sont méconnus : de profondes réflexions, l'expérience des siècles, l'accord unanime de tous les peuples civilisés, ont fixé les idées sur la véritable destination des femmes, et par conséquent leur état dans la société.

Les femmes, plus foibles physiquement que les hommes, et dépositaires des enfans, ne sont pas destinées par la nature à combattre, à porter les armes ; et qui ne peut *défendre* n'est pas fait pour *commander* et pour régner. Par la même raison, elles ont droit à la protection ; la force généreuse doit les dédommager par les égards et toutes les déférences du pouvoir que la raison leur refuse. Beaucoup de princesses ont gouverné avec génie, avec succès, mais elles auroient acquis plus de gloire encore si elles eussent été des hommes. Les grâces sont si nécessaires à un être dont le véritable empire est fondé sur l'amour, que ni la morale ni la politique n'empêcheront

les femmes d'attacher un grand prix à ce frivole avantage : on n'en trouveroit peut-être pas une seule de vingt ans [1], qui, possédant une éclatante beauté, consentît (si l'échange étoit possible) à la perdre, pour acquérir un trône. Et dans une souveraine, quels pernicieux résultats peut avoir cette frivolité! ce fut une rivalité de figure et d'agrémens qui décida Élisabeth, reine d'Angleterre, à violer tous les droits sacrés de l'hospitalité, de la justice et de la royauté, en faisant périr sur un échafaud, au bout de dix-neuf ans de captivité, la reine infortunée qui étoit venue volontairement se remettre entre ses mains et lui demander un asile.

Il faut donc convenir qu'en général les femmes ne sont faites ni pour gouverner, ni pour se mêler des graves intérêts de la politique. Doit-on en conclure qu'en elles la supériorité de l'esprit est un malheur? Non, sans doute, puisque, épouses et mères, elles peuvent en faire un utile usage par l'ascendant de l'amour, de l'amitié, et par l'autorité maternelle. Enfin, pourquoi leur seroit-il interdit d'écrire et de

[1] A l'exception des recluses.
(Note de l'auteur.)

devenir auteurs? Je connois tous les raisonnemens qu'on peut opposer à cette espèce d'ambition, je les ai moi-même employés jadis avec ce sentiment de justice qui fait souvent pousser l'impartialité jusqu'à l'exagération; maintenant, à la fin de ma carrière, je puis à cet égard parler plus librement, parce que je me sens tout-à-fait désintéressée dans une cause que je ne regarde plus comme la mienne.

L'argument le moins profond, le plus vulgaire, mais le plus fort aux yeux de tout le monde, contre les femmes auteurs est celui-ci: que le goût d'écrire et le désir de la célébrité leur donnent du dédain pour la simplicité des devoirs domestiques. Comme ces devoirs, dans une maison bien ordonnée, ne peuvent jamais prendre plus d'une heure par jour, cette objection est absolument nulle. Dans le siècle où les gens de lettres mènent la vie la plus dissipée, dans le siècle où l'on voit si peu d'auteurs laborieux, on feint de croire que, pour cultiver la littérature, il faut écrire sans relâche depuis l'aurore jusqu'au milieu des nuits: les personnes actives et sages trouvent sans peine le moyen d'accorder leurs devoirs avec des goûts nobles et utiles. S'il faut qu'une

femme, après avoir le matin réglé ses comptes, et donné ses ordres à ses gens, se concentre ensuite dans cette pensée pendant tout le reste du jour, il faut non-seulement lui défendre de cultiver les arts, mais lui interdire aussi la lecture. Ce ne sont pas des goûts sédentaires qui peuvent distraire les femmes de leurs devoirs; laissons-les écrire, si elles sacrifient à cet amusement les spectacles, le jeu, les bals et les visites inutiles. Voilà les dissipations dangereuses qui empêchent de bien élever ses enfans, qui désunissent et qui ruinent les familles. L'abus d'une chose jette toujours dans l'extrémité opposée. On a voulu faire de toutes les jeunes personnes des artistes célèbres; aujourd'hui l'on soutient qu'une ignorance absolue est tout ce qui leur convient.

On doute que cette manière de simplifier l'éducation répande beaucoup de charmes dans l'intérieur des ménages; les dons de la nature sont si précieux, qu'on ne doit en rejeter aucun : ainsi toutes dispositions véritables, toute aptitude non douteuse à un art, méritent d'être cultivées, parce qu'alors on a la certitude de donner un grand talent, c'est-à-dire la plus noble de toutes les ressources dans l'adversité,

et l'amusement le plus agréable et le plus innocent dans toutes les situations de la vie. Qu'on ne donne de maîtres de chant et d'instrument qu'aux jeunes personnes qui ont de la voix, de l'oreille, et le sentiment de la musique; qu'on n'enseigne le dessin qu'à celles qui ont le goût de cet art, et le nombre des amateurs sera infiniment restreint, et l'on ne rencontrera plus cette foule de petits talens à grandes prétentions, qui jettent tant d'ennui dans la société. La même règle peut s'appliquer aux éléves qui annoncent un esprit trés-distingué. On doit mettre un soin particulier à former, à orner leur mémoire, et même à leur enseigner les langues savantes. Celles-là, par la suite, deviendroient vraisemblablement auteurs; mais elles entreroient dans cette carrière avec l'avantage immense que peuvent donner de bonnes études. Les femmes ignorantes et sans talent n'oseroient lutter contre elles avec cette inégalité de fait : on ne les compare point aux hommes, elles bravent leur supériorité; mais elles craindroient celle des personnes de leur sexe : de sorte que le nombre effrayant des femmes auteurs seroit excessivement réduit, et il n'y en auroit plus de ri-

dicules. Mais il faut que les femmes sachent à quelles conditions il leur est permis de devenir auteurs : 1°. elles ne doivent jamais se presser de faire paroître leurs productions; durant tout le temps de leur jeunesse, elles doivent craindre toute espèce d'éclat, et même le plus honorable; 2°. toutes les bienséances leur prescrivent de montrer invariablement dans leurs écrits le plus profond respect pour la religion, et les principes d'une morale austère; 3°. elles ne doivent répondre aux critiques que lorsqu'on fait une *fausse citation*, ou lorsque la censure est fondée sur un fait imaginaire. Une femme qui, dans ses réponses, prendroit le ton violent de la colère, ou qui se permettroit la moindre personnalité, auroit beaucoup plus de tort qu'un homme, parce que son sexe lui impose plus de délicatesse, de modestie et de douceur. Je n'exhorte point les femmes à jouer un rôle de *victimes;* au contraire, je les invite à prendre un avantage immense sur la plus grande partie des critiques modernes, par un ton noble et sérieux quand l'ironie est déplacée, et par des égards et une bienséance qui seroient aujourd'hui très-remarquables dans les discussions littéraires.

Les femmes, par la finesse d'observation dont elles sont capables, par la grâce et la légèreté de leur style, seroient elles-mêmes (avec des études et de l'instruction) d'excellens critiques des ouvrages d'imagination : mais ce genre a des règles comme tous les autres; il n'est pas inutile de les rappeler brièvement ici.

La critique aujourd'hui n'est qu'un éternel persiflage, plus ou moins spirituel, et toujours plus ou moins usé; car depuis les *Lettres provinciales*, création et chef-d'œuvre de ce genre de critique, les auteurs ont pris un tel goût pour la moquerie, qu'ils en ont adopté le ton, même dans leurs propres fictions. Voltaire et ses imitateurs ne savent conter qu'en se moquant de ce qu'ils disent, de leurs personnages, de leurs héros, de leurs propres principes. Cette manière peut avoir de la grâce dans une courte narration, mais cette continuelle ironie, dans une multitude de contes, y jette une monotonie que l'esprit seul de Voltaire pouvoit faire pardonner.

Comme il y auroit autant d'inconséquence que d'impolitesse à se moquer d'une personne qu'on estime, il n'est ni plus hon-

nête ni plus convenable de prendre ce ton insultant en rendant compte d'un ouvrage estimable, et qu'on reconnoît pour tel. La censure alors doit être sérieuse; la sévérité n'est point offensante, la raillerie l'est toujours dans cette occasion; l'ironie, c'est-à-dire la moquerie, n'est bien placée que lorsque l'on critique un ouvrage ridiculement écrit, ou qui contient des principes dangereux, ou lorsque l'auteur, en parlant de lui-même, montre sans pudeur un orgueil révoltant; car, comme le dit un ancien cité par Pascal : *Rien n'est plus dû à la vanité que la risée.* Hors ces trois cas, il est injuste, il est de mauvais goût de joindre de petites moqueries à des éloges mérités : mais on veut être toujours *piquant*, on n'a qu'une manière, et l'on est commun.

Après les injures, rien ne nuit à l'effet de la critique comme le ton de malveillance, et l'ironie le donne toujours. Plus la critique est délicate, polie, plus elle paroît ménagée, et plus elle porte coup. Le lecteur va beaucoup plus loin que le critique s'il peut croire qu'il ménage celui qu'il censure; une teinte d'exagération aux éloges mettroit le comble au poids des critiques; ce soin de les contreba-

lancer les rendroit plus piquantes. Je ne propose point un art perfide, je propose d'adopter, dans les écrits, la grâce, l'urbanité, la politesse, dont rien ne dispense dans la société et dans la conversation.

Il est étrange que, dans une classe où l'éducation a été plus soignée, où les études ont été meilleures, des hommes bien nés, et distingués par leur esprit et leurs connoissances, se permettent, en écrivant, ce qu'ils rougiroient de se permettre dans de simples entretiens, et ce qui, en effet, ne pourroit être toléré en bonne compagnie. S'il existoit un état où l'on eût, impunément et sans conséquence, la liberté d'injurier publiquement ceux qu'on n'aime point, d'attaquer sans ménagement ceux dont on n'a point à se plaindre, et de manquer d'égards à tout le monde, cet état seroit bien méprisable; heureusement il n'en est point de tel. L'état de journaliste, très-honorable et très-utile aux lettres, demande autant de qualités morales que de talens littéraires. Il est même nécessaire qu'un journaliste ait l'usage du monde, afin qu'il puisse contredire sans impertinence, décider sans prendre un ton doctoral, et critiquer sans

offenser : celui-là réservera les traits piquans, pour ridiculiser le vice, le mauvais goût; il emploîra la raillerie, la moquerie contre l'orgueil et les sots présomptueux, et il aura assez d'occasions d'en faire usage.

Le bon goût, les vrais principes de la littérature bien médités, suffiroient pour établir, parmi les gens de lettres, des égards, une délicatesse qui auroient une grande influence sur les sentimens; le respect pour soi-même, l'intérêt personnel les emploîroient; mais l'esprit, le talent y gagneroient, et même la morale et les mœurs. L'auteur, critiqué sans être outragé, seroit forcé de répondre sans humeur; on ne verroit plus de ces querelles grossières, aussi ridicules que scandaleuses, qui font triompher les sots, toujours charmés de pouvoir se persuader qu'on manque de savoir-vivre et d'honnêteté dès qu'on se consacre à la littérature.

Chez toutes les nations civilisées, le pouvoir suprême des formes l'emporte presque toujours, dans la société, sur le fond des choses. Il semble que nos procédés, inspirés par l'exemple et par des principes reçus, nous appartiennent moins que nos manières qui

nous sont propres. C'est ainsi que la reconnoissance et l'amitié naissent moins des bienfaits que des formes qui les accompagnent; et de même, ce n'est pas la critique qui nous blesse et qui nous irrite, c'est la manière dont on la fait.

N'oserois-je parler des égards particuliers que des gens de lettres, des *François*, doivent aux femmes qui sont entrées dans la même carrière? pourquoi le craindrois-je? On peut faire librement ces réflexions quand on écrit depuis un demi-siècle. Je dois être accoutumée au ton de critique dont je suis l'objet. Je reconnois même avec plaisir que souvent j'ai eu lieu d'en être contente : ainsi je m'oublierai, sans aucun effort, dans l'examen que je vais faire.

J'ai lu dans un journal cette étrange sentence contre les femmes auteurs : qu'*elles ne méritent aucun égard, parce qu'en devenant auteurs elles abjurent leur sexe et renoncent à tous leurs droits*, etc.

Cet arrêt est d'autant plus foudroyant, qu'il est formel, absolu, sans adoucissement, sans aucune exception...... Quoi! madame de La Fayette, madame de Lambert, madame de

Graffigny, ces femmes charmantes, d'une conduite si irréprochable, d'un talent si distingué, *abjurèrent leur sexe* en devenant auteurs, *et ne méritoient plus d'égards!* On ne pensoit pas ainsi dans le temps où elles ont vécu. A quoi doivent donc s'attendre les femmes auteurs qui n'ont ni ce rare mérite, ni cette considération personnelle? Elles seront donc poursuivies, injuriées, bafouées impitoyablement et sans relâche! Et celles qui auroient eu le malheur de faire de mauvais ouvrages, et d'y insérer des erreurs répréhensibles, quel seroit leur sort? On les lapideroit apparemment.

Si l'on disoit que celui qui a prononcé une telle sentence contre les femmes *abjuroit* dans ce moment *son sexe* et sa patrie, ce jugement rigoureux seroit approuvé de tous les François.

Une femme qui n'a écrit que des ouvrages moraux ou utiles, et avec succès, mérite tous *les égards* dus à son sexe et tous ceux que l'on ne peut refuser aux auteurs estimables : celle que son imagination égareroit et qui publieroit un ouvrage condamnable, en mériteroit moins sans doute; mais il faudroit encore, en la critiquant, se rappeler toujours que l'auteur est

une femme: elle n'auroit point *abjuré son sexe;* un écart n'est point une abjuration.

Enfin, on veut au vrai nous persuader que, dès qu'une femme s'écarte de la route commune qui lui est naturellement tracée, alors même qu'elle ne fait que des choses glorieuses, et qu'elle conserve toutes les vertus de son sexe, elle ne doit plus être regardée que comme un homme, et qu'elle n'a aucun droit à un respect particulier : par conséquent, madame Dacier, qui traduisit Homère avec une si profonde érudition; la maréchale de Guébriant, qui remplit les fonctions d'ambassadeur, et qui en eut le titre, n'étoient au vrai que des espèces de *monstres!* De toutes les carrières, celle qui convient le moins aux femmes est assurément celle des armes. Néanmoins les héros ont cru devoir se montrer plus magnanimes envers des femmes guerrières qu'avec des ennemis de leur sexe. Hercule, qui vainquit les Amazones, leur rendit les plus grands honneurs; dans les combats littéraires de nos jours, on ne voit rien de semblable; les journalistes n'ont ni la massue d'Hercule, ni sa générosité.

Dans le siècle de Louis XIV, où l'on vit

tant d'hommes d'un talent éminent, où l'on vit briller tous ces génies sublimes qui ont à jamais illustré la littérature françoise, dans ce siècle où les mœurs furent infiniment plus graves que les nôtres, il y eut une multitude de femmes auteurs dans tous les genres et dans toutes les classes; et non-seulement les gens de lettres ne se déchaînèrent point contre elles, ne déclamèrent point contre les femmes auteurs, mais ils se plurent à les faire valoir et à leur rendre tous les hommages de l'estime et de la galanterie. Cette conduite, ces procédés n'ont rien qui doivent surprendre. Alors nulle *rivalité d'auteurs* ne pouvoit raisonnablement exister entre les hommes et les femmes, et l'on sait que la supériorité incontestable est toujours indulgente, et que la force est toujours généreuse.

FIN DU TOME SIXIÈME.



